S5 cu

Non

# NÉLIDA

OU LES

# GUERRES CANADIENNES



Le soir ces sauvages se mirent à dévorer à belles dents. (P. 27.)

# NÉLIDA

OU LES

# GUERRES CANADIENNES

1812-1814

Par THIL-LORRAIN




EDITIONS CASTERMAN
TOURNAI (Belgique)
PARIS, 66, rue Bonaparte

—

# NÉLIDA

OU LES

# GUERRES CANADIENNES

## I

### LE CHEVALIER LOUIS.

Vers la fin de mai de l'année 1812, le capitaine Robert pénétrait dans le fleuve Saint-Laurent sur un léger brick, qui virait avec la plus gracieuse coquetterie dans ce large et profond bassin, soumis au flux et au reflux à plus de 130 lieues de profondeur dans les terres. Ce capitaine était un vieux marin d'une énergie et d'une bravoure à toute épreuve. Ayant parcouru la plupart des mers du globe dans ses voyages, son intelligence s'était ornée de connaissances variées et d'une grande expérience des choses humaines. Ses talents maritimes lui avaient depuis longtemps acquis l'estime de ses chefs. Ils aimaient à le consulter, car ses conseils étaient ordinairement marqués au coin d'une prudence consommée. En ce moment, il revenait de France, la

patrie de ses ancêtres, et rapportait un surcroît d'amour pour cette belle contrée que, dans sa pensée, nul autre pays du monde n'égalait en urbanité, en gloire et en générosité.

Il possédait à son bord un jeune Français qu'il avait pris en singulière estime, durant la traversée. C'était un petit-neveu de Monseigneur Du Plessis, alors évêque de Québec. Nature aventureuse et chevaleresque, mais antipathique à toute espèce de contrainte, il se rendait au Canada dans l'espoir d'y acquérir un peu de gloire et un peu de fortune.

Lors de la grande émigration qui eut lieu parmi les Français du Canada, après la cession de celui-ci à l'Angleterre, son père avait abandonné des biens immenses pour regagner sa patrie. La révolution ayant achevé de le ruiner, il était mort de chagrin, laissant sa veuve avec un enfant encore en bas-âge. C'était cet enfant, qui, devenu homme, venait aujourd'hui tenter de récupérer une partie de cette fortune que son père avait perdue. Tel était du moins son but avoué; mais il en avait un plus relevé, qu'il avait la ferme volonté de réaliser, dût-il lui en coûter la vie. A l'époque de cette même émigration, un parti d'Indiens s'étant jeté sur les environs de Québec, avait enlevé une jeune sœur et un frère de l'émigrant, sans que celui-ci pût découvrir ce qu'ils étaient devenus.

Depuis lors, Monseigneur Du Plessis avait fait faire les recherches les plus minutieuses, sans être plus heureux.

Le chevalier s'était donc décidé à quitter son pays, dans l'espoir d'arriver à de meilleurs résultats. Si le Ciel daignait le seconder, sa mère devait venir le rejoindre au Canada pour y vivre sur les anciens domaines qu'elle avait autrefois



Un léger brick qui virait dans ce large et profond bassin. (P. 7)

possédés et que son fils se proposait d'exploiter lui-même.

Depuis que ce jeune homme était à bord, les passagers et les matelots ne le désignaient que sous le nom de Chevalier Louis. La plupart éprouvaient pour sa personne la sympathie la plus cordiale, car tout en lui respirait la franchise, la bonté, la loyauté et la bravoure. Ses traits étaient réguliers,

sa taille souple et flexible, et ses muscles d'acier. Debout sur le pont, il contemplait ce fleuve dont il admirait la grandeur imposante et la sévère majesté.

Le jour s'était levé avec toute la pompe qui décore ordinairement les bienfaisantes matinées de la fin de mai. L'horizon se diaprait d'un large manteau d'azur. Une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupoles d'or, dont les bords semblaient se détacher du ciel comme des franges de rubis et d'émeraudes. Sur les deux rives du fleuve tout était vie, mouvement, prière : une brise caressante, courant complaisamment sur les bruyères, frôlait de son aile mille fleurs sauvages qui commençaient à épanouir leurs corolles embaumées.

Dans les gros buissons épineux qui bordaient le fleuve et à l'entrée des forêts lointaines, le joyeux courtisan de l'aurore, le rossignol, s'évertuait à jeter ses trilles mélodieuses au milieu de cette scène ravissante et d'en égayer la sauvage et majestueuse grandeur. De belles et fraîches paysannes apparaissaient parfois au premier plan des montagnes, dont les pentes douces et cultivées descendaient mollement jusqu'au bord du fleuve et achevaient de donner son dernier charme à ce magnifique tableau.

Tandis que le jeune homme s'adonnait à l'admiration que lui causait le spectacle qu'il avait sous les yeux, le capitaine lui frappa sur l'épaule en lui disant avec une douce familiarité :

— N'est-ce pas, chevalier, que ce spectacle est grand et

beau? Mais dans le pays que vous allez parcourir, combien de fois ne verrez-vous pas les merveilles succéder aux merveilles! Je puis le dire avec un légitime orgueil, le Canada est incontestablement la contrée la plus curieuse et la plus pittoresque de l'Amérique entière. La Suisse, que les européens visitent à l'envi, comme un des plus admirables pays du globe, n'a rien qui puisse surpasser les beautés que l'on rencontre à chaque pas dans celui-ci. Je pourrai vous faire voir quelques-uns de ces paysages les plus remarquables, si le cœur vous en dit, et j'ose espérer que jamais votre attente ne sera trompée.

— Mais votre proposition m'enchante, capitaine; et, dès maintenant, je vous promets que, si vos sites égalent en charme le tableau magique que j'ai sous les yeux, ma curiosité n'aura point été vaine. Ce n'est qu'avec un indicible frémissement que je puis contempler cette merveilleuse nature dont notre immortel poète, le vicomte de Chateaubriand, vient de nous donner de si magnifiques peintures. Quel admirable génie! Après la régénération des nations par notre grande révolution, il vient de commencer la régénération des arts et des lettres! Avec quel éclat ne nous peint-il pas les frémissements prophétiques qui agitent tous les peuples! Il me semble que le siècle qui commence doit être grand entre tous les siècles de l'humanité, par ses découvertes, ses inventions, et tout ce qui tend à améliorer le sort des classes souffrantes de la société!

— Et peut-être ne vous trompez-vous pas, dans vos généreux pressentiments. Mais, comme toujours, la France sera la sentinelle avancée de ce mouvement des peuples vers toutes les améliorations. Aussi ne pouvons-nous assez déplorer les malheurs qui l'ont forcée à céder le Canada. Jamais il n'aurait dû avoir d'autre protectrice que la France! Le jour où la mère-patrie nous abandonna aux Anglais, vit naître notre résistance à cette nation égoïste et despotique. Les Anglais durent immoler trois armées pour arriver à nous vaincre. Nous avons dû sacrifier dans cette lutte jusqu'à notre dernière obole et arracher au foyer domestique presque toute la population valide pour recruter les armées. Les adolescents et les vieillards eux-mêmes avaient dû être employés à transporter les approvisionnements. C'est à peine si l'on parvint à cultiver, avec l'aide des femmes et des enfants, quelques parcelles de terrain, qui ne préservèrent pas le pays d'une affreuse disette. Dès lors, tous ceux qui purent regagner la France s'empressèrent d'émigrer. L'aversion pour les Anglais, l'appréhension de leur brutalité froide et haineuse, la persuasion peut-être où beaucoup demeuraient que cette domination serait courte et que la France n'abandonnerait jamais une si précieuse colonie, entraînèrent l'aristocratie du pays, une grande partie des négociants et tous ceux qui tenaient à l'administration.

» Arrivés en France et voyant le Canada définitivement perdu, presqu'aucun d'entre eux ne pensa à revenir. Plusieurs

même abandonnèrent la liquidation de leurs intérêts et songèrent à se pourvoir dans la mère-patrie d'une position nouvelle. Les Anglais eux-mêmes accrurent encore ce mouvement, d'un côté en donnant aux émigrants toutes les facilités pour regagner la France, de l'autre, en se montrant persécuteurs implacables et spoliateurs odieux pour ceux qui restaient. Ils espéraient, par cette conduite, acquérir une plus grande facilité pour consommer l'asservissement d'une population qui ne cessait de leur manifester la plus profonde aversion, et pour parvenir à anglifier ces pauvres paysans qui seraient ainsi privés de toute consistance matérielle et morale. »

— Oh! que je reconnais bien là les barbares oppresseurs de la malheureuse Irlande, s'écria le chevalier indigné.

— Aussi sera-ce un éternel honneur pour nos compatriotes d'avoir triomphé de ces calculs, autant par leur intelligence que par l'énergie de leur résistance. Laissée dans l'abandon, sans direction, sans unité, sans soutien, la masse populaire, dénuée d'instruction et privée de centre politique, ne désespéra cependant pas de l'avenir. Eparse dans les campagnes, elle ne songea d'abord qu'à restaurer son patrimoine délabré, à s'assurer les nécessités de la vie, le calme et le repos du foyer domestique. C'était le premier moyen d'échapper à l'anéantissement.

« L'aversion des Canadiens pour les Anglais, le sentiment de leur origine française, leur attachement profond à leur nationalité, à leur langue et à leur religion, les portèrent

ensuite à résister si énergiquement à l'application du régime seigneurial qui avait perdu l'Irlande, que l'Angleterre dut renoncer à toute implantation. Ils trouvèrent ainsi en eux-mêmes une force de résistance passive qui défia les persécutions aussi bien que la ruse. Ils reprirent tranquillement le cours de leurs travaux, de leur développement, de leur invincible progrès. Bientôt les familles canadiennes se multiplièrent, s'étendirent, se déversèrent des contrées les plus peuplées dans celles qui l'étaient moins, et consolidèrent leur nationalité de la manière la plus sûre et la plus forte, en formant une masse serrée, homogène, incessamment croissante, qui déjoua les tentatives imaginées pour les anglifier. »

— Mais s'il en est ainsi, reprit le chevalier, pourquoi donc les Canadiens n'ont-ils pas embrassé le parti de l'indépendance américaine, lors de la grande révolution des Etats-Unis contre l'Angleterre?

— Lorsque cette heure sonna dans les destinées de l'Amérique, il y eut un moment d'hésitation anxieuse parmi les Canadiens. Ils pouvaient, en effet, s'affranchir du joug de leurs ennemis et humilier leurs barbares oppresseurs; mais l'aversion qu'ils nourrissaient contre les colons américains fut plus forte encore que celle qu'ils ressentaient pour les Anglais. Après tout, les Etats-Unis étaient pour le Canada un ennemi immédiat, et c'était la haine acharnée de leurs colons qui avait constamment soulevé, soudoyé, soutenu les luttes cruelles où leur nombre avait héroïquement succombé.

L'influence des souvenirs, la diversité des habitudes, des religions et des races, mais principalement l'instinct secret et sûr de la conservation nationale, décidèrent les Canadiens à refuser les avances des Etats-Unis. Ceux-ci arrivaient avec une population qui se fut immédiatement emparée de toute influence et eut en peu de temps, absorbé la race française. Les Anglais, au contraire, ne présentaient qu'une occupation éloignée, incapable de supprimer l'élément prédominant du pays et dont on n'avait qu'à redouter l'inintelligente oppression. Les Canadiens eurent donc raison de repousser les Américains et de rester neutres.

— De rester neutres, dites-vous capitaine! Mais n'aurait-il pas été préférable de s'entendre avec les officiers français et de saisir cette occasion pour rétablir l'union avec la France?

— Sans doute! sans doute! chevalier. Je dirai plus, il eût suffi de la vue de trois bâtiments de guerre français dans le golfe Saint-Laurent pour soulever, comme un seul homme, toutes les populations du Canada. Mais la conduite du gouvernement français et de ses agents fut si maladroite en cette circonstance, qu'il est plus à blâmer encore que les Canadiens de n'avoir pas su en profiter.

— Et maintenant si, au lieu de jouer sa fortune et celle de la France dans une guerre européenne qui tôt ou tard doit finir par lui être fatale, Napoléon envoyait ici quelques escadres chargées d'hommes déterminés, nos chances seraient-elles toujours les mêmes?

— La révolte serait irrésistible, invincible. Vous connaissez sans doute les luttes que Monseigneur du Plessis, votre oncle, dut soutenir contre Sir John Graig, ce gouverneur taquin, rancunier et despote. Un instant le mécontentement fut tel que le persécuteur dut implorer l'intervention de l'évêque lui-même pour prévenir une rébellion devenue imminente, par suite de son administration dure, arbitraire et souvent injuste. Des écrits séditieux, répandus dans tout le pays, demandaient vengeance du tyran et le clergé seul put calmer l'incendie sur le point d'éclater. C'était en 1810, Lord Graig gouvernait depuis trois ans. Les Américains crurent le moment favorable pour surprendre le Canada et n'attendirent qu'une occasion pour se précipiter sur nos contrées. L'Angleterre épouvantée se hâta de rappeler Lord Graig pour le remplacer par George Prévost, qui gouverne, depuis un an, avec douceur et bienveillance, s'efforçant de réconcilier les esprits avec la domination anglaise.

— Mais sans y réussir, selon toute apparence?

— Non, assurément. Cependant si les Américains persistent dans leur projet d'annexion, comme tout semble le démontrer, nul doute que la population ne s'unisse avec un admirable ensemble au parti anglais qu'elle déteste, pour se préserver de toute fusion avec les Américains dont le triomphe entraînerait la destruction de leur nationalité.

— Ainsi l'invasion des Américains sur le territoire de la colonie vous paraît imminente?

— D'autant plus que les forces Britanniques sont en ce moment presque purement nominales. C'est à peine si l'on peut compter quatre mille hommes sur une étendue de frontière de plus de quatre cents lieues. Le cours immense du



Le canot venait de pénétrer dans la longue baie. (P. 39.)

Saint-Laurent, semblable à une grande route militaire, est donc ouvert de toutes parts aux Etats-Unis, qui, par là, peuvent pénétrer sans résistance apparente jusqu'au cœur du Canada. Aussi, durant l'été de l'année dernière, ont-ils déjà réuni leurs principales troupes sur leurs frontières du nord-ouest, où ils ont attaqué les Indiens hostiles et soutenu

contre eux plusieurs combats. Dans co moment même, on assure qu'ils concentrent, dans la petite ville de Détroit, une armée toute prête à envahir le Haut-Canada, comme je viens de l'apprendre en prenant terre à l'entrée du golfe.

— Mais, alors, c'en est donc fait de la nationalité canadienne?

— Oui, si chaque habitant ne devient un héros pour la défense de cette nationalité que jusqu'ici rien n'a pu abattre.

— Et vous croyez?...

— Que pas un Canadien n'hésitera à perdre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour repousser cette inique invasion.

— Ah! s'il en est ainsi, mon sang et mon bras à ce brave peuple! s'écria le chevalier avec exaltation.

— Merci! au nom de mes compatriotes, répondit en souriant le capitaine, car nulle offre ne saurait être mieux accueillie. Si la guerre éclate, vous ne tarderez pas à voir se renouveler tous les prodiges qui ont illustré, dans la dernière, les noms à jamais glorieux des chevaliers de Montcalm et de Vandreuil.

Pendant que le capitaine et le chevalier s'entretenaient ainsi, le navire remontait rapidement le fleuve. Laissant à gauche l'île d'Orléans, il ne tarda pas à toucher la pointe Lévi, où il relâcha un moment. Une tribu d'Indiens Michmas, campant en ce moment sur le rivage, offrait au jeune français le plus curieux sujet d'étude. Les traits de ces sauvages ont

quelque chose de désagréable; leur teint est fortement cuivré. leur visage allongé et leur physionomie sombre. Rien de plus disgracieux que les saillies formées par les pommettes de leurs joues, l'arc de leur nez, l'avancement de leur menton. Leurs cheveux rudes, longs et noirs pendent sur leur figure comme un débris de crinière La plupart ne sont qu'à demi-vêtus d'une longue robe déchirée, d'une sale couverture de coton ou d'une chemise en lambeaux. Cependant ils sont grands, forts et propres à des occupations qui pourraient embellir leur misérable vie des douceurs de la civilisation.

Leurs femmes sont petites, minces, et possèdent des traits arrondis plus gracieux que ceux de leurs maris. Leurs cheveux peints avec le plus grand soin sont séparés en deux larges nattes à partir du sommet de la tête. Plusieurs portent des chapeaux de peaux de castors, ornés de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. D'autres se coiffent d'un bonnet de drap, pointu, bordé en poils d'élan, de nuances variées. La plupart s'enveloppent d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, orné de larges bandes de soie jaune et verte. Ce manteau qu'elles arrêtent à leur ceinture pendant la belle saison, se ramène sur la tête pendant l'hiver. En dessous se voit une tunique ou chemise de toile de coton peinte. Elles portent des bas très larges de couleur écarlate et leurs mocassins ou chaussures sont bordés de poils d'élan ou de piquants de porcs-épics. La plupart ont des bracelets et des colliers d'argent

ou d'étain. Des médailles de différentes grandeurs sont en outre suspendues à leur cou et derrière leur tête de petites pièces d'argent, retenues par des cordons, tombent jusque sur leurs talons. Des grands anneaux pendent à leurs oreilles. Comme les hommes, dont l'accoutrement ne diffère du leur que par la robe qui remplace le manteau, elles se tracent sur la figure de larges raies de vermillon ou de charbon formant un tatouage bizarre qui enlaidit le charme naturel dont la nature pourrait les avoir douées.

Une pièce essentielle à l'accoutrement des hommes est une gibecière dans laquelle ils renferment leur tabac. Une ceinture de cuir ceint leurs reins et leur sert à maintenir le couteau avec lequel ils scalpent la chevelure de leur ennemi. Ils portent aussi des cordons appelés wampum ou colliers, et qui sont composés de coquillages particuliers qu'on vend en grande quantité aux Etats-Unis. Par une coutume que l'on retrouve dans toutes les tribus sauvages de l'Amérique septentrionale, à la fin de chaque discours, ils prennent un de ces colliers pour se rappeler ce qui a été dit et leur mémoire est telle que nombre d'années après ils se souviennent de ce que signifient chacun des cordons qu'ils possèdent.

Tous les ans, le gouverneur du Canada a l'habitude de faire à ces Indiens des présents qui consistent spécialement en couvertures de laine. On distribue, en outre, aux familles des chefs des draps de couleurs tranchantes, dont ils se font des vêtements qu'ils ornent ensuite d'une foule de colifichets

d'argent et d'étain. C'était précisément l'époque où ils allaient recevoir ces présents qui était cause de leur rassemblement à la pointe Lévi d'où ils se préparaient à se rendre à Québec sur leurs pirogues pour les aller recevoir des mains du gouverneur qu'ils appelaient Ouonthés ou le grand aïeul. C'est dans cette ville que nous ne tarderons pas à les retrouver.

Le navire ayant repris le large, ne tarda pas à pénétrer dans les eaux qui baignent le pied des rocs au milieu desquels s'enfonce le port de Québec. Celui-ci s'encaisse, en effet, dans une sorte de promontoire rocailleux, comme au fond d'un véritable précipice. De toutes parts, il est hérissé de rochers à pic qui surplombent d'une manière étrange au-dessus des flots et forment un des tableaux les plus effrayants que puisse offrir l'aspect de la nature. A la vue de ces rochers surmontés de hautes murailles et des bastions saillants d'une imprenable citadelle, on tremble qu'à chaque instant ces masses gigantesques, se détachant de leurs bases, ne s'écroulent avec un bruit affreux et n'ensevelissent sous leur poids les vaisseaux de guerre ou de commerce qui viennent jeter l'ancre dans ce port extraordinaire, l'un des plus étonnants qui soient au monde.

La ville elle-même est située au pied d'une rangée de montagnes qui semblent s'entasser les unes sur les autres, en s'enfonçant au loin dans l'intérieur des terres où elles forment les escarpements les plus pittoresques dans la direction de l'Est et du Nord. De la base de ces montagnes des-

cendent ces ondulations gracieuses de terres cultivées de plusieurs lieues d'étendue. On dirait un beau jardin dont les contours sont arrosés par les eaux sablonneuses du fleuve, tandis que sur les revers des montagnes s'étage une vaste ligne de belles maisons blanches, entremêlées d'arbres à fruits, de rideaux de peupliers, de grands clochers d'églises, et de tout ce qui indique le voisinage d'une grande ville. La route des chutes de Montmorency traverse ce populeux faubourg au-delà duquel s'étend la plaine d'Abraham; mais les cascades elles-mêmes ne sont pas visibles de Québec, quoiqu'on distingue de cette ville le confluent de la rivière. Tout en face de la ville était mouillée une multitude de navires, qui avaient tous l'arrière tourné contre le courant et leur pavillon dirigé vers la mer par une brise soufflant de l'ouest.

Des barques de tout genre parsemaient le havre et la baie: les unes allaient à la voile, mais le grand nombre à la rame. Impossible de décrire la confusion bizarre que présentent les maisons, qui toutes varient de forme, de hauteur, de couleur et de position. Les toits sont en général très raides, car il a fallu les construire de manière que la neige ne pût y séjourner pendant les rudes hivers de cette contrée. La plupart cependant sont percés de jours, ou se terminent par des galeries, des plates-formes, des coupoles qui projettent de singuliers ornements. Rien de plus pittoresque que l'effet qui résulte de l'ensemble de toutes ces constructions. Disons cependant

que quand on pénètre dans la partie basse de la cité, l'enchantement disparaît. La ville haute renferme tous les établissements publics; la cathédrale, élevée par les Français; les bâtiments somptueux qui entourent la belle place de la parade; l'hôtel du gouvernement qui est perché au bord d'un roc perpendiculaire, haut de plusieurs centaines de pieds. De ce point, on domine complètement la ville basse qui offre l'aspect le plus curieux qui se puisse imaginer.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de toutes, que les élégants aiment à déployer leur adresse à diriger leurs voitures, parées de tous les ornements du luxe le plus raffiné. Malheureusement ce n'est guère qu'en hiver que l'on peut s'adonner aux plaisirs, car Québec n'a point d'été.

Les pluies fréquentes causées par les nuages qui s'assemblent autour des montagnes voisines y sont la cause de désagréments perpétuels.

Robert voulut conduire lui-même le chevalier français au palais épiscopal où résidait son oncle. En passant devant l'Hôtel-Dieu, il lui dit : « Voilà la première cause des inimitiés qui éclatèrent entre Sir John Graig et Monseigneur du Plessis. A peine arrivé à Québec, le gouverneur, voulant établir de nouvelles casernes, avait jeté les yeux sur cet édifice dont la situation avantageuse, l'étendue des dépendances territoriales, les vastes salles, les magnifiques dortoirs avaient excité son admiration et son envie aussi bien que celle de ses officiers. Il proposa à l'évêque de faire

transporter les malades de l'Hôtel-Dieu et de réunir les religieuses des deux communautés en une seule. Mais Monseigneur du Plessis répondit que ces bâtiments ne lui appartenaient pas, qu'il n'avait nul droit d'aliéner les biens de l'église, et, pour se soustraire aux importunités menaçantes du gouvernenr, il n'eut d'autre ressource que d'abandonner sa métropole et de se livrer à la visite des missions du fleuve Saint-Laurent, jusqu'au moment où le despotisme de John Graig fit éclater un commencement de rébellion qui ne put être calmé que par l'intervention de l'évêque lui-même. »

Ce dernier était un beau vieillard, plein d'urbanité, de déférence, mais ne sachant pas assez se soustraire aux vues intéressées de l'influence anglaise. Il sentait, du reste, l'inopportunité d'une résistance prématurée qui n'aurait pu que compromettre l'avenir de la nationalité de l'émancipation canadienne. Il reçut le chevalier avec la plus tendre cordialité, le combla des témoignages de la plus vive affection et de toutes les marques de la bienveillance la plus sympathique. Ce fut avec plaisir qu'il s'informa de la France, de Napoléon-le-Grand alors arrivé au faîte d'une puissance qui allait s'écrouler sous lui comme un monument de sable. Mais sa famille, ses amis, les anciennes connaissances du pays natal, furent surtout l'objet de ses questions empressées et de sa curieuse sollicitude. Il s'informa ensuite des desseins, des projets qui amenaient le chevalier en Amérique, et ne put s'empêcher de l'admirer quand il eut appris de la bouche

même de son neveu qu'il n'avait quitté la France que pour fuir de plus loin un odieux despotisme et que, si la guerre éclatait entre le Canada et les Etats-Unis, il était résolu d'embrasser le parti des faibles contre les injustes oppresseurs.

Le jour même, Monseigneur du Plessis présenta son neveu au nouveau gouverneur, qui l'accueillit avec toute la déférence due à l'auguste prélat qui le présentait. Celui-ci lui fit voir alors le mandement célèbre qu'il venait de composer dans le but d'encourager la milice des campagnes au devoir et à la fidélité. Il lui dit que déjà ses grands vicaires, Deschenaux à Québec et Roux à Montréal, avaient écrit à tous les curés du Canada des lettres dont ils devaient faire part à leurs paroissiens pour les engager à se lever tous comme un seul homme, afin de repousser l'ennemi.

— Monseigneur, s'écria le gouverneur, je voudrais pouvoir vous remercier dignement des importants services que votre ardent et généreux dévouement ne cesse de rendre au pays! Espérons qu'aussi vaillamment secondés par le clergé et l'épiscopat, les Canadiens verront triompher la plus juste des causes et sauront intrépidement repousser cette odieuse agression.

« Croyez bien que, de mon côté, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour préserver le Canada des horreurs d'une invasion. Déjà deux bataillons arrivés d'Europe ont accru l'effectif des troupes régulières; d'autres renforts ne tarderont pas à arriver. Sur ma demande, la législature coloniale

vient de passer une loi tendant à mobiliser immédiatement la milice, et quatre bataillons se trouvent déjà sur pied. Toutes les forces dont on pourra disposer vont être mises en activité. Dans ce moment même, le général Brock occupe Toronto avec une armée capable de repousser celle du général américain Hal, si celui-ci sort du Détroit, où il tient ses quartiers, pour envahir le Haut-Canada. Enfin une flotte importante stationne sur le lac Érié, sous la conduite de l'amiral Proctor. C'est dans ces régions, jeune homme, ajouta le gouverneur, en s'adressant au neveu du prélat, qu'il y aura de la gloire à moissonner à pleines mains, et puisque vous êtes amateur d'aventures et de batailles, un brevet de lieutenant vous serait délivré, dès demain, si cela pouvait vous faire plaisir. Dans quelques jours, vous pourriez partir pour le théâtre de la guerre avec le capitaine Robert qui m'a longuement parlé de vous et qui aimerait d'avoir un officier tel que vous. »

— Tant de bontés me confondent, se hâta de répondre le chevalier, et je tâcherai de m'en montrer digne en moissonnant vaillamment sur le champ de gloire dont vous venez de me parler.

Comme il achevait ces paroles, un grand bruit se fit entendre à l'entrée de l'hôtel du gouvernement. Il était occasionné par les réjouissances des Indiens Michmas auxquels on venait de distribuer les présents d'usage. Le chevalier ne put s'empêcher de céder à la curiosité que lui causaient les

mœurs de ces sauvages, si nouvelles pour lui. Quelques-uns, seulement vêtus d'une robe déchirée ou d'une sale couverture, se promenaient dans cet étrange équipage au milieu des rues, tenant d'une main une bouteille de rhum et de l'autre une tête de veau, leur mets favori. D'autres riant, criant, cabriolant, tourmentaient les distributeurs pour avoir un peu plus de rhum. Ceux-ci le leur refusaient sans humeur, leur faisant observer, comme à de grands enfants, qu'il fallait en conserver pour l'heure de la danse. Les femmes affublées de leurs plus éclatantes parures, se plaisaient, au contraire, à les étaler avec une sorte de vanité puérile qu'elles ne cherchaient nullement à dissimuler.

Le soir, ces sauvages allumèrent de grands feux autour desquels hommes, femmes, enfants, confondus se mirent à dévorer à belles dents des poissons salés. A neuf heures, la danse commença à la lueur des torches d'écorce de bouleau portées par les plus vieilles sauvagesses. Une pièce de bois d'une quinzaine de pieds de long était placée à terre, et, à l'une des extrémités, était assis un homme qui bourdonnait un chant uniforme, commun à toutes les tribus de l'Amérique septentrionale. Il s'accompagnait, en chantant, du bruit qu'il faisait avec une calebasse remplie de petites pierres. Tous les danseurs se suivaient en formant un ovale autour de la pièce de bois. Ils étaient si serrés qu'ils se marchaient sur les talons. Les femmes âgées et quelques hommes gambadaient de toutes leurs forces, battaient des mains, frappaient

la terre du pied, sans perdre la mesure de la calebasse, et de la monotone harmonie du chant que l'impresario semblait tirer du fond de sa poitrine. Quelquefois les danseurs rompaient l'uniformité par des cris et des hurlements, auxquels ils joignaient des attitudes féroces et des gestes frénétiques pour imiter leurs combats.

Le lendemain, le capitaine voulut faire connaître à son hôte les environs de Québec. Ils traversèrent ensemble la plaine d'Abraham, but ordinaire des promenades des classes élégantes. Mais le chevalier lui préféra les paysages pittoresques qui entourent la cataracte de Montmorency. En s'y rendant, il ne put s'empêcher d'admirer tout le long de la route les riants ouvrages de l'homme, les figures encore plus riantes des jeunes femmes aux yeux noirs qui avaient l'air tout français, et leurs jolis enfants si propres, si florissants de santé, si pleins de gaîté et de douce politesse. Pendant une distance de trois lieues, il vit s'agiter une population nombreuse et active. Les chemins étaient bordés de maisons, derrière chacune desquelles se prolongeait une étroite bande de terre cultivée entre deux haies parallèles. Rien en Amérique qui puisse rivaliser avec ces cabanes badigeonnées de blanc, coiffées de toits pointus, et toutes d'une forme plus fantastique, toutes d'un air plus étrange les unes que les autres. Les linteaux des portes étaient peints en noir, ainsi que les solives qui encadraient les croisées. Celles-ci, derrière leurs balcons, envahis par un épais réseau de plantes grim-

pantes, montraient des échafaudages de pots de fleurs, en sorte qu'on était tenté de se croire en Italie ou dans le midi de la France.

Ayant remarqué tout le long des routes de longues perches plantées en terre de distance en distance, le chevalier en demanda l'explication au capitaine.

— Pendant l'hiver, lui répondit ce dernier, les routes sont recouvertes d'une telle épaisseur de neige que, sans ces perches, il serait impossible de les retrouver. La neige commence à tomber en octobre et continue parfois jusqu'en mai. La terre, pendant ce temps, gêle de cinq à six pieds de profondeur; le vin se prend, même dans les chambres échauffées par des poêles; l'eau-de-vie, exposée à l'air, acquiert la consistance du beurre, et le mercure même se solidifie. Les neiges acquièrent la dureté de la glace et présentent un chemin uni comme un miroir à l'impatient Canadien, qui, enveloppé d'épaisses fourrures, voyage dans son traîneau ou dans sa voiture avec la rapidité de huit à dix lieues à l'heure. A cette époque, le costume habituel des hommes consiste en capotes de drap épais, arrêtées par une ceinture et en collets à capuchon garnis de fourrures. Pendant leurs voyages, ils jettent sur leur dos une peau de bison et tiennent devant eux un tablier de peau d'ours. Les dames portent des bonnets de fourrure, des manchons, des palatines et des pelisses de drap ou de velours.

« Les deux sexes ont des bottes de lisières sur leurs

chaussons ordinaires, pour ne pas glisser sur la neige quand ils vont à pied. Lorsque le froid a purifié l'atmosphère, la pleine lune donne une clarté tellement brillante qu'on peut lire les plus petits caractères d'imprimerie à la simple réverbération des neiges. Mais, comme vous le voyez en ce moment, on passe presque sans aucune gradation du froid le plus vif au printemps le plus doux. L'hiver fini, la glace se brise de toutes parts avec des craquements épouvantables et la plus brillante végétation couvre la terre aussitôt que la neige a disparu. Alors l'air est imprégné des senteurs parfumées de la fraise et de la framboise qui sont les principaux fruits du pays. Cependant il produit aussi du grain, du maïs, du riz, des haricots, des pommes de terre, des citrouilles, des melons, du tabac, du houblon, et de nombreuses plantes médicinales. D'immenses forêts couvrent presque toutes les parties non cultivées. »

Lorsque nos voyageurs arrivèrent aux cataractes, elles formaient un cône d'une énorme grandeur causé par les pluies provenant de la fonte des glaces et des neiges qui recouvraient les montagnes. En été, on y chercherait vainement rien qui fût digne d'être remarqué. On sait que cette cataracte doit son nom au premier évêque de Québec, qui était de l'illustre famille du premier baron chrétien et jamais monument plus durable ne subsistera à la gloire de ce nom que celui qui lui a été érigé par la nature elle-même.

Impossible de rien rencontrer qui puisse ressembler à une

auberge dans cette partie primitive de la contrée. Mais nos touristes reçurent la plus gracieuse hospitalité dans une ferme française. C'était un joli manoir en pierre, tenu avec une extrême propreté, et un ordre admirable. La cuisine, espèce de salle commune où on les introduisit d'abord, était chauffée en hiver par une immense cheminée et un poële énorme placé au centre de l'appartement. Sans ce meuble monstrueux, on serait exposé à périr de froid. Cette cuisine contenait en outre de gros bancs de bois peints en bleu de ciel, de grands dressoirs remplis de vaisselle, et une douzaine de fauteuils antiques richement sculptés. Les appartements réservés aux voyageurs qui visitaient la contrée étaient plus somptueusement décorés. On y trouvait des porcelaines, des cristaux, des glaces, des gravures coloriées. Après avoir pris un excellent dîner, le chevalier et son guide visitèrent pendant une heure ou deux les maisons du voisinage. Les dignes propriétaires, ou paysans français, causèrent gaiement avec eux et les enchantèrent par leur cordialité. On ne saurait rencontrer nulle part des gens mieux élevés et surtout plus heureux qu'ils ne paraissent l'être dans leurs jolies cabanes.

Le jour suivant, le chevalier, avide de contempler les beautés de la nature comme devait l'être un lecteur aussi passionné du prince de la littérature moderne, courut visiter les bords du lac Saint-Charles qui n'est situé qu'à une ou deux lieues de la ville. Ce lac d'une lieue d'étendue est presque

coupé en deux par une presqu'ile de rochers. Sur sa rive droite, entre une prairie et des vergers, est un joli village français dont le clocher, surmonté d'une croix et d'un coq, rappelle les villages de Normandie. Sur la rive gauche, s'épanouit le non moins gracieux village de Lorette, habité par une tribu de Hurons que les français ont civilisés. Quoiqu'ils aient perdu leurs anciens usages, entre autres leur préjugé contre le travail et leur passion pour la guerre, ces Hurons ont conservé le costume bigarré particulier aux tribus indiennes qui ont des rapports avec les Européens. Cet usage leur donne une physionomie des plus originales. Ils furent assez complaisants pour danser devant nos touristes. Les cris, les gestes dont ils accompagnèrent leurs danses suffiraient seuls au besoin pour établir l'identité de leur origine.

Les Indiens des villages de Saint-Charles, de Lorette, ainsi que ceux de Batiscan, de Saint-Genis et de Besancourt, approvisionnent les marchés de Québec de fourrures, produits de leurs chasses, de corbeilles, d'autres ouvrages d'écorce de bouleau et de mocassins, espèce de chaussure en cuir spongieux, dont la semelle est en bois et la tige ornée de broderies en piquants de porc-épic.

Au retour de ces courses poétiques, le chevalier trouva son oncle en conférence avec un vieux missionnaire qui avait blanchi dans les rudes travaux de l'apostolat. Vingt fois, il avait bravé la mort pour évangéliser les sauvages des rives



Elle le surprit assis sur la dernière pierre. (P. 49.)

du lac supérieur. Ses nombreuses cicatrices, ses mains mutilées, la couronne de cheveux blancs qui décorait sa tête lui donnaient je ne sais quel air vénérable et plein d'une douce majesté qui imposait le respect et provoquait la sympathie. Une longue barbe, plus blanche que la neige, descendait jusqu'à sa ceinture et achevait de lui communiquer, je ne sais quoi d'auguste qui rappelait les vieux ermites des premiers temps du christianisme.

Une grande et belle jeune fille, assise auprès de lui, redoublait encore l'effet que produisait l'aspect de ce vieillard par le contraste qui résultait de l'union de tant de grâce à tant de majesté. Je ne sais quelle expression de douce mélancolie était répandue sur le visage de cette jeune fille, belle de tous les attraits de l'innocence, de la vertu et de mystérieuses souffrances. Un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Les bras étaient nus jusqu'aux épaules, à la manière de certaines tribus sauvages.

Un corsage de pourpre serrait sa taille d'une finesse et d'une délicatesse extraordinaire. La robe courte, d'une couleur éclatante comme l'azur d'un ciel étoilé, descendait à peine jusqu'au-dessous de ses genoux. Des bas de pourpre laissaient voir la finesse d'une jambe nerveuse comme celle de l'élan des forêts canadiennes. Son pied gracieux et d'une mignonne petitesse était emprisonné dans de jolis mocassins. Cette douce et belle enfant paraissait encore s'ignorer elle-même; mais rien qu'à la voir on sentait respirer dans ses regards

l'extrême sensibilité de son âme plus belle, plus dévouée, plus aimante que tout ce qu'en pourrait exprimer une plume mortelle.

Bien que fille d'un père sauvage et d'une française, elle semblait être née sous le soleil de l'Europe. Le chevalier ne put voir cette belle enfant sans se sentir saisi d'un sentiment mêlé de respect et de sympathie. Lorsqu'elle se fut retirée, il apprit de la bouche du prélat qu'elle devait l'accompagner avec le vieux missionnaire jusqu'à Toronto, pour en recevoir protection et appui dans ce long et pénible voyage. Le bon évêque ajouta quelques considérations sur la vie de ses deux compagnons de voyage pour les lui rendre plus intéressants encore. On nous permettra de rapporter plus en détail l'histoire de notre héroïne.

## II

### LES ANGES DU ROCHER.

Le lac Supérieur forme une vaste mer Caspienne de cent lieues de large sur deux cents de long, donnant une circonférence de près de six cents lieues. Quarante rivières réunissent leurs flots dans cet immense bassin qui forme à l'ouest la limite méridionale du Haut-Canada. Plusieurs îles remarquables sont disséminées dans ce lac; celle du Grand-Esprit pourrait former en Europe le territoire d'un Etat comme la Suisse, la Belgique ou la Hollande. Des caps nombreux s'allongent profondément dans les flots. Le rivage méridional est bas, sablonneux, sans abri; les côtes septentrionales et orientales sont, au contraire, montagneuses et présentent une succession de rochers taillés à pic. Le lac lui-même est creusé dans le roc. A travers son onde verte et transparente, l'œil découvre, à plus de trente et quarante pieds de profondeur, des masses de granit de différentes formes, et dont quelques-unes paraissent comme nouvellement ciselées par

la main de l'ouvrier. Lorsque le voyageur laissant dériver son canot, regarde, penché sur le bord, la crête de ces montagnes sous-marines, il ne peut jouir longtemps de ce spectacle sans sentir ses yeux se troubler et sa tête se prendre de vertige. Ce lac immense a un flux et un reflux irréguliers : ses eaux, par les plus grandes chaleurs de l'été, sont froides comme de la neige et cependant elles gêlent rarement, même pendant les hivers les plus rigoureux, alors que la mer est gelée. Les productions de la terre, autour de ces eaux, varient selon les différents sols : sur la côte orientale, on ne voit que des forêts d'érables rachitiques et déjetés, qui croissent presqu'horizontalement dans le sable ; au nord, partout où le roc vif laisse à la végétation quelque gorge, quelque revers de vallée, on aperçoit des buissons de groseilliers sans épines et des guirlandes d'une espèce de vigne qui porte un fruit semblable à la framboise, mais d'un rose plus pâle. Çà et là s'élèvent des pins isolés.

Sur ces eaux voguait, vers l'Orient, un léger canot dont une brise matinale gonflait la voile. Un sauvage de la nation iroquoise le montait. Sa lèvre plissée, son grand œil fauve, l'irradiation de ses traits, décelaient le plaisir d'une vengeance satisfaite. Près de lui, à l'une des extrémités de la pirogue, reposaient deux petits enfants, encore à la mamelle, dormant sur des peaux de castors. Au simple aspect de leurs traits, on pouvait reconnaître un garçon et une fille ; le premier décelait d'une manière très caractéristique le sang-

mêlé; la seconde aurait pu passer pour l'enfant d'une de nos plus élégantes dames de Paris, sans un léger cercle de bistre qui entourait les jointures des doigts et le rebord des ongles de ses mains.

Le canot venait de pénétrer dans la large baie du détroit de Sainte-Marie. A sa droite, de petites îles courbées en demi-cercle étaient recouvertes d'arbres à fleurs semblables à des bouquets dont le pied était trempé dans les flots. A gauche, de nombreux caps s'avançaient dans les vagues. Les uns étaient enveloppés d'une pelouse qui mariait sa verdure au double azur du ciel et de l'onde; les autres composés d'un sable blanc et rouge, ressemblaient, sur le fond du lac bleuâtre à des rayons d'ouvrages de marqueterie. Entre ces caps longs et nus s'entremêlaient de gros promontoires revêtus d'arbres qui se reflétaient intervertis dans le cristal transparent.

Ici, serrés les uns contre les autres, ils formaient un épais rideau sur la côte; là, plus clair-semés, ils bordaient la terre comme des avenues et leurs troncs écartés ouvraient des points d'optique miraculeux, dans lesquels les plantes, les rochers, les couleurs diminuaient de proportion ou changeaient de teinte, à mesure que le paysage s'éloignait de la vue.

Ces îles au Midi et ces promontoires à l'Orient embrassaient une vaste rade dont les eaux gardaient un calme perpétuel, même lorsque l'orage bouleversait les autres régions

du lac. Là se jouaient des milliers de poissons et d'oiseaux aquatiques : le canard noir du Labrador se tenait perché sur la pointe d'un brisant et les vagues environnaient ce solitaire en deuil des festons de leur blanche écume. Des plongeons paraissaient et disparaissaient pour reparaître encore, tandis que l'oiseau des lacs planait à la surface des eaux et que le martin-pêcheur agitait rapidement ses ailes d'azur pour fasciner sa proie. Pour compléter le paysage, l'œil découvrait par delà toutes ces îles et ces promontoires les plaines fluides et sans bornes du lac. Les surfaces mobiles de ces plaines s'élevaient et se perdaient graduellement dans l'étendue : du vert émeraude, elles passaient au bleu-pâle, puis à l'outre-mer et à l'indigo. Chaque teinte se fondant l'une dans l'autre, allait se terminer à l'horizon où la dernière semblait se joindre au ciel par une barre d'un sombre azur.

Alléwémi, le puissant chef iroquois qui dirigeait la pirogue, ne prêtait nulle attention à la magnificence de ce tableau magique. Les regards toujours attachés sur les deux petits êtres qui pleuraient au fond de son frêle esquif, il forçait celui-ci, après avoir franchi le saut Sainte-Marie, à pénétrer dans le lac Huron, si abondant en poissons et où se pêchent des truites du poids de deux cents livres. Laissant à sa droite l'île de Matimoulin, dernier asile de la nation des Ontawais, il aborda dans la baie de Saguinan, terminée par d'énormes chaînes de rochers qui dominent le lac. Les uns

semblent renversés de leur base par une violente secousse souterraine; les autres paraissent planter dans le sol aride et nu; plusieurs percent les airs de leurs pics dénudés ou de leurs sommets arrondis.

Leurs flancs verts, rouges et noirs, retiennent la neige dans leurs crevasses et mêlent ainsi l'albâtre à la couleur des granits et des porphyres. Là croissent quelques-uns de ces arbres en forme pyramidale que la nature entremêle à ses grandes ruines, comme les colonnes de ses édifices debout ou tombés. Le pin se dresse sur les cimes des rochers et des herbes hérissées de glaçons pendent tristement de leurs corniches. On croirait voir les débris d'une cité dans les déserts de l'Asie; pompeux monuments, qui, avant leur chute, dominaient les bois, et qui portent maintenant des forêts sur leurs combles écroulés.

Aussi hardi, aussi agile qu'un montagnard suisse, le sauvage prenant les deux enfants au fond de sa pirogue s'élança sur ces rochers qu'il gravit avec l'agilité d'un daim franchissant les précipices en sautant de roc en roc, n'éprouvait pas plus de crainte que l'oiseau sauvage qui vole pardessus ces cimes abruptes et dont les cris seuls rompent le silence de ces solitudes.

Bientôt il eut atteint un petit espace de terre en forme d'amphithéâtre, presqu'entièrement entouré par des rochers qui saillissant hardiment sur le lac, à l'extrémité d'une sorte de demi-cercle, semblaient y étendre leurs formes gigan-

tesques pour protéger ce temple de la nature. Le sol, inondé par les pluies apportées sur les ailes des vents de l'Orient, était mou et marécageux.

Parmi les plantes sauvages qui le couvraient, il y avait des fleurs aquatiques. Des groseilliers qui s'étaient fait jour à travers les crevasses des rochers semblaient couronner d'une guirlande de feuilles vertes et de fruits, couleur de pourpre, le front chauve du précipice. Dans l'anfractuosité d'un des rochers, s'ouvrait une petite cavité ressemblant tellement à un hamac que l'art paraissait s'être joint à la nature pour la former.

Ce devait être un lieu de repos, car elle était jonchée de feuilles sèches destinées à procurer une couche délicieuse à un homme accablé de fatigue d'une longue course et plus habitué à dormir sur la dure que sur un lit moelleux. Auprès se trouvait une autre excavation naturelle, assez haute pour qu'un homme de taille ordinaire pût y pénétrer debout. Une sorte de porte formée de joncs et de tiges inflexibles en défendait l'entrée. L'intérieur s'enfonçait à une profondeur de plusieurs mètres. D'un côté, un petit ruisseau pénétrait par le toit voûté et tombait en gouttes de cristal dans un bassin naturel qu'il avait creusé dans le roc. Au centre de la grotte s'élevaient plusieurs rangées de pierres formant une pyramide qui supportait une soutane et un bréviaire. Le sauvage parut déconcerté de la solitude de ces lieux. Cueillant quelques fraises qui s'étaient épanouies

dans une sorte de jardin cultivé autour du rocher, il les fit sucer aux enfants qui pleuraient de faim, jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis.

Les déposant alors sur la couche de feuilles, il se nourrit lui-même d'un demi-pain qu'il trouva près de la pyramide. Puis, s'asseyant à l'entrée de la grotte, il se mit à écouter les sons harmonieux des vagues légères qui venaient se briser sur les roseaux et les pierres du rivage, et contempla la voûte azurée des cieux et les nuages dorés du printemps. Mais ces merveilles ne purent longtemps l'arracher à ses préoccupations. Comme celles-ci ne cessaient de l'agiter, il s'étendit de tout son long sur le lit de feuillage, afin de leur échapper et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Il fut réveillé au déclin du jour, par une voix qui disait lentement : « Mon fils, le Seigneur soit avec vous. » Le sauvage se leva aussitôt et se sentit pénétré d'un vif sentiment d'admiration à l'aspect d'un beau vieillard qu'il avait devant lui. Le père Mesnard avait fait son éducation au séminaire de Saint-Sulpice. Le dessein courageux et difficile de propager la religion chrétienne parmi les sauvages du Canada, s'était de bonne heure emparé de son esprit. Pendant trente ans, il avait parcouru les forêts de ce pays à travers mille périls et au prix de fatigues inouïes.

Quand ses forces avaient commencé à s'affaiblir, il était venu se fixer sur les rives du lac Huron où il avait réuni autour de lui une petite société de sauvages qu'il s'efforçait

de gagner aux salutaires habitudes de la vie civilisée. Il tenait, en ce moment, un bréviaire sous son bras et s'appuyait d'une main sur un bâton blanc. Sa taille était élevée; sa figure portait les traces des privations et des souffrances qu'il avait endurées pendant une vie remplie de mille vicissitudes. Sa longue barbe lui donnait un air si vénérable, qu'en sa présence on ressentait pour lui un respect mêlé d'admiration. Tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime et cependant le son de sa voix était si affectueux qu'il était impossible de l'entendre sans l'aimer.

Un instant le sauvage demeura interdit en sa présence; mais secouant bientôt cette impression, il s'écria d'une voix rude et féroce :

— Ces enfants sont ceux de mon plus mortel ennemi; il aimerait mieux mourir que de leur voir embrasser ton culte; fais-les chrétiens et je serai vengé.

— Mais au moins, dites-moi le nom de ceux qui leur ont donné le jour.

— Robe noire, obéis et tais-toi, car ce nom tu ne le sauras jamais. Je te connais! Pour les renvoyer à leurs parents, tu ne craindrais pas la mort.

— Mais ces pauvres innocents que t'ont-ils donc fait?

— Rien. Mais leur père apprendra un jour qu'ils sont devenus chrétiens et il en mourra de rage.

En disant ces mots, le chef iroquois partit d'un grand éclat de rire, et, s'élançant de rochers en rochers, il disparut,

laissant au vieillard le soin d'élever ces enfants que semblait lui envoyer la Providence. Dans d'aussi perplexes circonstances, le missionnaire n'hésita point à devenir pour eux un second père. Les prenant dans ses bras, il les bénit, versa sur leur tête l'eau régénératrice, et courut les porter à une femme iroquoise de la jeune chrétienté qu'il avait réunie autour de ses rochers. Celle-ci les éleva jusqu'au moment où ils purent tous deux venir habiter la cellule du bon père, qui les aima bientôt de la plus tendre affection. Et comment aurait-il pu ne pas en être ainsi?

Jamais regard n'avait contemplé un plus joli groupe que celui de ces deux chérubins dont la beauté eût fait envie aux anges du ciel. Rien de plus caressant, de plus doux, de plus aimant que ces deux beaux enfants. Le vieillard semblait renaître en les contemplant, et souvent, les attirant sur sa poitrine, il les couvrait de ses baisers et bénissait Dieu de lui avoir donné ce bonheur dans sa vieillesse comme une anticipation des récompenses réservées à sa vie laborieuse et sainte.

Leur beauté morale et physique ne fit que croître avec l'âge. Ils vivaient toujours ensemble et là où l'on rencontrait le frère on était sûr d'apercevoir bientôt la sœur. Nélida, timide et tendre, se montra de bonne heure compatissante aux maux des autres. Sa plus douce occupation était de sécher les larmes de ceux qu'elle voyait souffrir et de venir au secours des malheureux. Cependant elle se plaisait aussi

à suivre son frère au milieu des bois, à le voir grimper aux arbres, comme les autres petits sauvages ou traverser les rivières à la nage, comme un jeune bison qui va se baigner dans le fleuve.

Aucun de ses compagnons n'était plus habile à bander un arc et à frapper l'oiseau fuyant à travers les airs. Aux ruses du sauvage, il joignait le jugement d'un européen : aussi son ascendant sur les enfants de la petite chrétienté Iroquoise était-il déjà pareil à celui que possédaient les sachems les plus expérimentés dans l'assemblée des guerriers de leur tribu. Le missionnaire s'en félicitait secrètement, car il voyait dans ce généreux et intrépide enfant un chef futur de sa nouvelle église qu'il saurait défendre, après lui, contre les influences des barbares, en la préservant d'une ruine fatale.

Afin de compléter son œuvre, le père Mesnard envoya Nélida au couvent de Montréal où elle devait achever son éducation.

Ottanis, au contraire, fut envoyé au séminaire de Québec, pour compléter les études humanitaires qu'il avait commencées sous la direction du bon missionnaire. Plusieurs années s'écoulèrent avant que les deux enfants ne fussent de nouveau réunis pour ne plus se séparer jamais.

A leur retour, quelle ne fut pas leur surprise en apercevant auprès de la grotte du missionnaire un gracieux ermitage à plusieurs compartiments qu'il leur avait fait élever en

leur absence. De là, on découvrait au loin le paysage le plus enchanteur. L'ermitage lui-même était une petite merveille. Le lierre serpentait tout autour et l'abritait contre la violence des pluies.

Une fraîche pelouse s'étendait entre les rochers, et, tout auprès, un gracieux berceau de charmille s'élevait au milieu du petit jardin du bon prêtre. C'était modeste, mais c'était poétique et beau comme un nid de rossignol entre les fleurs qui décorent de leur éclat la nudité du roc. La reconnaissance arracha des pleurs à ces deux beaux jeunes gens qui se jetèrent dans les bras du bon prêtre et le couvrirent de leurs larmes d'amour et de pieuse gratitude.

Ils avaient seize ans! Tous deux, en grandissant, étaient presque devenus méconnaissables, car des merveilles s'étaient opérées en eux pendant cette longue absence. Le frère et la sœur qui se revoyaient pour la première fois après avoir si longtemps soupiré après cette heure à jamais fortunée, se regardaient avec un muet étonnement, comme si, au réveil d'une longue nuit, une fée mystérieuse avait touché leur existence de son talisman miraculeux.

Nélida qui, à son départ, se faisait des longues tresses de sa chevelure une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche satin, qui se nouait derrière les oreilles. Le reste de sa tenue, quoique continuant à se modeler sur les costumes des sauvages

qu'elle préférait à ceux des françaises, décelait le plus exquis instinct du beau, si naturel à son sexe. L'étude avait développé les charmes de son esprit qui ne pouvaient guère être égalés que par ceux de sa personne.

Ottanis, au contraire, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans l'étude du goût et de l'élégance. Il semblait même n'avoir jamais songé à prendre le moindre soin de sa personne; aussi parut-il tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Il était beau cependant, mais de cette beauté mâle qui caractérise le guerrier qui doit un jour s'enivrer des vapeurs du sang sur un champ de bataille.

Chez lui, une humeur sombre avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe occupait continuellement son imagination, naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne fermait pas du moins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel; mais dès qu'il était seul, et il affectait de rechercher la solitude, ses pensées reprenaient leur cours et retombaient, comme un cauchemar, sur sa pauvre âme endolorie, cette âme d'élite qui possédait tout ce qu'il aurait fallu pour en faire un savant ou un artiste, aussi bien qu'un capitaine intrépide et habile.

Bientôt Nélida éprouva, à son tour, quelque chose de la tristesse qui minait sourdement son frère. Elle ne pouvait, sans se sentir des larmes dans les yeux, le voir dès le matin

jeter son fusil sur son épaule, siffler son chien et s'enfoncer solitaire sous le dôme des plus épaisses forêts, pour ne reparaître que le soir plus morne, plus abattu, plus brisé que jamais de fatigues et de tourments intérieurs. A cette vue, Nélida renchérissait encore sur la taciturne mélancolie de son frère. Insensiblement, elle en vint aussi à passer une grande partie de ses jours en promenades sans but déterminé, pour ne rentrer que le soir sans savoir ce qu'elle avait fait.

Un jour, elle se décida à suivre son frère dans une de ses mystérieuses excursions. Elle le surprit assis sur la dernière pierre d'un précipice qui dominait un gouffre où les eaux du fleuve venaient se briser en cascades mugissantes. Sous ses pieds, celles-ci rejaillissaient revêtues des plus brillantes couleurs. Les vagues se choquaient entre elles, se mêlaient, s'embrassaient pour retomber enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et le promontoire, bondissait tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. On eût dit que le fleuve, par un effort suprême, semblait vouloir étaler en ce lieu toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Si, à de courts intervalles, un bateau venait à s'engouffrer dans ces gorges, il semblait tout à coup disparaître pour jamais sous l'écume mugissante ; mais bientôt il remontait glorieux sur la cime des vagues, prêt à recommencer la lutte, sans perdre le temps de sécher ses bords qui

semblaient briller sous les pierres étincelantes dont il paraissait décoré. Muet et pensif, Ottanis contemplait ce spectacle d'un regard distrait, tandis que sa sœur le regardait de loin, en répandant des larmes. Soudain elle le vit tourner la vue de son côté.

Elle s'enfuit aussitôt pour lui dérober son indiscrétion et la rougeur de ses yeux. Mais le jeune homme l'a vue s'éloigner plus légère qu'une biche dans les forêts. S'élançant des rochers où il se plaît à nourrir sa tristesse, il allonge ses pas dans la plaine et ne tarde pas à l'atteindre. L'enlaçant alors dans ses bras, il lui demande pardon de la solitude où il la laisse et lui promet de s'efforcer, à l'avenir, de lui rendre la vie douce et joyeuse.

— Pourquoi me fuis-tu? s'écria la malheureuse jeune fille fondant en larmes. Que t'ai-je donc fait pour que tu puisses t'obstiner à me délaisser ainsi? Ah! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète quand je te vois t'éloigner, accablé du poids de tes noires préoccupations! Combien ne me parais-tu pas souffrir dans cette solitude que tu recherches cependant avec une si cruelle obstination! Qui sait si, en parlant ensemble du sujet de nos inquiétudes, quand nous sommes éloignés l'un de l'autre, nous n'allégerions pas nos peines?

— Hélas! répondit le jeune homme avec amertume, rien ne t'empêche! toi, de me parler de tes soucis, mais que n'aurais-je pas à me reprocher si j'allais éveiller dans ton

âme tous les tourments que j'endure par l'aveu de l'inquiétude qui les cause?

— Tu consens au moins à ce que je te parle un peu de mes chagrins, n'est-ce pas, frère? Eh bien! tu as vu souvent ces petites sauvages qui viennent ici cueillir des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles : « Ce panier de mûres ou de framboises, je le garde pour maman. » Comme elles parlent avec amour, avec tendresse de leur mère, ces pauvres enfants! Qu'elles doivent être heureuses de pouvoir, chaque jour, la presser dans leurs bras, en recevoir caresses et baisers! Oh! combien j'eusse aimé ma mère, moi, si Dieu m'eût donné de la connaître! Que de fois cette question désespérante n'est-elle pas venue errer sur mes lèvres : « Notre mère à nous, qui est-elle? où est-elle? » Ne penses-tu pas comme moi, frère, qu'il est cruel, oh! bien cruel, de ne pouvoir répondre à une pareille question? de n'avoir pas à nos côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers.

— Et toi donc aussi, malheureuse enfant, tu te laissais ronger par cette pensée! Ah! mon Dieu, ce qui me désole si cruellement est ce qui fait ton supplice! Oh! oui, une mère, une mère, pour lui confier nos peines, nos projets; une mère à aimer, à bénir, dont nous écouterions avec amour les douces paroles, dont nous recevrions les encouragements et les caresses.

— Oh! quel bonheur, si nous pouvions la retrouver un jour!

— La retrouver! Oh! non, jamais! Ne l'espère pas, la déception serait trop cruelle!

Ces paroles replongèrent subitement la jeune fille dans l'accablement du désespoir. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle se mit à rouler machinalement entre ses doigts une des belles boucles de sa chevelure qui ondulait si gracieusement sur son cou d'albâtre.

Son regard plein de larmes contenues errait sur la cascade mugissante dont les vagues n'étaient pas moins tourmentées que les sentiments qui bouleversaient son cœur. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux d'Ottanis se mouillèrent, à leur tour, de pleurs douloureux. S'abandonnant alors, pour consoler sa sœur, à des illusions qui ne l'égaraient pas, il résolut de feindre un espoir qu'il n'osait concevoir et essaya de relever le courage de celle qu'il aimait, par ces tendres paroles :

— Sœur, pourquoi te livrer à ce chagrin qui nous énerve? Où nous conduiront ces tourments impuissants et ces tristesses cachées? Peut-être tout espoir de retrouver notre mère n'est-il pas à jamais perdu. Au lieu de me consumer inutilement au milieu de ces forêts, je vais désormais vouer ma vie entière à cette recherche digne de mon courage et de mes jeunes ans.

— Oh! Dieu bénira tes efforts, sois-en sûr, mon Ottanis bien-aimé.

— Peut-être! Mais s'ils n'étaient pas couronnés de succès,

pourquoi braver la volonté divine qui ne nous a pas créés pour souffrir, mais pour agir, faire le bien, nous dévouer et trouver le bonheur dans l'accomplissement du devoir?

— Sœur, quel est l'homme qui ne donnerait sa vie pour te rendre heureuse! Tu es belle entre toutes les jeunes filles que j'ai connues; tu possèdes une instruction rare dans ces contrées; ton esprit a je ne sais quel charme indéfinissable qui captive et ravit quand tu ne t'abandonnes pas aux noires inspirations d'une tristesse qui ne nous a déjà fait que trop de mal; enfin, tu es si compatissante, si dévouée, si bonne qu'ici on ne t'appelle plus que l'ange du rocher. Crois-moi, avec de telles qualités, il n'y a pas d'homme qui ne serait heureux de t'appeler sa femme et de se dévouer au bonheur de ton existence. Oh! alors tu seras bien heureuse, ma sœur! Tu goûteras toutes les joies pures, toutes les joies saintes d'un petit ménage chrétien, où règnera la sympathie, l'ordre, la propreté coquette d'une douce médiocrité. Tu travailleras, car le travail est sain; tu prépareras le repas de ton mari; tu passeras des heures à l'attendre quand il sera sorti, tu t'occuperas de jolis petits enfants qui te mangeront de caresses et de baisers. Que veux-tu que Dieu donne de plus agréable à nos cœurs que la réalité d'une telle vie et cette vie sera cependant la tienne, ô ma bonne et sainte sœur, car quelle femme en est plus digne que toi?

— Mais alors pourquoi pleures-tu donc en cherchant à me consoler par la peinture de ces radieuses illusions?

— Oh! c'est qu'un douloureux pressentiment m'avertit que ce bonheur n'existera jamais pour moi.

— Alors, je n'en veux pas non plus; je resterai sans cesse auprès de toi; je serai ton ange consolateur, ô mon bon frère! tes douleurs seront les miennes et tes joies seront mes joies.

Et la jeune fille se jeta dans les bras de son frère en fondant en larmes. Ces deux jeunes gens si bons et si beaux retournèrent ensemble à l'ermitage, où le vieux prêtre les voyait chaque jour venir avec un redoublement de joie. Pendant ses excursions évangéliques, il leur laissait la plus complète liberté, car le bon père les gâtait un peu, comme font tous les vieillards. Il en était si ardemment aimé que jamais il n'eût osé leur faire un reproche. Cependant leur tristesse croissante, leurs courses plus fréquentes dans les forêts, avaient fini par l'inquiéter. Prenant Ottanis à l'écart, il voulut connaître la cause du changement qu'il avait remarqué en lui, et quand celui-ci lui eut fait l'aveu des préoccupations filiales qui le tourmentaient, le bon père fondant à son tour en larmes, lui dit avec une douce mansuétude :

— Mon fils, j'ignore quels sont ceux qui vous ont donné la vie. Un jour, un chef iroquois vous apporta dans ma cellule en m'ordonnant de vous élever en chrétiens. Il vous avait enlevé à vos parents pour se venger de je ne sais quel sujet de haine qu'il nourrissait contre votre père. Dieu m'est témoin que je vous ai élevés tous deux, comme si vous aviez été mes propres enfants.

— Et je t'en remercie, crois-le bien, ô mon bon père, de toute la profondeur d'une reconnaissance sans bornes.

— Oh! je sais que vous m'aimez, répondit le vieux martyr avec la tendresse de Celui qui avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants! » C'est vous qui avez fait de ma vieillesse un paradis anticipé. Mais pourquoi vous tourmenter de préoccupations qui sont peut-être contraires aux desseins de la Providence sur votre destinée?

— S'il est vrai que tu m'aimes, répliqua aussitôt le bouillant jeune homme, comme saisi d'une illumination soudaine, ne cherche pas à combattre un dessein que Dieu seul peut m'avoir inspiré. J'ai juré à ma sœur que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour retrouver nos parents, je vais consacrer ma vie à cette sainte entreprise. Connais-tu le nom du chef iroquois qui nous a confiés à tes soins?

— Oh! mon Dieu, que prétends-tu faire?

— J'irai le trouver et il me révèlera quels sont les auteurs de mes jours ou le jugement de Dieu décidera entre nous.

— Ah! jamais!...

— Son nom! mon père, son nom! s'écria l'impétueux enfant.

— Eh bien! puisque tu le veux, que Dieu te protège! Son nom est Alléwémi, le chef de la tribu de l'aigle.

Le lendemain, Ottanis embrassa le vieux missionnaire, dit à sa sœur d'espérer, et chargeant son épaule de son rifle, sa ceinture de sa hache d'armes et de son couteau-poignard,

il s'élança à travers les forêts à la recherche de celui qui l'avait séparé des auteurs de ses jours. Les Iroquois, les Algonquins et d'autres tribus sauvages du Haut-Canada marchaient en ce moment contre les Américains campés sur leurs frontières. Ces derniers traînaient à leur suite des tribus d'Ottawais, de Hurons, d'Illinois et de Sioux qu'ils voulaient opposer, dans leur lutte agressive, aux peuplades canadiennes. Ottanis n'eut aucune peine à parvenir jusqu'au puissant chef de la plus noble des tribus iroquoises.

Il lui dit en termes hautains et fiers quel était le but de sa longue course à travers les forêts.

— Tu veux connaître les auteurs de tes jours? lui dit en ricanant Alléwémi; alors suis-nous au carnage des lions; si tu es digne du sang dont tu sors, je te ferai connaître ton père après la bataille et t'offrirai de vider notre querelle au rifle, à la hache ou au couteau, à ton choix.

On marcha droit à l'ennemi. La campagne dura plusieurs mois, et se passa plutôt en escarmouches qu'en combats réguliers. C'était à qui lutterait de ruse, de stratagème, de férocité sauvage.

Chaque jour, le sang coulait; chaque jour, des chevelures étaient scalpées; et de part et d'autre, on était sans pitié. Parmi les Indiens alliés aux Américains, se faisait surtout remarquer un chef Huron, nommé Oskouï, chef de la tribu du serpent.

Il était d'une taille athlétique, d'une force de buffle en



Il le harcèle, le provoque, le frappe. (P. 60.)

fureur, et d'une adresse diabolique. C'était surtout contre ce sauvage et sa troupe qu'Allléwémi, fils de Miscou, paraissait s'acharner de préférence. Mais l'adresse infernale de ces deux chefs les avait toujours fait échapper aux pièges qu'ils se tendaient mutuellement. Ottanis, étonné de la valeur et de la prodigieuse habileté du chef Huron, résolut de l'attaquer et d'acquérir ainsi une réputation impérissable parmi les sauvages. Sortant une nuit avec quelques vaillants compagnons, il remonta le cours d'une rivière sur laquelle campait la tribu du chef ennemi, parvint à mettre le feu au camp, et, à la faveur du désordre général, se mit à faire un grand carnage de cette tribu héroïque. C'est au moment où il s'enivrait de l'exaltation que lui causait un tel exploit qu'Oskouï le rencontra. Ralliant sa troupe, que cette surprise avait jetée dans une terreur panique, il n'eut aucune peine à forcer cette poignée à reculer jusqu'au camp canadien.

Mais au bruit de cette attaque, à la vue des flammes qui dévoraient le camp des Hurons, toutes les tribus s'étaient mises en mouvement. Une mêlée épouvantable eut lieu au-dessus du lac Saint-Clair, et des bataillons entiers de combattants tombèrent sur la plage ensanglantée. Quand les munitions de poudre furent épuisées de part et d'autre, on se saisit corps à corps, et les couteaux à scalper jouèrent avec une épouvantable énergie.

Armé de son terrible tomahawk, Oskouï n'avait pas perdu un seul instant de vue le hardi agresseur qui avait osé venir

l'attaquer jusque dans son camp. S'ouvrant une large voie sur des monceaux de cadavres, il finit par le rejoindre. Ni la jeunesse, ni la beauté, ni la juvénile intrépidité d'Ottanis ne peuvent étouffer dans son âme la fureur dont il est animé. Il fond sur le jeune homme comme un lion sur une tendre gazelle. Mais plus l'ennemi est terrible et puissant, plus Ottanis sent croître sa vaillance. D'un bond, il évite le coup de massue du farouche chef des Hurons, et voltigeant autour de son ennemi, comme fait l'abeille autour de l'ours qui vient de dévorer son miel, il le harcèle, le provoque, le frappe, tantôt à droite, tantôt à gauche. Oskouï rugit comme un taureau sauvage qui sent une meute acharnée lui déchirer les flancs. Soudain, saisissant son rival au passage, il l'attire sur sa rude poitrine, le serre dans ses bras, lui brise la poitrine et les reins, et le laisse retomber mort sur la terre. Une joie féroce se peint alors sur le visage du barbare, il contemple sa victime avec un sentiment de satisfaction sauvage. Déjà sa main s'est armée du couteau fatal avec lequel il va scalper la chevelure de son ennemi, quand un rire retentissant éclate à quelques pas de lui en même temps que ces paroles viennent frapper ses oreilles.

— Sois heureux, Oskouï, sois le plus heureux des pères ; tu viens de tuer ton fils !

Et l'homme qui prononçait ces paroles disparaît en s'enfonçant au milieu des bataillons. Oskouï demeura un instant comme frappé de la foudre : puis, poussant un cri terrible,

il arrache les vêtements qui recouvrent la poitrine de son fils et y découvre la figure d'un aigle que lui-même y avait gravée, quand l'enfant était encore au berceau. Une clameur lamentable sortit de sa poitrine; il saisit ce corps dans ses bras, le couvre de larmes et de baisers et s'adresse les paroles les plus odieuses. Sa tribu se réunit autour de lui, et, à l'horrible nouvelle de ce qui vient de se passer, tous les guerriers qui la composent ne peuvent retenir leurs sanglots. Tout à coup le malheureux père tire son couteau pour s'en frapper; mais ceux qui l'entourent se sont aperçus de ses desseins et s'élancent pour l'empêcher de les exécuter.

— Vengeons-le! s'écrie un sauvage.

— Oh! oui! vengeons-le! répète le malheureux père, saisi d'une inexprimable fureur, et confiant le cadavre à un des plus jeunes guerriers, il s'élança sur les Iroquois avec un emportement irrésistible. Ceux-ci furent défaits et refoulés jusque dans leur forêt où l'armée américaine n'osa les poursuivre.

Pendant ce temps, un canot s'était approché du lieu du combat. Dès qu'il toucha le rivage, un homme en sortit, s'élança sur le gardien du cadavre d'Ottanis, le frappa d'un coup mortel, lui scalpa la chevelure et emporta dans sa barque le jeune enfant qu'avait étouffé son propre père. Quand Oskouï revint vers le lieu où il avait laissé le cadavre de son malheureux fils, il aperçut à l'horizon la nacelle qui fuyait sur le lac Huron dans la direction des îles Manitoulines. Un

féroce cri de vengeance sortit de sa poitrine et il s'affaissa sur le rivage d'où l'emportèrent ses compagnons.

La pirogue, après deux jours de navigation, aborda au rocher. Alléwémi prit le cadavre dans ses bras, gravit l'escarpement comme l'eût fait un chat-tigre, déposa le cadavre dans la couche du rocher et disparut.

Sur le soir, le vieux missionnaire et Nélida revinrent à l'ermitage, La première chose qui frappa leur vue fut le cadavre de l'infortuné Ottanis. A l'aspect de son frère, qui ne devait plus s'éveiller de son sommeil de mort, Nélida sentit ses genoux fléchir sous elle et s'évanouit. Le vieillard s'agenouilla, et pria. De grosses larmes tombèrent de ses yeux sur le corps inanimé de son fils.

— C'est moi, cher enfant, qui ai causé ta mort! s'écriait-il avec désespoir; j'aurai dû savoir me taire.

Et se frappant la poitrine, il demandait à Dieu pardon et couvrait de ses baisers la bouche décolorée du jeune homme.

Lorsque Nélida revint à elle, elle se précipita sur le cadavre de son frère qu'elle pressa sur sa poitrine sans proférer une plainte, sans exhaler un cri de douleur. Pas une larme ne coula de ses yeux, pas un murmure ne sortit de ses lèvres. Le vieillard lui ôta doucement le corps de celui qu'elle avait tant aimé, le coucha sur son lit de feuillage et amena sa fille au village. Nélida se laissa faire comme un enfant; mais bientôt la fièvre vint habiter ses os, et, pendant six semaines, elle demeura entre la vie et la mort.

Les soins du vieux prêtre parvinrent cependant à la sauver. Mais, depuis ce moment, plus un sourire ne vint épanouir ses lèvres. Plus une chanson joyeuse ne sortit de son sein. Elle ne quitta plus le vieux prêtre qu'elle accompagna dans toutes ses excursions. Son cœur, brisé par la douleur, devint un foyer de compassion ineffable pour tous ceux qui souffraient. Elle passait sa vie à soigner les malades, à donner des consolations aux malheureux, à recueillir des plantes médicinales qui calmaient les douleurs physiques; mais les forêts américaines ne renfermaient pas la fleur qui eût pu cicatriser la plaie de son cœur. Sa douceur angélique, son inaltérable bonté, son dévouement sans bornes, ses bienfaits continuels, lui valurent plus que jamais le doux nom d'ange du rocher.

Chaque jour, elle allait prier avec le vieillard sur la tombe de son frère qu'elle couvrait de fleurs à la manière des Indiens, Parfois aussi elle le conduisait jusqu'aux cascades où tous deux s'étaient révélé la nature du chagrin qui les consumait.

## III

### PREMIÈRES HOSTILITÉS.

Après avoir pris congé de Monseigneur du Plessis, le capitaine Robert, le chevalier Louis, le vieux missionnaire et Nélida se disposèrent à remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, qui se trouve sur la rive opposée, beaucoup plus avant dans le cœur du pays. L'aspect du fleuve entre ces deux villes offrait le spectacle le plus vivant, le plus animé. Des trains de bois de construction descendaient en s'abandonnant au cours des flots et déployant au vent dix à douze voiles carrées. Ils portaient sur leur enchevêtrement des huttes aussi nombreuses que celles d'un village. Les radeliers les habitaient avec leur famille, un nombreux bétail et des milliers de volailles qu'ils portaient à Québec. Ces radeaux ressemblaient à de petites villes flottantes de l'aspect le plus étrange et le plus pittoresque.

Des embarcations anglaises cinglaient dans un sens opposé, transportant des marchandises, des provisions, des équipe-

ments militaires et des présents destinés aux Indiens. L'aspect de ces embarcations n'était pas moins singulier que celui des radeaux de bois flottants. Elles étaient plates, avaient une trentaine de pieds de long sur six de large, et offraient une pointe à chaque bout, pour ne point aller se briser contre les rochers. Construites avec des minces membranes d'un bois léger, recouvertes de bandes étroites d'écorce de bouleau, elles ne renferment pas dans leur ensemble la moindre petite pièce de fer, pas même un clou, et chacune d'elles ne pèse pas plus de cinq cent livres. Les bateliers peuvent les transporter sur leur dos d'un endroit navigable à l'autre, comme ils le font des marchandises lorsqu'un obstacle vient les arrêter. Elles se rendaient toutes aux grands lacs où devaient remonter plusieurs rivières qui viennent grossir le fleuve du tribut de leurs eaux. Plus de deux mille bateliers les montaient. On les entendait chanter des hymnes à la Vierge d'une voix sonore et virile qui remplissait l'âme d'une singulière émotion, surtout quand elles arrivaient d'une grande distance au milieu du silence et de l'obscurité des nuits. C'est aux naturels du pays que les Européens doivent l'invention de ces ingénieux canots d'écorce de bouleau; mais ils ne les ont point encore égalés dans la manière de les faire manœuvrer.

Sur son canot léger, l'indien du Canada ne connaît point d'obstacles. Non seulement il se livre aux courants les plus rapides, mais on le voit se précipiter du sommet des grandes chutes d'eau au plus profond des abîmes. Le canot glisse

comme un trait sur l'effrayante nappe d'eau qui tombe presque à pic avec des bouillonnements et des mugissements épouvantables, disparaît aux yeux du spectateur qui le croit à jamais perdu, mais bientôt se remontre avec l'indien qui sourit à la fureur des flots en continuant sa course sur les eaux de la rivière redevenue calme et unie.

Le chevalier Louis contemplait avec un vif sentiment d'admiration le magnifique spectacle qu'offrait le fleuve où se croisaient ces flottilles innombrables. Les forêts immenses et les montagnes qui bordaient l'horizon donnaient au paysage quelque chose de sévère et de grandiose.

Assis près du père Mesnard et de Nélida, il parlait avec feu et entraînement de tout ce qu'il voyait et le vieux pasteur sentait son âme se rafraîchir au contact de tant de jeunesse, d'exaltation et de ces souvenirs d'enfance, qui font si longtemps palpiter le cœur. Il admirait la tournure étrange que la nouvelle littérature donnait aux peintures et aux couleurs et qui semblaient rajeunir le monde de l'art, comme les révolutions rajeunissaient le monde social.

Nélida osait à peine se mêler à la conversation, mais elle l'écoutait avec une avidité singulière, se laissant impressionner par la peinture des émotions du chevalier qu'elle considérait comme un être hors ligne, et quand il venait à lui adresser la parole, elle rougissait subitement comme un coquelicot des prairies et demeurait tout interdite. Le chevalier n'était pas sans s'apercevoir de l'effet extraordinaire qu'il

produisait sur cette jeune fille naïve comme une tourterelle de la forêt, impressionnable comme la sensitive.

Lui-même en ressentait une émotion extraordinaire et se sentait attiré vers cette douce enfant par je ne sais quel charme mystérieux qui devait exercer sur sa vie une influence décisive.

C'est sous l'impression de cet attachement naissant que nos voyageurs arrivèrent à Montréal, la première ville que les Français fondèrent au Canada. Ce fut Jacques Cartier, armateur de Saint-Mâlo, qui, en 1549, en jeta les assises. Depuis lors, elle ne cessa de s'agrandir et de prospérer. Elle apparut aux regards du chevalier avec ses hautes murailles, ses maisons en pierres, entremêlées d'églises et de couvents. Un éblouissant soleil dardait ses rayons sur les clochers et les toits argentés. Ce ne fut pas sans une secrète satisfaction qu'il pénétra dans cette cité demeurée française par excellence. On retrouve encore dans les campagnes environnantes une foule de familles nobles de la vieille France, les de la Nignerie, de Beaujeu, de Chambault, de Lanodière, de Juchereau. Les paysans ont conservé dans leurs traits, dans leur costume, la physionomie de chacune des provinces de la mère-patrie, telles qu'elles étaient il y a trois siècles. Mieux qu'en France, on pourrait étudier au Canada les vieilles coutumes de ses provinces. Comme autrefois, le paysan est coiffé d'un bonnet rouge ou bleu, sur lequel il jette le capuchon gris de sa casaque, ou d'un chapeau à larges bords. Sa ceinture est

rouge, ses cheveux sont noués par derrière et on le voit rarement sans une courte pipe à la bouche.

Mais ce que les paysans de Montréal ont surtout conservé de leurs aïeux, c'est une franchise, une loyauté, une probité à toute épreuve. Souvent réduits à faire un commerce très borné, ils ne mendient cependant jamais. Leur sympathie pour la mère-patrie est demeurée intacte à travers toutes les vicissitudes. Parlez-leur anglais, ils ne vous répondent pas; mais laissez échapper devant eux quelques paroles françaises, ils s'approchent de vous avec confiance, et il n'est point de sacrifices auxquels ils ne soient disposés pour vous. C'est par Montréal, plus encore que par Québec, que le Canada finira tôt ou tard par échapper aux Anglais.

Le capitaine Robert et le chevalier Louis furent reçus à Montréal avec toutes sortes de prévenances. Chaque jour, pour ne pas dire chaque heure, fut pour eux une nouvelle fête. Ils rendirent une visite au grand vicaire de Monseigneur du Plessis, M. Roux, supérieur de Saint-Sulpice qui venait de convoquer, dans son énergique mandement, toute la population en état de porter les armes à la guerre nationale. Ils furent accueillis avec une touchante cordialité. D'autres visites furent aussi rendues à quelques-uns des plus notables habitants de la localité particulièrement connus du capitaine Robert. Partout ils purent remarquer avec quel art charmant les Montréaliens embellissent de plantes de toutes sortes la façade et l'intérieur de leurs maisons. Des œillets, des

pavots, des martagons, se mêlaient à l'éclat des dorures et des peintures dans les appartements. Les églises et les chapelles étaient embellies et décorées de la même manière.

Une superbe espèce de plante rampante, que l'on nomme toile d'araignée, à cause de la légèreté et de la délicatesse de sa tige filamenteuse, était semée dans des pots suspendus aux bords des fenêtres et, en se développant, couvrait à distance, de son feuillage, les murs de la maison, et ses rameaux verts, émaillés de grappes de fleurs rouges et bleues, ainsi suspendues, semblaient croître dans l'air.

Un jour que le chevalier Louis se rendait chez le supérieur de Saint-Sulpice, il trouva Nélida seule dans l'embrasure d'une des fenêtres du salon, effeuillant de ses doigts légers une de ces fleurs purpurines. Elle paraissait inquiète et rêveuse. Un livre était ouvert devant elle, mais elle ne lisait pas. Son grand œil bleu errait sur les nuages qui fuyaient légers et diaphanes dans un ciel d'azur. En voyant venir le chevalier, elle tressaillit, se troubla, salua avec gaucherie et chercha à se donner une contenance sans pouvoir y parvenir. Le chevalier ne se sentait pas moins ému, mais moins timide et moins troublé, il s'approcha de la jeune fille en lui disant d'uue voix amie et bienveillante :

— Elevée comme vous l'avez été, au milieu des merveilles de la nature, par un prêtre ami des œuvres de Dieu, vous devez aimer beaucoup ces fleurs que vos doigts effeuillaient tout à l'heure avec distraction.

— Ah! beaucoup! Et vous, chevalier, les aimez-vous?

—Je les aime, répondit-il avec mélancolie, lorsqu'elles me rappellentun souvenir, qui lui-même est le plus suave parfum de l'âme.

— Moi, je ne les ai jamais aimées que pour elles seules, répondit la jeune fille, en tressaillant de nouveau.

Mais vous comprenez cependant tout ce qu'une fleur reçue d'une main amie peut dire de doux et de charmant, lorsque l'absence éloigne ceux qui se sont aimés.

— Vous avez donc déjà reçu de ces fleurs, fit la jeune fille le cœur serré, la poitrine prête à éclater en sanglots.

— Voici celles que ma mère m'a données en me couvrant de ses derniers baisers au moment de mon départ du beau pays de France.

La jeune fille respira comme si on lui eut enlevé une montagne de la poitrine, et d'une voix rassérénée, mais encore pleine de mélancolie.

— Hélas! je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère.

— Pardon, Mademoiselle, si je viens de vous rappeler involontairement un cruel souvenir. Vous avez dû beaucoup souffrir?

— Oh! je donnerais ma vie pour pouvoir embrasser ma mère.

— S'il dépend du courage et de l'intelligence d'un homme de vous la faire retrouver, ce sera moi qui le ferai, je vous le promets.

— Ah! mon Dieu! que dites-vous là? Mon frère a tenté cela, et il est mort, mort par les mains d'un père.

— Ne serait-il pas doux de mourir pour vous témoigner combien est profonde l'estime que vous avez su m'inspirer par vos vertus et votre noble caractère?

— Oh! mon Dieu, ne le faites pas, car cette fois j'en mourrais aussi.

— Quoi! Mademoiselle, ma mort vous causerait un tel chagrin!

— Pardonnez à une pauvre fille qui ne sait plus ce qu'elle dit, répondit la pauvre enfant rougissant comme une pivoine.

Et tremblante comme une feuille, elle se mit à fondre en larmes.

— Pourquoi regretter une bonne parole sortie du cœur? reprit le chevalier en la regardant avec un profond attendrissement.

— Oh! Monsieur, vous pourriez donc m'aimer moi, pauvre orpheline, sans père ni mère, n'ayant pour appui qu'un pauvre vieillard, qui bientôt peut-être me dira un éternel adieu?

— Mademoiselle, si vous permettiez au plus humble de vos serviteurs d'oser prétendre à votre main, je vous jurerais de consacrer ma vie à votre bonheur et à votre protection.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ma main, c'est au père Mesnard à qui je dois tout ce que je suis, reprit-elle

en sanglotant plus fort encore et en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes.

— Je le sais, Mademoiselle, mais il me serait bien doux



Elle se précipita sur le cadavre de son frère. (P. 62.)

de savoir si vous ne me repousserez pas, dans le cas où le bon père voudrait bien m'agréer.

— Chevalier, je serais heureuse de vous consacrer ma vie.

— Alors acceptez cette humble fleur, que je vous offre comme un gage de ma fidélité, dit le chevalier en cueillant une belle fleur bleue qui pendait à la hauteur de sa main.

— Je l'accepte, répondit la jeune fille rougissante.

Et cueillant à son tour une belle fleur rouge, symbole de l'ardeur de son âme, elle la lui donna en disant :

— Placez-la près de celle de votre mère et puisse-t-elle un jour devenir aussi la mienne! Ne pensez jamais à l'une sans aussi penser à l'autre, ajouta-t-elle en fuyant comme une colombe effarouchée, pour aller retrouver le père Mesnard.

Le vieux missionnaire se promenait en ce moment dans les jardins du séminaire. Il saluait l'astre du matin, les chants des oiseaux, la lumière qui empourprait les fleurs et bénissait l'auteur de toutes ces merveilles, en se laissant aller au charme qu'éveillait toujours en lui, le spectacle d'une belle nature.

Tout à coup Nélida, tremblante et agitée d'une émotion extraordinaire, se présente à lui, tout interdite. Elle se jette dans les bras du vieillard et sans pouvoir proférer une parole se met à fondre en larmes. Le vieux pasteur des hommes avait trop longtemps étudié le cœur humain pour ne s'être pas aperçu de l'affection naissante que sa fille commençait à éprouver pour le neveu de l'évêque du Plessis. Il avait résolu d'en parler ce jour-là même à la jeune fille pour l'empêcher de se livrer à des projets qu'il regardait comme irréalisables. Il y avait une trop grande disproportion entre la jeune fille

élevée par lui et le neveu d'un puissant évêque, pour qu'il pût croire à la possibilité d'un mariage entre ces deux jeunes gens, quels que fussent, du reste, les mérites, les vertus et les admirables qualités de sa fille adoptive. Ne sachant pas encore que le chevalier partageait la même inclination, il s'efforça de consoler Nélida tout en cherchant à la désabuser :

— Pauvre enfant, lui dit-il, quels chagrins peuvent ainsi te désoler? Tu pleures, toi dont l'âge ne devrait connaître que la joie et le bonheur. De nouvelles peines se sont donc encore glissées dans ton sein? Ah! ma pauvre fille, ne te laisse cependant pas abattre par la douleur. Pense que l'homme n'est pas sur la terre pour jouir, mais pour s'élever jusqu'au ciel en supportant avec courage les pénibles épreuves que Dieu nous envoie. Ne te livre pas à de vaines espérances, ne t'abandonne pas à des illusions irréalisables. Si le souffle des passions pénètre dans nos cœurs, il ne faut jamais qu'il puisse troubler l'inaltérable paix de leur innocence. Tu aimes le chevalier, ma pauvre fille? je l'ai deviné sans peine. Mais as-tu pensé à la distance qui te sépare, toi pauvre orpheline, du neveu de Mgr du Plessis? Ne vois-tu pas que cette affection, quelque pure qu'elle puisse être, ne saurait aboutir qu'à remplir ton âme de douleurs, à l'abreuver de plus cruelles déceptions?

— Père, répondit la jeune fille, tu ne sais pas encore jusqu'où s'étend mon bonheur. Le chevalier Louis aime ta fille, il le lui a dit...

— Comment! fit tout à coup le vieillard d'une voix sévère, il aurait osé!... Ah! mon Dieu, serait-il donc aussi un de ces misérables qui ne sont occupés qu'à faire le mal?...

— Tais-toi, tais-toi, cher père! s'écria Nélida, ne soupçonne pas imprudemment le cœur des autres. Le chevalier Louis est le plus noble, le meilleur des hommes. Nélida, m'a-t-il dit, me désavoueriez-vous près de votre père, si j'allais le trouver pour lui demander votre main! Consentiriez-vous à devenir ma femme? Si vous m'accordez une telle faveur, ma vie entière sera consacrée à vous protéger et à faire votre bonheur. Pouvais-je ne pas être heureuse de l'entendre parler ainsi, moi qui l'aime? Je lui ai dit de venir à toi, que tu ne le repousserais pas. Ai-je donc mal fait?

A mesure que Nélida parlait, la colère faisait place, sur le beau visage du vieillard, à une douce et tendre quiétude. Il serre sa fille sur son cœur avec un redoublement de tendresse. Des larmes de bonheur tombent de ses yeux, il lui dit :

— Rendons grâce au Ciel, de t'avoir envoyé un pareil époux. Oh! non, ma fille, je ne le repousserai pas. Depuis que je t'ai adoptée, une grande inquiétude rongeait mon cœur. Je tremblais de te laisser seule au monde, sans soutien et sans appui. Et voilà que le Ciel vient au devant de mes désirs et comble mes vœux les plus chers. Oh! nous ne pouvons trop le remercier et le bénir, chère enfant. Puisses-tu être heureuse!

En ce moment, le chevalier descendait aussi dans le jardin du séminaire, où on lui avait dit que se promenait le bon vieillard. Il croyait l'y trouver seul. Quelle ne fut pas sa surprise en l'apercevant serrant sa fille en larmes sur sa poitrine. Il se doute bien qu'on vient de parler de lui, mais ne sachant si son sort est décidé, il s'avance incertain et tremblant. Le vieillard l'aperçoit, lui ouvre les bras et le serre avec sa fille sur son cœur, en disant, la voix pleine de sanglots :

— Qu'elle soit votre femme! puissiez-vous la rendre aussi heureuse qu'elle le mérite! Ma fille a été bonne pour tous. Mais elle a surtout été bonne pour moi. Le plus grand malheur qui pourrait m'arriver en ce monde serait d'apprendre qu'elle n'est point heureuse.

— Par l'âme de mon père, par la sainte vénération que j'éprouve pour ma mère, par le Dieu que nous adorons tous trois, je jure de faire tout ce qui dépendra de moi pour assurer son bonheur.

Le supérieur de Saint-Sulpice voulut lui-même célébrer les fiançailles, mais on convint que le mariage n'aurait lieu qu'après la fin de la guerre dans laquelle le chevalier devait prendre une part si active. Les cérémonies terminées, on se remit en marche, non plus sur le brick du capitaine, car à partir de Montréal il est impossible de remonter le fleuve sur un navire de quelque force, mais sur un simple canot. En quelques heures, on atteignit l'Ottawa, rivière tortueuse qui prend son cours dans le lac Temiscaming, coule dans un lit

dont les bords sont embellis par tous les charmes de la nature et qui se divisant en deux bras immenses, forme à son embouchure une grande île qui s'étend de Kingston à Montréal.

Ils arrivèrent en deux jours au lac Ontario, après avoir visité la fontaine ardente, une des plus curieuses merveilles du pays. Située dans un ravin d'environ quarante pieds de profondeur et de trois cents de large, elle était taillée entre des bancs d'ardoises et se terminait, à deux cents pas de son embouchure, par un rocher perpendiculaire couvert de mousse, à travers lequel sourdait une faible source. Vers le milieu de son cours, l'eau paraissait stagnante et n'avait que quelques pouces de profondeur. Une légère auréole de flamme rouge brillait incessamment au-dessus. Le chevalier en approcha un petit morceau de bois qui s'embrasa aussitôt.

On pénétra dans le lac Ontario par une belle matinée de juillet. La brillante lumière d'un soleil étincelant tombait du ciel en infiltrant ses rayons d'or dans cette mer bleuâtre. On sentait encore une légère brise matinale qui semble la respiration de la nature se réveillant après une nuit silencieuse, souffle délicieux qui porte de rivage en rivage le parfum des arbres mêlé à l'âcre senteur des grands lacs. L'Ontario à soixante-quatre lieues de longueur sur douze de large. Ses eaux profondes peuvent supporter les plus gros navires. Elles sont parsemées d'îles et nourrissent d'excellents poissons. Jadis les Indiens recueillaient autour du lac le baume dans le bau-

mier, le sucre dans l'érable, le noyer et le mérisier, la teinture rouge dans l'écorce de la pérousse, le toit de leurs chaumières dans l'écorce du bois blanc; ils trouvaient le vinaigre dans le vinaigrier, le miel et le coton dans les fleurs de l'asperge sauvage, l'huile pour les cheveux dans le tournesol et une panacée pour les blessures dans la plante universelle. Les Européens ont remplacé ces bienfaits de la nature par les productions de l'art. Les Sauvages ont disparu de ces bords.

Cependant le léger canot glissait sur les flots limpides, comme un cygne qui ouvre ses ailes au vent. Il s'avançait avec une gracieuse coquetterie, laissant derrière lui une trace phosphorescente. Debout sur la proue, le capitaine Robert jetait un coup d'œil ardent sur le lac et sur les côtes, mais ne partageait pas l'exaltation du chevalier que cette admirable nature ne cessait d'émerveiller. Près d'eux se tenaient le père Mesnard qui lisait son bréviaire et Nélida qui, rêveuse et pensive, jetait de temps à autre un coup d'œil du côté du chevalier qu'elle enveloppait de sa chaude admiration, en se laissant pénétrer du doux bonheur de le voir si près d'elle, de l'écouter parler, de l'aimer de la plus pure affection. Bientôt on aperçut la terre qui se détachait comme un sombre nuage à l'autre extrémité du lac et l'on entendit un bruit sourd semblable aux mugissements des vagues agitées d'une mer lointaine.

— D'où vient ce bruit étrange? dit le chevalier au capitaine en prêtant une oreille attentive.

— C'est la fameuse cataracte de Niagara, la plus merveilleuse qui soit au monde, répondit le capitaine. Elle sert de ligne de démarcation entre les deux immenses plateaux du Haut et du Bas Canada, qui ont une différence de niveau de près de trois cents pieds, et forme en ce lieu un des plus majestueux et des plus effrayants tableaux de la nature.

Le bruit croissant de la chute et l'épais nuage de vapeur allant sans cesse en augmentant annonçaient qu'on n'en était guère éloigné. Lorsqu'on n'en fut plus qu'à une demi lieue, on aperçut une masse énorme d'écume qui rejaillissait du fleuve et se dessinait de toutes les couleurs du prisme.

— Nous allons jeter l'ancre dans cette petite baie, dit le capitaine, et nous nous rendrons au saut en continuant notre route à pied, car nous ne saurions l'aborder contre le courant.

Tous y consentirent avec empressement. Six rames retombèrent dans les flots d'un seul coup, sans faire jaillir une goutte d'eau, et le canot, cédant à l'impulsion, glissa rapidement. Un instant après, on entrait dans une petite baie formée par une échancrure naturelle, et tandis que les matelots emportaient l'embarcation sur leurs épaules jusqu'au lac Erié, le capitaine, le chevalier, le missionnaire et Nélida se dirigèrent vers la cataracte. Nélida donnait le bras au chevalier Louis et se sentait tout heureuse de s'appuyer sur celui qui bientôt devait être son époux.

Le fleuve de Niagara qui coule du lac Erié dans le lac Ontario ne ressemble à aucune autre rivière du monde. Il

forme un énorme courant d'eau d'un kilomètre de largeur à son embouchure et à sa naissance; seulement il s'élargit de quinze kilomètres vers le milieu et se devise en deux bras puissants pour former l'Ile-Grande. Sa longueur est d'environ douze lieues, que cette île divise en deux parties. Pendant la première, il coule fort tranquillement, presque de niveau avec la contrée plate qu'il traverse; ses bords sont même tellement bas que, si par une des causes qui gonflent les autres fleuves, mais qui n'ont aucune influence sur lui, il venait à s'élever de cinq ou six pieds, les portions adjacentes du Canada supérieur à gauche, de New-York à droite, seraient inondées. Quand, au contraire, il a dépassé l'île, changeant subitement de niveau, il roule ses eaux avec fureur au fond d'une vallée dont les versants ressemblent à des murs, car elle paraît avoir été peu à peu creusée dans le roc par l'action séculaire du courant. En beaucoup d'endroits, les deux rives sont à pic, sans le moindre espace entre le parement et les flots, sans le moindre arrondissement à l'angle de leur sommet. Le lit est tellement encaissé que le voyageur qui ne s'attend point à ces bizarreries de la nature, ne peut s'imaginer qu'il y ait interruption dans la surface du sol, avant d'être arrivé à quelques mètres du bord même du précipice. Un sentier étroit, passant au milieu d'une prairie marécageuse, et s'enfonçant sous un imposant rocher de pierre calcaire, conduisit nos voyageurs très près de la vaste table d'où le Niagara précipite sa longue et large

nappe d'eau. Arrivés sur cette esplanade, ils se trouvèrent subitement transportés au milieu des brouillards, d'un vent violent et d'une pluie fine et continue. Mais, de ce lieu, on pouvait embrasser dans tout son ensemble un des plus admirables spectacles de l'univers.

Nous n'essaierons pas de décrire la puissante impression que ce magnifique tableau produisit sur le chevalier qui le contemplait pour la première fois. Il sentit que jamais rien ne saurait effacer de sa mémoire le souvenir d'une semblable merveille. La scène qui s'offrait à ses yeux était si surprenante, si variée, si sublime que, muet, ébahi, immobile, il ne savait sur quel point arrêter ses regards. Les chutes sont divisées en deux parties par l'île d'Iris ou des Chèvres qui, au temps de nos visiteurs, était encore creusée en dessous et semblait pendre avec tous ses arbres sur le chaos des autres. A droite, s'écoulent les parties torrentueuses du fleuve qu'on appelle les *rapides*. S'arrondissant d'abord en un vaste cylindre, l'onde se déroule ensuite en nappe éclatante et rejaillit en écume aussi blanche que la neige. A gauche tombe la véritable cataracte, connu sous le nom de *fer-à-cheval*. C'est moins un fleuve qu'une mer de six cents pieds de largeur roulant sur un roc de forme conique, puis bondissant dans le gouffre d'une hauteur perpendiculaire de cent quarante-quatre pieds, pour prendre sous l'abîme, sans doute à cause de sa profondeur, une couleur verte très foncée.

En se précipitant dans cette ombre effrayante, l'onde

frappe le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume et s'élève en vapeurs au-dessus des forêts, comme la fumée d'un vaste embrasement. Les rayons du soleil, tombant d'aplomb sur cette masse diaphane, la colorent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Le bruit de toutes ces chutes en tombant, forme un son continu, ronflant, profond, monotone, accompagné du tremblement que l'on remarque aux moulins où plusieurs meules sont en jeu. Ces secousses uniformes sont sensibles jusqu'à trois cents mètres de la rivière, mais surtout dans l'île qui est placée au centre des deux chutes. Celles-ci s'éloignent de plus en plus de l'île car, depuis une trentaine d'années, le roc s'est miné sous elles de manière à le faire reculer de plus de quarante verges. En retour, un pont extrêmement remarquable a été jeté du rivage à l'île des Chèvres. Ce chef-d'œuvre exécuté avec autant de hardiesse que de talent est construit en poutres soutenues par sept arches placées en lignes droites et n'a pas moins de sept cents pieds de long. C'est sous ces arches que tourbillonnent les *rapides*, toujours blancs d'écume et ne parcourant pas moins de sept milles à l'heure. On peut ainsi se rendre sans peine à l'île qui offre, d'une multitude de points, d'admirables vues de la cataracte et des autres chutes.

Nos voyageurs visitèrent aussi la profonde caverne qui s'enfonce derrière la cataracte, et y pénétrèrent jusqu'à cent cinquante pieds de l'ouverture. Il y avait dans l'intérieur de cet antre singulier une espèce de lueur verdâtre, assez grande

pour les aider à se diriger. Mais un vent impétueux les poussant, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, sembla plusieurs fois devoir les emporter sur la pente rapide, pour les précipiter dans le gouffre aboyant qui rugissait au-dessous d'eux, tant était grande l'espèce de fureur de cet ouragan. Néanmoins il ne les incommodait peut-être pas encore autant que le déluge continuel d'eau dont ils étaient inondés, car ces bouffées d'air sont moins dangereuses qu'elles ne le paraissent. Produites par l'action de la cascade sur l'air, le courant souffle presque parallèlement au roc dans lequel la caverne est creusée, au lieu de s'y engouffrer, autrement il faudrait regarder comme le comble de la témérité d'entreprendre une pareille expédition. Nélida qui en connaissait le peu de danger, par une de ces fantaisies de jeune fille un peu sauvage, résolut d'éprouver jusqu'où pourrait aller le dévouement du chevalier pour elle.

Simulant une chute, elle se laissa volontairement glisser sur le gravier qui couvre de haut en bas la pente du roc dans lequel se trouve pratiqué le chemin qui conduit à la caverne. Un cri terrible s'échappa de la poitrine du chevalier et fut aussitôt répété par le capitaine, le missionnaire et le guide. La jeune fille, qui d'abord n'avait fait qu'en rire, pâlit à son tour en voyant le chevalier, non plus se laisser glisser sur la pente pour courir à son secours, mais se précipiter en courant sur cette déclivité au bout de laquelle était la mort, une mort horrible, qui brise le corps et ne laisse pas un

membre intact. Elle se releva d'un bond, tendit les bras avec épouvante et d'une voix qui parvint à peine à dominer la tempête, lui cria :

— Arrête! arrête! ou tu es mort!

Mais lancé sur cette pente raide et escarpée, le chevalier ne pouvait plus s'arrêter. Il se sentait entraîné par son propre poids avec une violence irrésistible. Ses efforts pour s'arrêter, n'aboutissaient qu'à lui faire perdre l'équilibre. Chacun comprit alors qu'il était perdu. On se sentait dans un de ces moments d'anxiété inexprimable qui semble broyer le cœur et mettre un siècle dans une minute.

— C'est moi qui le perds! s'écria Nélida, je dois mourir avec lui!

Et bondissant de roc en roc comme elle se plaisait à faire dans les rochers où elle avait été élevée, elle s'élança jusqu'en face du lieu où descendait le chevalier comme un quartier de roche roulant du sommet d'une montagne. Elle le reçut dans ses bras, fut renversée par la violence du choc, mais ne le quitta point. Et tous deux, spectacle horrible! continuèrent à glisser, roulant l'un sur l'autre, jusqu au gouffre qui allait dévorer tant de jeunesse, de beauté, de bonheur en espérance. A cette vue, le missionnaire tomba à genoux et pria; le capitaine poussa dans la caverne un cri formidable et se laissa, à son tour, glisser sur la pente rapide pour arriver à leur secours, s'il en était temps encore; mais le guide avait déjà attaché à une anfractuosité du roc une légère

corde de soie qu'il portait toujours autour de lui en guise de ceinture et se laissait aussi suivre la pente qu'il descendit comme une avalanche.

Pendant ce temps, Nélida et le chevalier étaient arrivés jusqu'au rebord du gouffre. Ils ne percevaient plus rien, ne pensaient plus à rien, fermaient les yeux, et attendaient le moment fatal où ils bondiraient dans le torrent mugissant. Soudain ils ne sentirent plus le sol sous leur corps et tombèrent dans l'espace béant devant eux. Un second cri sortit de toutes les poitrines, cri d'angoisse impossible à exprimer. Chacun crut que c'en était fait des deux jeunes gens, lorsque le guide, s'approchant du rebord, les aperçut comme suspendus au-dessus du gouffre au milieu d'un bouquet de quelques branchages croissant sur la saillie du roc. Dans cette situation, le moindre mouvement pouvait les perdre.

— A moi! à moi! criait le guide au capitaine; ils vivent! nous pouvons encore les sauver.

Le chevalier recouvra le premier la présence d'esprit. Apercevant l'abîme béant au-dessous de lui, il fut pris de vertige et faillit se laisser aller à la fascination du gouffre qui l'attirait; mais relevant les yeux, il les reporta sur Nélida évanouie dans ses bras et retenue faiblement par une branche sèche à laquelle sa robe s'était accrochée. Par une impulsion instinctive, il la saisit d'une main convulsive et l'aspect du péril qu'elle courait lui fit soudainement oublier son propre danger, l'abîme entr'ouvert au-dessous d'eux, le

vertige que lui causait le gouffre, pour ne plus songer qu'au moyen de la sauver. En ce moment, il entendit au-dessus de lui une voix qui l'appelait.

Il releva la tête et vit le guide toujours cramponné à la corde qu'il lui tendait.

— Liez vous-la autour des reins, lui criait-il, prenez Nélida dans vos bras et nous vous hisserons jusqu'à ce roc.

En ce moment, le capitaine, qui se retenait aussi à la corde, arriva et s'accouda, comme le guide, à une anfractuosité du rocher. Se retenant d'une main à la branche, tenant la robe de Nélida dans ses dents serrées, le chevalier se passa autour des reins la corde libératrice, la noua solidement, et bientôt se sentit enlever avec la jeune fille au milieu des airs par les efforts réunis du capitaine et du guide. Parfois des coups de vent semblables à un ouragan les faisaient flotter dans l'espace au-dessus de l'abîme. Le chevalier fermait alors les yeux pour ne rien voir et tremblait de s'évanouir et de laisser échapper son fardeau. Ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on les ramena sur la pente de gravier, que l'on remonta sans trop de fatigues, aidé par le vent qui soufflait contre eux avec une grande violence.

Nélida ne revint de son évanouissement que dans une délicieuse auberge de Queenstown, où l'on s'était hâté de la transporter. Son premier mot, à son réveil, fut de demander où était le chevalier.

— Me voici, répondit le jeune officier, qui se tenait

immobile derrière le fauteuil de la jeune fille, pendant qu'on la rappelait à la vie.

— Ah ! j'ai failli causer votre mort par ma fatale imprudence! s'écria-t-elle. Pourrez-vous me le pardonner jamais ?

— Vous pardonner! mais sans vous, sans votre dévouement qui m'a arrêté dans mon fol élan, j'allais me briser au fond du gouffre. C'est à vous que je dois la vie!

Et tous deux, généreux et nobles, s'accusaient seuls d'une imprudence qui avait failli leur coûter si cher. Le missionnaire, assis aux côtés de Nélida, tenait une de ses mains dans les siennes, et les yeux pleins de larmes, lui disait, en souriant du bonheur de la retrouver enfin vivante et hors de tout danger :

— Chère enfant! quelle douleur tu m'as causée! je crois que je serais mort de chagrin, pauvre vieillard infirme, si je ne t'avais plus sentie auprès de moi, ô mon doux ange!

— Pardonne-moi, vieux père, lui disait la jeune fille, en baisant ses cheveux blancs, j'ai été bien folle, je le sais ; mais maintenant nous serons deux pour te mieux aimer.

— Allons! allons! disait le capitaine en s'éloignant et essuyant du revers de sa main, une larme qui perlait dans son œil. Vous pouvez vous flatter que vous l'avez échappé belle.

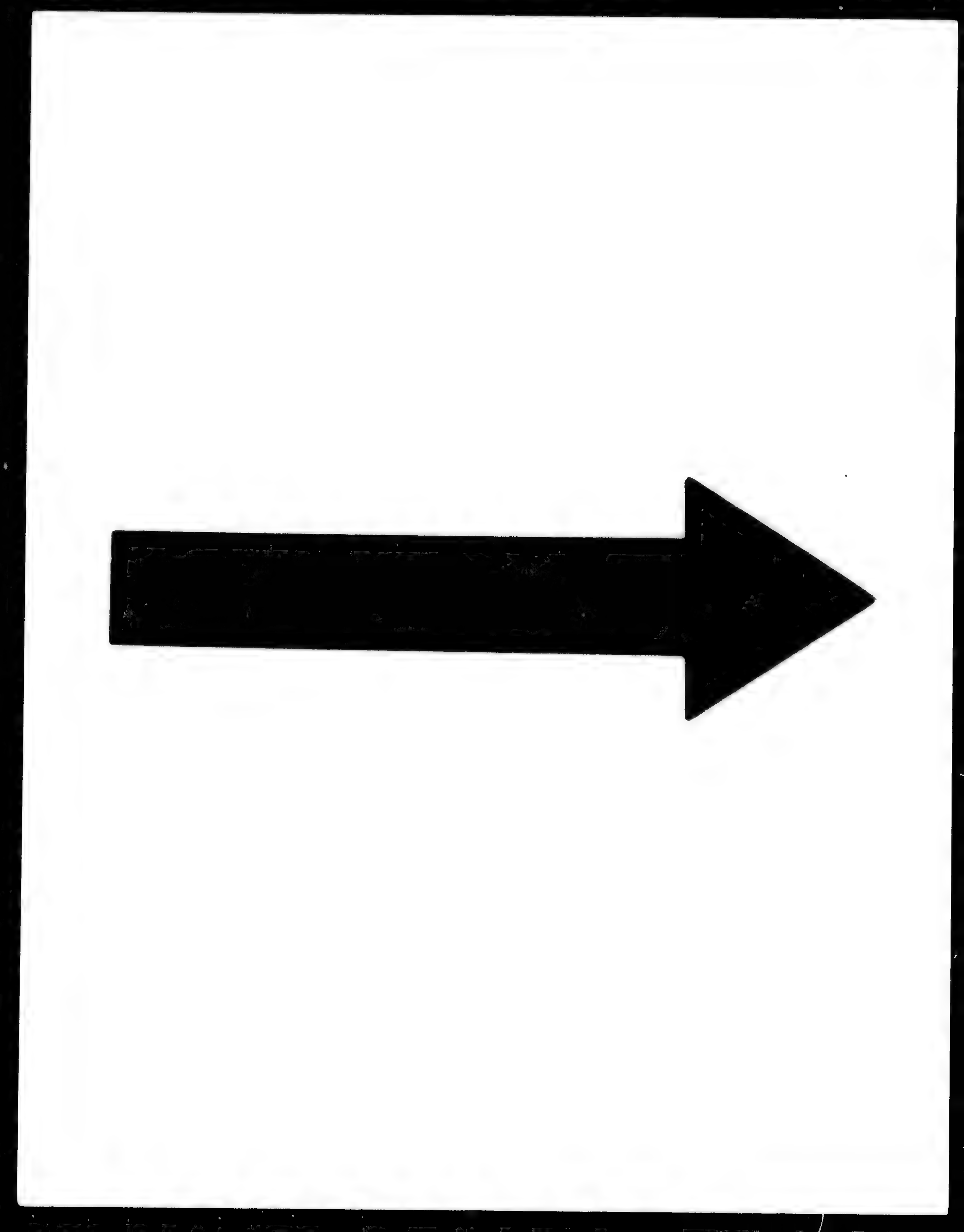
Les deux jeunes gens s'approchèrent d'une des croisées de l'auberge-ferme et de là purent contempler encore la cataracte qui n'était éloignée que de quelques centaines de

verges. On ne saurait dire combien de jouissances ils éprouvèrent à admirer ainsi, tranquillement assis loin de tout danger, la plus surprenante merveille de la nature. L'idée du péril qu'ils avaient couru doublait leur plaisir par le sen-

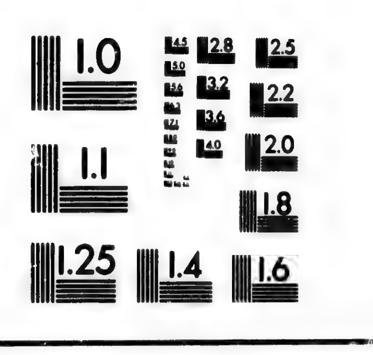


Il serra sa fille sur son cœur. (P. 76.)

timent de la profonde sécurité qui lui avait succédé. Ils sentaient aussi qu'ils s'aimaient bien plus encore depuis qu'ils avaient couru les mêmes dangers. L'air qu'ils respiraient leur semblait plus pur, le ciel plus riant, la terre plus belle ;



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




6″



tout, autour d'eux, présentait un autre aspect et ils admiraient les chutes qui leur valaient un tel changement dans leur manière de voir et sentir, sans pouvoir se lasser jamais de les contempler ensemble.

Après être demeurés quelques jours à Queenstown, pour que Nélida eût le temps de se rétablir entièrement, on prit la route de terre jusqu'au lac Erié, où les attendait le léger canot qu'on y avait transporté. Ce lac immense a plus de deux cent cinquante lieues de circonférence. De vastes forêts de tulipiers et de cyprès se mirent dans ses eaux limpides et profondes. A l'ouest de ce lac, depuis les îles aux serpents jusqu'aux rivages du continent, dans un espace de plus de trente lieues, s'étendent de larges nénuphars dont les feuilles sont entrelacées de serpents qui rendent ce lac si célèbre. Lorsque les reptiles viennent se mouvoir aux rayons du soleil, on les voit rouler leurs anneaux d'azur, de pourpre, d'or et d'émeraude; on ne distingue dans ces horribles nœuds, doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triple dard, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons ou de sonnettes, qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continuel, un bruit semblable au froissement de feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte.

Le lac était couvert d'une innombrable multitude de petites barques indiennes qui le parcouraient pour se rendre à Amersburg, où se concentraient les troupes qui devaient

tenir en respect les forces américaines réunies à Détroit. C'est une chose effrayante à voir que la hardiesse insoucieuse des Indiens, qui n'hésitent pas à s'aventurer dans ces nacelles d'écorce sur ce lac où les tempêtes sont si fréquentes et si terribles. Ils suspendent leurs manitous à la poupe des canots et s'élancent, en hiver, au milieu des tourbillons de neige, entre les vagues soulevées; en été, entre ces flots étincelants de foudre et bondissant, gros comme des montagnes. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur les bords poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, gardant un profond silence, frappent les flots en mesure avec leurs pagaies. Les canots s'avancent à la file : à la proue du premier se tient debout un chef qui répète le monosyllabe *Oah,* en descendant d'une note élevée à un son sourd et traînant. Dans le dernier canot, se trouve un autre chef manœuvrant une grande rame en forme de gouvernail. Les autres guerriers sont assis, les jambes croisées, au fond des canots. A travers le brouillard, les vagues ou la neige, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée, le cou allongé des dogues hurlant, et les épaules des deux Sachems, pilote et augure, que l'on dirait les dieux de ces eaux.

Sur les bords de ce lac, comme sur ceux de l'Ontario, tout annonçait combien devait être terrible la guerre qui se préparait. Les Anglais du Canada et les Américains des Etats-Unis, avaient amené de loin sur leurs rivages un

nombre prodigieux de vaisseaux et de frégates démontées, car au milieu de ces immenses solitudes, les matériaux, comme les ouvriers, auraient manqué pour la construction. On avait rapporté les unes aux autres, sur les bords mêmes des lacs, les pièces de ces vaissaux, qui, une fois remontés, avaient été lancés tout armés dans ces vastes mers intérieures.

Le canot ne tarda pas à aborder le vaisseau destiné au capitaine Robert et déjà muni de toute son armature et de son équipage. On cingla vers le détroit et trois jours après le départ du fort Erié, on amarra dans la baie d'Amersburg ou Milden. A leur arrivée, ils apprirent que les Américains avaient déjà livré plusieurs combats peu considérables, mais assez meurtriers aux Indiens du Canada, Iroquois, Algonquins, Hurons, qui se déclaraient hostiles aux invasions du Sud. Des routes avaient été ouvertes à travers d'épaisses forêts, pour faciliter l'arrivée des Indiens et surtout des milices nationales de volontaires dans le Haut-Canada, où se concentrait une puissante armée. Les Américains en avaient fait autant pour toutes les contrées du Sud, et vers les commencements du mois d'août, tout annonçait qu'un prochain engagement était devenu imminent.

Sir George Prévost avait confié le gouvernement du Haut-Canada au général Brock, officier non moins distingué dans l'administration que dans la direction d'une armée. Il prorogea le parlement de la province qui se tenait alors à Toronto, arma les habitants de cette localité, confia la ville

à leur héroïsme et à leur bravoure, puis, partant avec les derniers corps d'armée, il se dirigea vers Amersburg. Le 7 août, les Américains, qui avaient envahi le Haut-Canada, reculèrent jusqu'au détroit à son approche; le 11, Brock faisait son entrée à Amersburg, et, le 16, il contraignait le général américain Hul à se rendre, avec toute son armée, consistant en un millier de troupes régulières ou de milice et six cents Indiens alliés. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis le commencement de la guerre, que Québec et Montréal voyaient avec étonnement entrer dans leurs murs les Américains captifs avec leur général.

Brock ne jouit pas longtemps de son triomphe. S'étant replié sur le fort George que menaçait la flotte américaine de l'Ontario, il voulut lutter jusqu'à la mort contre des forces beaucoup supérieures aux siennes, et fut tué dans une action qui eut lieu sous les murs de la forteresse. Le capitaine Robert et le chevalier Louis avaient combattu comme des lions à ses côtés. Ils parvinrent à l'enlever du champ de bataille pour le soustraire au scalpe des Indiens, et quelques jours après se replièrent sur Toronto. Le chevalier Louis avait reçu une grave blessure dans cette action, qui fut la dernière de cette année, entre les deux nations rivales.

## IV

### LA MÈRE DE NÉLIDA.

Pendant l'action qui avait eu lieu au fort George, une balle avait frappé le chevalier Louis un peu au-dessous de l'oreille et avait traversé le cou entre la gorge et les vertèbres du cerveau. Il fut transporté évanoui jusqu'à Toronto, où le vieux missionnaire, qui s'était un peu adonné à la médecine pour soulager ses pauvres sauvages, lui fit l'extraction de la balle demeurée entre la chair et la peau, du côté du cou opposé à celui par lequel elle était entrée. Il le pansa ensuite, le fit déposer sur un lit et ne le quitta plus que rarement, lui prodiguant les soins les plus affectueux.

La première fois que le chevalier rouvrit les yeux, ses impressions furent délicieuses. Il se sentait ressuscité, tant son évanouissement avait été profond et privé de toute lueur d'existence. Mais ce bien-être physique fut bien vite remplacé par une fièvre effrayante, accompagnée de difficultés d'avaler allant presque jusqu'à l'impossibilité. Bientôt le

délire survint; son imagination surexcitée battit les champs; il ne parlait plus que de coups de feu, de morts, de mourants, d'ennemis acharnés à sa perte, d'abandon, de sang et de scalpe.

Pendant qu'il souffrait ainsi sur sa couche de douleur, délirant, dans une longue agonie, du délire de la mort, la pauvre Nélida se tenait assise au chevet de son lit avec le dévouement et la patience d'un ange, ne s'éloignant de lui, quand elle le voyait s'agiter dans les convulsions de la fièvre, que pour aller pleurer loin des regards du vieux missionnaire et lui cacher ses larmes. La douce jeune fille se sentait frappée au cœur. Elle avait suivi le corps de son malheureux fiancé quand on l'emportait du fort George à Toronto, sans verser une seule larme, mais elle étouffait à les concentrer dans sa poitrine. Elle eût voulu être à la place de celui qu'elle ne croyait plus revoir vivant. Jamais désolation plus grande n'avait bouleversé un cœur de femme; mais sans éclater en sanglots et en démonstrations de désespoir, avec une pudeur céleste, elle n'en laissait rien paraître.

Quand le chevalier, après l'extraction de la balle, rouvrit les yeux souriant et presque heureux, elle éprouva un immense soulagement. Il lui sembla qu'une montagne venait d'être enlevée de sa poitrine. Elle respira plus facilement, son cœur se dilata, un sentiment d'espérance rayonna de nouveau au fond de son âme, elle crut elle-même renaître à la vie. Ah! si on pouvait le sauver encore! Si celui dans

lequel la pauvre orpheline avait espéré trouver un protecteur et un appui, pouvait recouvrer la santé et vivre pour elle qui avait mis en lui tous ses doux rêves de bonheur et d'avenir! Bien douce est au prisonnier qui sort du fond des cachots la vue de la lumière qui lui est rendue avec la liberté, doux est à la tendre mère l'embrassement d'un fils qu'elle n'avait point revu depuis longues années, doux est au cœur d'un père le retour d'un fils qui, sur le champ de bataille, vient de conquérir la croix des braves, mais plus doux encore fut pour la pauvre jeune fille l'espoir que l'on pourrait sauver celui qui, pour elle, avait déjà bravé tant de périls.

Cependant quand elle vit la fièvre brûler le sang dans ses veines et lui faire courir de nouveaux dangers, d'amères angoisses recommencèrent à la torturer. Elle se remit à trembler de nouveau pour les jours du chevalier, et ne le quitta plus un seul instant. Elle se fit sœur de Charité et s'aidant des conseils du vieux prêtre, elle l'entoura de toutes sortes de soins. Le malade ne la reconnaissait plus. Parfois il l'appelait en prononçant son nom; la jeune fille alors s'approchait, mais il la repoussait avec égarement, en s'écriant : « Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est Nélida! » L'orpheline se retirait alors, et, tombant sur une chaise, fondait en larmes.

Le bon vieux prêtre cherchait dans son cœur de bonnes paroles pour la calmer, et sa sagesse faisait doucement descendre la résignation et l'abnégation dans cette belle âme

de jeune fille, sensible comme la sensitive, pure et blanche comme l'hermine, et parfumée de ses vertus comme une rose qui vient d'éclore l'est des plus suaves senteurs de la terre.

Insensiblement la fièvre se calma; mais le chevalier se trouva si abattu, si épuisé, si dépourvu de vie, qu'il crut toucher à sa dernière heure. Il fit appeler le vieux prêtre et lui demanda d'écrire en son nom à sa mère et d'envoyer la lettre à son oncle, l'évêque de Québec, pour qu'il la fît parvenir en France. Le vieux prêtre sourit et l'assura que cet affaiblissement, effet d'une longue diète, destinée à tuer la fièvre, n'avait rien d'alarmant; mais il condescendit aux vœux du malade, afin de le tranquilliser. Il écrivit, sous la dictée du chevalier, cette lettre que Nélida ne put entendre sans sentir vingt fois ses yeux s'inonder de larmes. La bonne jeune fille pensait à sa propre mère qu'elle n'avait jamais connue et que cependant elle eût tant aimée!

« Ma mère, je te fais écrire des bords des grands lacs du Canada, par un bon prêtre que j'ai rencontré chez mon oncle, et avec lequel j'ai fait route au milieu de cet admirable pays, si bien peint par le prince de la littérature de ce siècle, le vicomte de Châteaubriand.

» Nous sommes ici en pleine guerre, comme en Europe, et j'ai pris les armes pour défendre la nationalité canadienne contre l'envahissement des Etats-Unis. Je suis officier, j'ai vu le feu; nous avons remporté une première victoire et fait de nombreux prisonniers. Blessé grièvement durant l'action,

j'ai pu croire un instant que tu ne reverrais pas ton fils ; mais on m'assure maintenant que je suis hors de tout danger ; cependant je suis trop faible encore pour t'écrire moi-même ; voilà pourquoi je me sers de la plume du bon prêtre dont je t'ai parlé.

» C'est lui et un brave capitaine nommé Robert, qui a bien voulu m'honorer de sa vive et sincère amitié, qui m'ont sauvé la vie. Puisse le Ciel les en récompenser !

» Grâce à eux, je pourrai probablement, un jour, te conter mes aventures dans ce merveilleux pays, le plus beau, le plus pittoresque de toute l'Amérique. Oh ! qu'il me sera doux, mère bien-aimée, assis près de toi, au coin d'un feu pétillant, de te redire tout ce que j'ai fait, vu et admiré loin de ma chère patrie, dans cette belle colonie américaine, appelée à jouer un jour un rôle immense dans une des contrées les plus libres du monde ! Qu'il est dur de penser que la France a pu renoncer à ce beau joyau et l'abandonner à ses plus cruels ennemis ! Mais tôt ou tard l'heure de l'émancipation sonnera aussi pour les Canadiens, et un grand peuple vivra de sa vie propre dans cette libre Amérique du Nord, appelée par la Providence à de si glorieuses destinées !

» Ah ! ce pays me sera cher à plus d'un titre, mère sainte et vénérée ! C'est sur cette terre fécondée de la sueur de la France que je crois avoir trouvé la compagne qui partagera mes douleurs et mes joies durant le reste de ma vie. Pauvre orpheline, tu lui serviras de mère, car la sienne elle ne l'a

jamais connue! Que de fois je lui ai parlé de toi, mère chérie, et comme je l'ai vue souvent pleurer d'attendrissement quand je faisais ton éloge! Jamais mère n'aura été aimée comme tu le seras par elle, ô ma bonne mère, et sa douceur, sa bonté, ses bienfaisantes vertus te captiveront. Sans son dévouement et celui du bon prêtre qui l'a élevée, peut-être, à cette heure, n'aurais-tu plus de fils. Nous irons ensemble te demander de vouloir bénir notre union. Ah! ce retour sera plus joyeux pour moi et pour toi après une aussi douloureuse et cruelle séparation!

» Je ne te dirai pas combien, après t'avair quittée, j'ai senti que tu me faisais continuellement défaut. J'ai été si étourdi et si affecté du chagrin de notre séparation que je n'ai pu que bien faiblement t'exprimer tout ce que je sentais de tendresse et de reeonnaissance pour toi. Mais j'ose espérer que ton cœur généreux, indulgent et bon, a bien compris tout ce qui se passait dans le mien. Mère, tu sais bien avec quelle profonde tendresse, quelle sincère vénération je t'aime!

» C'est à toi, que je dois tout ce que je suis. Si j'ai quelques bonnes qualités, quelques légers talents, c'est à toi, chère et vertueuse mère, que je les dois. Oh! sois bénie pour tout le bien que tu m'as fait, sois à jamais bénie! Puisse-t-il arriver bientôt le jour où nous te reverrons et où tu pourras presser tes deux enfants sur ce cœur qui m'a tant aimée. »

Pendant que le missionnaire écrivait, Nélida s'était

détournée et pleurait cachée derrière les rideaux de la croisée. Ces paroles la faisaient tressaillir dans tout son être et elle se disait en retenant à peine ses sanglots :

— Oh! oui, je vous aimerai bien tous deux, car tous deux vous êtes bons et bienfaisants.

Cependant, comme l'avait prévu le vieux prêtre, la faiblesse du chevalier dura peu, la convalescence commença bientôt, et fut rapide. Après quelques semaines, le malade put se lever, s'approcher de sa fenêtre, contempler le lac immense, les forêts lointaines, toute cette splendide nature qu'il ne pouvait se lasser d'admirer. Parfois il sortait suspendu au bras de Nélida et d'un pas débile se promenait dans les jardins de la demeure qu'ils habitaient.

Le vieux prêtre les suivait en souriant, car lui aussi était bienheureux. Tous trois, assis sous une tonnelle, commençait une de ces conversations douces et sérieuses, pleines d'admiration pour les œuvres de Dieu étalées devant eux, remplies de sincères épanchements qui mettaient leur cœur à nu, tout imprégnées de science ou de brillant enthousiasme. Nélida les écoutait, parfois jetant dans ces entretiens un mot tendre ou spirituel, naïf ou joyeux, qui leur communiquait un charme ineffable. Quelquefois aussi le capitaine Robert quittait son navire qui continuait à cingler le long des côtes, accourait, en passant, serrer la main à ses amis avec sa rude franchise de marin, puis repartait pour courir capturer quelque vaisseau ennemi ou couler à fond les canots des sauva-

ges hostiles aux Canadiens. Sans cesse le lac retentissait des coups de feu et des détonations du canon. Mais l'automne approchait ou plutôt l'hiver, et pendant six mois et plus les deux nations allaient être réduites, dans ces rudes climats, à une inaction forcée.

Plusieurs fois le père Mesnard, depuis que le chevalier commençait à se rétablir, avait songé au moyen de se rendre dans la jeune chrétienté qu'il avait fondée dans les rochers qui dominent le lac Supérieur. Mais les bandes d'Indiens ennemis qui parcouraient les forêts en tous sens, toujours prêts à massacrer les partisans de la nationalité canadienne pour venger leur dernière défaite, l'en avaient empêché.

Il se consolait des peines qu'il en éprouvait en visitant les prisonniers qui avaient été laissés à Toronto, et en les encourageant dans leur détresse. Il avait déjà obtenu pour eux, surtout pour les femmes prises dans la ville de Détroit et appartenant aux principaux chefs, des faveurs considérables qui allégeaient leur position et le faisaient aimer et vénérer par ces pauvres créatures, comme une divinité bienfaisante.

Une d'entre ces malheureuses surtout l'avait profondément frappé. Elle n'était point de race indienne comme les autres prisonnières, car son teint avait la blancheur du lis des champs et son accent était français. Cependant, soit instinct, soit dessein, elle avait toujours évité de s'exprimer dans cette dernière langue et parlait le Huron des contrées du Sud dans toute sa pureté. Le père Mesnard la vit sou-

vent, lui apporta de nombreux secours, car sa misère était complète, et lui prodigua les consolations, car les douleurs morales paraissaient la briser encore plus que la misère physique. Rien ne put empêcher la maladie de venir habiter ses os. C'était une femme usée par le chagrin, minée par une vie abreuvée d'infortunes de tout genre. Dès qu'elle éprouva les atteintes de la maladie, elle sentit qu'elle n'en reviendrait pas. Le mal, en effet, empira avec une rapidité foudroyante et bientôt elle fut sur le point d'expirer. Elle fit alors appeler le père Mesnard et lui dit :

— Mon père, je suis chrétienne.

— Je m'en étais aperçu, répondit le père avec simplicité.

— Si je ne vous en ai parlé, mon père, c'est que celui qui m'a forcée de l'épouser, m'a menacée de me tuer, si je le révélais jamais! Il abhorre les chrétiens.

— Il n'est donc pas de race blanche ?

— C'est un puissant chef; il est sang-mêlé.

Le missionnaire tressaillit à cette révélation et considéra la femme qu'il avait devant lui avec une attention anxieuse. La malade continua :

— Mon père, je suis française; lors de la cession du Canada à l'Angleterre, je fus enlevée par un parti de sauvages avec un jeune frère; j'avais vingt ans. Le chef d'une des puissantes tribus huronnes, né d'une mère européenne et d'un père indien, voulut m'avoir pour épouse. D'abord je refusai une alliance qui me paraissait montrueuse et impossible;

mais les mauvais traitements infligés à mon frère et la peine de mort dont on le menaça, si je ne consentais à cette odieuse union, vainquirent mes répugnances. Je me dévouai au malheur de toute une vie d'angoisse et de désespoir pour sauver mon pauvre frère.

— Ah! Dieu vous récompensera d'un tel martyre dans une vie meilleure! dit le prêtre ému et frémissant.

— Mon père, on venait de m'arracher au fiancé que j'aimais, auquel j'allais être unie, quand je fus forcée de consentir à cet affreux mariage que pas un prêtre chrétien ne bénit, car Oskouï, chef de la tribu du serpent, déteste les chrétiens. Toujours il me défendit de l'entretenir de notre culte, et plusieurs fois il menaça de me tuer, si j'osais encore lui en parler. Le jongleur de la tribu nous maria seul en présence des principaux guerriers.

— Dieu n'a pas donné à tous l'héroïsme des martyrs, dit le prêtre avec une douce compassion; pour n'avoir pas été béni par l'Eglise, votre mariage, je l'espère, n'en fut pas moins exempt de faute, et si vous avez péché, vos souffrances ont tout racheté aux yeux de celui qui a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, car dans le royaume de mon père, ils seront consolés! » Pauvre infortunée, que je vous plains, votre vie a été bien dure et bien cruelle!

— D'autant plus que mon sacrifice fut inutile. Mon frère que mes larmes irritaient, ayant un jour osé reprocher à mon mari sa conduite à mon égard, vit celui-ci s'élancer sur lui

avec fureur, et, malgré mes larmes et mes cris, lui fendre le crâne d'un coup de hache.

— Oh ! horreur ! horreur ! s'écria le missionnaire en



A gauche tombe la véritable cataracte. (P. 82.)

cachant dans ses mains son visage qui commençait à se baigner de larmes.

— Cependant tous ces malheurs n'étaient rien encore, en

comparaison de ceux qui m'étaient réservés. Ayant reçu du Ciel deux enfants, beaux comme le jour, je vis leur père adoucir auprès d'eux son humeur farouche et j'espérais, par l'influence de ces anges, l'amener un jour à des sentiments plus doux, lorsqu'un matin, en m'éveillant au milieu d'un camp de notre tribu incendiée, je me les vis enlever par un chef iroquois encore tout baigné du sang de ceux qu'il avait immolés. Mon mari, étourdi d'un coup de massue qu'il avait reçu en combattant pour les défendre, gisait étendu à mes pieds. Oh! je ne puis encore penser à ces scènes horribles sans en éprouver un sentiment d'horreur. Je poussai des cris déchirants en m'élançant après mes pauvres petits. Je me sentais folle de douleur et de désespoir. Quand je vis le ravisseur s'élancer dans un canot et disparaître au milieu des brouillards du lac Supérieur, je tombai évanouie. J'aurais béni Dieu de ne point me rappeler à la lumière; mais je n'avais pas encore épuisé la coupe des souffrances, et je devais la vider jusqu'à la lie.

— Dieu vous destinait peut-être à goûter aussi de grandes joies, en compensation de tant de douloureuses angoisses.

— J'étais destinée à m'entendre reprocher, pendant seize ans, mon culte et mes croyances comme étant celles des ennemis de mon mari, car les Canadiens étaient les alliés des Iroquois. Oh! que j'ai souffert pendant ces temps d'amertume et de deuil! et tant de douleurs devaient être couronnées d'une douleur suprême, celle d'apprendre la mort de mon fils, tué

de la propre main de son père dans une mêlée où ils se rencontrèrent sans se connaître. Ce ne fut que quand il eut teint son bras du sang de son enfant que le malheureux père, fou de désespoir et de rage, reconnut son fils!

Le missionnaire ne disait plus rien. Une sueur froide coulait de ses tempes et des larmes silencieuses tombaient de ses yeux. Un instant il considéra cette pauvre femme avec des regards remplis d'une indicible compassion, Il était haletant et n'osait encore espérer ce que son esprit croyait entrevoir. Cette femme si malheureuse, mourante de douleurs et de regrets, belle encore dans l'agonie, malgré tous les chagrins qui l'avaient flétrie et consumée, n'était-elle par la mère de Nélida? De quelle joie ne pouvait-il pas combler la pauvre femme, s'il en était ainsi? Cependant il comprit qu'il devait agir avec une extrême prudence, de crainte de la tuer par la révélation soudaine d'un bonheur si inattendu. Il reprit donc la parole avec hésitation et d'une voix tremblante :

— Pauvre mère, dit-il, croyez que personne au monde ne vous plaint plus que je le fais, ne compatit à vos douleurs d'un cœur plus ému, plus attendri. Combien je voudrais pouvoir trouver au fond de mon âme des consolations égales à tout ce que vous avez souffert. Mais hélas! je ne sens que trop ma faiblesse, mon impuissance. Dieu seul peut verser le baume dans votre sein endolori et en cicatriser toutes les douleurs. Cet enfant, ce frère que vous pleurez, vous les

retrouverez dans les cieux, au milieu des félicités et des embrassements ineffables d'une vie meilleure.

— Ah! puisse ce jour venir bientôt et me réunir à tous ceux que j'ai tant aimés en ce monde!

— Mais vous m'avez parlé de deux enfants; l'un d'eux ne vit-il pas encore, ne pouvez-vous le revoir ici-bas?

— Ah! si Dieu m'accordait une telle faveur, je me croirais récompensée au centuple de toutes les peines que j'ai souffertes. Mais je n'ai plus d'espérance.

— Et pourquoi donc désespérer? Qui sait si Dieu ne vous réserve pas cette consolation suprême?

— Oh! mon père, ne cherchez pas à faire renaître en moi de semblables illusions; le désenchantement est trop cruel.

— Répondez cependant aux questions que je vais vous faire. Votre fils n'avait-il pas la figure d'un aigle gravée sur la poitrine?

— Oh! grand Dieu! comment le savez-vous?

— Ce sont ces mains mutilées par les ennemis de ma religion qui lui ont donné la sépulture.

La malheureuse femme fit un grand effort, se dressa sur sa couche, et saisissant les mains du vieillard les porta à ses lèvres en frémissant et les baigna d'un torrent de larmes. Un seul soupir sortit de sa poitrine :

— Mon pauvre enfant! Mon père, recevez les bénédictions d'une malheureuse mère pour le service que vous avez rendu à son fils.

Et de nouveau couvrant de baisers ces mains vénérables, elle sanglota amèrement. Puis, après un instant de silence :

— Comment donc l'avez-vous pu faire? Oh! parlez-moi de mon fils, cela me fera du bien.

— Celui qui vous avait enlevé vos enfants ne voulut pas que ses parents eussent la consolation de pleurer sur lui, et, l'enlevant au milieu de la bataille où il était tombé, en combattant en héros un père qu'il ne connaissait pas, il me l'apporta en m'ordonnant de l'inhumer.

— Vous connaissez donc le misérable qui m'a ravi mes enfants?

— Je le connais.

— Son nom! son nom! mon père; que je le maudisse avant de descendre au tombeau!

— Le Christ en croix pardonnait à ses bourreaux.

— Oh! le Christ n'était pas une mère! eût-il pu pardonner au meurtrier de ses enfants?

Et laissant retomber sa tête sur sa poitrine, elle s'abandonna aux larmes et à l'amertume de la douleur qui noyait son âme sous ses flots amoncelés. Après avoir pleuré de tout son cœur, elle releva tout à coup la tête et dit :

— Puisque vous connaissez le ravisseur de mes enfants, vous savez peut-être aussi ce que l'autre est devenu?

— Peut-être! C'était une fille, n'est-ce pas, madame?

— Oh! vous le savez donc?

— N'avait-elle point une fleur de nénuphar gravée sur le bras?

A ces mots, la malade ouvrit de grands yeux ébahis sur le missionnaire, qu'elle contempla un instant frémissante et comme saisie d'un tremblement nerveux.

— Oh! je vous en supplie, dit le prêtre, calmez-vous, vous allez vous tuer

— Oh! mon père, parlez! parlez! ma fille vit-elle encore?

— Elle vit, répondit le père, mais, au nom de Dieu, n'espérez pas trop.

— Elle vit! pourrai-je la revoir avant de mourir?

— Peut-être!

— Où est-elle? mon père, où est-elle?

— Nous pourrions peut-être la faire venir jusqu'ici en quelques jours, si vous étiez assez calme pour vivre jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de la mander et de la préparer à vous revoir.

— Oh! je serai calme, mon père; je vivrai, car je veux revoir mon enfant. Vous allez voir.

Et, par un immense effort de volonté, elle s'efforça de calmer les mouvements de son cœur qui battait à se rompre dans sa poitrine. Mais ses regards restaient ardents, ses membres continuaient à trembler; la fièvre, plus brûlante que jamais, la dévorait. Cependant, après un instant d'émotion inexprimable, croisant les mains sur sa poitrine, elle reprit :

— Ils étaient encore tout petits quand ils me furent enlevés. Je les trouvais si beaux, mes deux anges adorés, dans leur léger berceau d'osier! J'étais alors si heureuse de les aimer! On eût dit qu'ils ne tenaient la vie que de moi, ils n'avaient rien des traits et de la couleur de leur père. C'était mon unique consolation. Mon Dieu, que j'ai été malheureuse; lorsqu'ils me furent ravis, je les avais secrètement baptisés, mon père; c'étaient comme deux petits chevreaux que je mangeais de mes baisers. Leur père avait gravé deux noms autour de l'aigle et de la fleur de nénuphar destinés à les faire reconnaître. Les avez-vous vu ces noms, mon père?

— Ottanis et Nélida, répondit le missionnaire.

— Ah! ce sont eux, ce sont bien eux, reprit la malade; mais hélas! mon pauvre Ottanis, ta mère ne te reverra plus!

Et elle se remit à pleurer, car les larmes paraissaient intarissables dans ce cœur de mère percé du glaive de toutes les douleurs.

— Mais comment avez-vous pu savoir que ma fille avait au bras cette fleur de nénuphar entourée de son nom? dit tout à coup la mère anxieuse.

— C'est à moi que le ravisseur confia vos enfants pour les élever; ils ont grandi sous mes yeux, nourris, instruits, guidés par moi.

Ce fut alors comme une explosion dans le cœur de cette mère infortunée. Elle ressaisit les mains du vieillard qu'elle

couvrit de nouveaux baisers, puis, d'une voix pleine d'ineffable envie :

— Oh! que vous avez dû être heureux de pouvoir vous consacrer à eux!

Le vieillard sourit de cette adorable naïveté de la mère qui croyait que tout le monde devait éprouver, à élever ses enfants, le bonheur qu'elle en eût ressenti elle-même; mais reprenant tout à coup sa physionomie sérieuse et grave, il ajouta :

— J'ai été bien heureux, car je les aimais comme s'ils eussent été mes propres enfants. Tous deux étaient soumis, obéissants, reconnaissants et bons.

— Comment donc avez-vous laissé partir mon fils, pour qu'il s'exposât aux terribles dangers qui devaient lui enlever la vie?

— Madame, il m'abandonna pour aller à la recherche de son père et de sa mère, deux biens qui manquaient à son noble cœur, car, sans vous connaître, il adorait sa mère.

— Cher et malheureux enfant! combien cette mère ne t'aimait-elle pas, et qu'elle eût été heureuse de te serrer sur sa poitrine, ne fut-ce qu'une minute! mais le Ciel ne l'a pas permis.

— Il vous rendra une fille qui ne vous aime pas moins, reprit le prêtre.

— Est-elle belle? dit la mère. Comme elle doit avoir grandi!

— Vous deviez lui ressembler, il y a vingt ans, madame, reprit le vieillard.

— Mais où est-elle donc? Vous savez où elle est, puisque c'est votre fille adoptive?

— Elle est ici, à Toronto même.

— Ici! ah! je veux la voir, à l'instant même! reprit la mère dont le cœur battit de nouveau avec une force terrible, tandis que ses joues s'enflammaient et que ses regards étincelaient.

— Si vous me jurez d'être bien calme, je vous promets de vous l'amener aujourd'hui même; il faut que nous la préparions à cette entrevue, je ne veux pas la tuer par trop de bonheur. Elle vous aime tant.

— O mon père, elle est jeune et forte! à cet âge, on supporte tout; mais moi, si vous ne vous hâtez, je sens que je serai morte avant d'avoir revu mon enfant.

— Il ne faut pas mourir, il faut vivre pour elle!

— Oh! je ne demanderais pas mieux, mais je sens que le Ciel en a ordonné autrement. Peut-être ne me reste-t-il plus que quelques heures à vivre? Hâtez-vous, mon père, si vous ne voulez pas que je meure sans la revoir.

— Alors faites un effort, tâchez, de vous faire à cette idée, à ce bonheur, je vais vous la chercher. Au nom de Dieu, que cette joie ne cause pas votre mort!

— Oh! que je meure dans les bras de mon enfant et je bénirais Dieu, au contraire! murmura tout bas la malade en voyant le prêtre s'éloigner.

Celui-ci trouva Nélida rêveuse et pensive. S'approchant d'elle le sourire aux lèvres, il lui dit :

— Nélida, mon enfant chérie, à quoi penses-tu en ce moment?

— Père, je songeais à la lettre du chevalier Louis et je me disais que je serais bien heureuse, si ma mère, à moi, pouvait aussi bénir notre union.

— Toujours cette idée de ta mère! L'affection même du chevalier n'a donc pu en détourner ta pensée?

— Au contraire, depuis que je dois l'épouser, je sens davantage encore le besoin d'une mère, pour lui dire mille choses dont je ne pourrais parler qu'à elle.

— Et si je te faisais retrouver cette mère, m'aimerais-tu bien, mon enfant?

La jeune fille le regarda avec ses deux grands yeux si brillants, pour voir s'il ne plaisantait pas. La figure du missionnaire était grave et pâle; une légère tristesse la voilait.

— Serait-ce possible? s'écria-t-elle, haletante.

— Chère enfant, dit le prêtre d'une voix grave et lente, votre mère vit, mais je doute que Dieu daigne lui conserver longtemps encore la santé.

— Ah! mon Dieu! vous l'avez donc vue, vous ne me trompez pas?

— Je l'ai vue, mais je tremble à la seule pensée de ce que vous allez éprouver en la revoyant.

— Père, ne pensons pas à moi, courons embrasser ma mère.

— Mon enfant, un peu de calme, trop de précipitation pourrait la tuer. Votre mère est bien malade, Nélida!

Et je ne suis point encore près d'elle pour la secourir! Mais viens donc, viens, père! hâtons-nous!

Et elle s'élança au bras du vieillard pour l'entraîner; mais elle s'aperçut alors que de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Elle tomba dans ses bras et dit en le couvrant de baisers :

— Pourquoi donc pleures-tu? Serais-tu triste de me voir retrouver ma mère?

— O ma fille!

— Pourquoi donc pleures-tu ainsi?

— Nélida, mon enfant, je vous l'ai dit, votre mère est bien mal.

— Ah! mon Dieu! ma mère se meurt et je ne suis point encore à ses côtés! s'écria la jeune fille.

Une pâleur mate couvrit aussitôt son visage, elle regarda de nouveau le vieillard qui ne répondait pas et s'évanouit.

En ce moment, le chevalier, qui avait entendu son cri, accourut. Le vieillard lui expliqua en quelques mots ce qui s'était passé. On s'empressa de rappeler la jeune fille au sentiment de l'existence. Dès qu'elle revint à elle, elle s'écria :

— Ma mère! ma mère! où est ma mère?

— Nous allons auprès d'elle, dit le chevalier dont la voix tremblait d'une émotion extraordinaire.

— Oh! depuis longtemps nous devrions y être, dit la jeune fille en s'appuyant à son bras.

Bientôt tous trois arrivèrent auprès du lit de la mourante. La pauvre femme avait voulu se lever pour recevoir sa fille. Elle s'était fait asseoir sur un fauteuil que lui avait prêté une dame compatissante qui secondait le zèle du père Mesnard. Quand elle vit la porte s'ouvrir, elle éprouva un tressaillement dans tout son être. Elle était plus pâle que la mort. Elle étendit les bras et vit une grande et belle jeune fille s'y précipiter.

— Ma fille! dit-elle en la serrant sur son cœur et collant ses lèvres sur son front.

— Ma mère! fit la jeune fille agenouillée devant elle et la serrant dans ses bras.

Et longtemps toutes deux demeurèrent embrassées sans proférer une seule parole. Ces deux âmes se fondaient dans un seul sentiment d'amour. Il y avait si longtemps qu'elles s'aimaient sans avoir pu se le dire! Cette longue étreinte avait pour elles une félicité ineffable. Le vieux prêtre détournait la tête pour essuyer une larme. Le chevalier contemplait la jeune fille dans les bras de la mère, l'âme émue et profondément attendrie. Tout à coup, la malade éloigna lentement la belle tête de la jeune fille pour la contempler tout à son

aise, pour se rassasier de la vue de son enfant qu'elle n'avait pas vue depuis tant d'années!

— Oh! qu'elle est belle! dit-elle, et que j'aurais voulu pouvoir l'aimer longtemps!

— Mère! nous ne nous quitterons plus, et ma vie toute entière sera consacrée à te rendre heureuse.

— Hélas! mon enfant, je vais mourir!

La jeune fille fut comme frappée au cœur par ce mot terrible et s'évanouit de nouveau. Le chevalier s'élança pour la recevoir dans ses bras, et la fit asseoir auprès de sa mère, tandis que le missionnaire s'efforçait de la rappeler à la vie.

— Oh! malheureuse! malheureuse que je suis, disait la pauvre mère, c'est moi qui l'ai tué!

— Madame, votre voix seule la rappelle à la vie, dit le chevalier, voyez, la voilà qui se ranime!

Un instant après, la jeune fille se levait, pour s'élancer de nouveau aux genoux de sa mère. Alors ces deux femmes s'accablèrent des caresses les plus tendres, de toutes les marques de la plus touchante affection.

— Oh! je ne veux pas que tu meures, vois-tu, disait Nélida en couvrant sa mère de baisers, car je mourrais aussi.

Dans un mouvement qu'elle fit, une des agrafes de son corsage s'étant défaite, découvrit légèrement son épaule. La mère, d'une main frémissante, acheva de mettre le bras à nu et vit la fleur de nénuphar entourée de son nom. Couvrant

de baisers cette marque qui l'assurait complètement de la possession de son enfant, elle disait :

— Ah ! tu es bien ma fille, ma Nélida chérie !

Mais la jeune fille rougissante, ramenant sa robe sur son épaule, lui dit :

— Mère, pensez donc qu'il est là.

— Qui ?

— Mais lui ! mon fiancé !

Pour la première fois, la mère tout absorbée dans sa tendresse pour sa fille, fit attention au chevalier. Cette belle et noble figure, tout inondée de larmes, cet habit militaire qu'il portait si bien, tout dans sa personne parut faire sur la malade une impression extraordinaire.

— Grand Dieu ! qui êtes-vous ? s'écria-t-elle, en vous voyant, j'ai cru retrouver mon frère ; mais il n'est plus ; il y a vingt ans, il vous ressemblait.

— Et moi, dit le chevalier, en vous revoyant, j'ai cru apercevoir ma mère, mais vieillie de vingt ans.

— Votre mère !

— Mais oui, ma mère, Anne Duplessis, sœur de Mgr Duplessis, évêque de Québec,

— Il y a un évêque Duplessis à Québec ?

— Mais oui, le père de ma mère.

— Il s'appelle Octave-Joseph.

— Comment le savez-vous ?

— C'est mon frère.

— Ah! Dieu! vous seriez ma tante.

Et le chevalier tomba, à son tour, aux pieds de celle qu'il était venu chercher au péril de tant de dangers, en lui racontant ce qui l'avait déterminé à se rendre en Amérique.

La malade tira de son sein un médaillon qu'elle remit au chevalier, en lui disant :

— Voilà le portrait de ma sœur et le mien.

— C'est bien cela, dit le jeune homme en l'embrassant avec amour.

La pauvre mère serra dans ses bras les deux jeunes gens, qui lui racontèrent comment ils s'étaient connus et aimés dès leur première entrevue.

Cependant la malade, se sentant de plus en plus affaiblir, demanda et reçut les secours de la religion au milieu de ses deux enfants qui sanglotaient. Quand les cérémonies saintes furent terminées, elle les fit de nouveau agenouiller auprès d'elle, et leur dit :

— Enfants, ne pleurez pas, je suis trop heureuse de pouvoir mourir comme je meurs. Si ma vie a été dure, ma fin aura été douce et remplie de consolations. Donnez-moi vos mains, chers enfants, afin que je meure en les serrant, en les sentant près de moi! Je vais vous attendre tous deux dans une vie meilleure. Vous prierez pour moi quand je ne serai plus. Laisse-moi t'embrasser encore, ma Nélida chérie, ajouta-t-elle en lui passant le bras autour de la tête et l'appuyant sur son sein. Ne pleure pas, ma fille, tu trouveras

dans ma sœur une autre mère, dans ton cousin, un mari qui sera pour toi plein de bontés et d'indulgence. Dieu te réserve peut-être une vie heureuse et douce, en dédommagement de tout ce que j'ai souffert. Surtout aimez-vous bien, mes enfants ; il n'y a pas de malheur qui tienne devant une affection pure et sincère. Je vais vous bénir, vous et vos enfants, et priez Dieu d'exaucer les vœux ardents que je fais pour vous. Soyez bons pour tous, patients et généreux dans votre famille ; partagez entre vous le fardeau de la vie et vous verrez comme il est facile d'en alléger le poids. Pensez quelquefois à moi, non pour me pleurer, mais pour vous rappeler combien votre mère vous aimait et pour vous porter à tout ce qui est bon, beau et grand. Votre père, Nélida, n'a pas été l'homme de mon choix, comme sera pour vous votre époux. Ne cherchez pas à le connaître, retournez en Europe le plus tôt que vous le pourrez, ne cessez de prier pour lui. Adieu, mes enfants, nous nous retrouverons au-delà du tombeau, dans le sein du Seigneur. Embrassez-moi tous deux une dernière fois. Je vous aime.

Et en disant ces mots, elle laissa son visage s'affaisser doucement sur le front de ses enfants, leur donna un dernier baiser, poussa un soupir et sa tête tomba sur leur épaule pour ne plus se relever. Elle n'était plus.

Le missionnaire fit donner à la mère de Nélida une sepulture digne de la sœur de l'évêque, et envoya au prélat la funeste nouvelle de cette découverte et de cette mort.

Il courut ensuite, au cœur même de l'hiver, visiter sa chrétienté des bords du lac Supérieur. Hélas! pendant son absence, elle avait été dispersée; toutes les cabanes étaient détruites et ceux qui avaient survécu au massacre fait par les



Longtemps toutes deux demeurèrent embrassées. (P. 116.)

sauvages du midi, s'étaient retirés fort avant dans les terres, sans avoir laissé de trace de leur émigration. Le vieux prêtre revint triste et désolé à Toronto, résolu, pendant cette guerre, à se dévouer aux blessés et aux mourants qui devaient succomber dans la lutte.

## V

### LES REVERS.

Au printemps de 1813, dès que les chaudes effluves du soleil renaissant eurent fait fondre les glaces qui recouvraient le lac Ontario, les Américains des Etats-Unis sortirent du port de Marbour avec une force navale considérable et cinglèrent vers le Haut-Canada. Arrivés en face de Toronto le 27 avril, ils résolurent de s'emparer de ce chef-lieu de province, dont le port ne renfermait qu'un petit nombre de bâtiments légers, incapables de leur résister. Le capitaine Robert ordonna de les abandonner, et se retira avec ses matelots dans l'intérieur de la ville qu'il était résolu de défendre jusqu'à la mort. Mais le général Sheaffe, qui y commandait, n'était pas un de ces hommes qui aiment mieux s'ensevelir sous des ruines que de se retirer honteusement en face d'un ennemi. Il réunit un conseil de guerre où les délibérations furent des plus violentes, car, au mépris des avis de ses officiers, il voulait qu'on se retirât immédiatement sur

Kingston, en abandonnant la ville à l'ennemi. Ses adversaires prétendaient qu'on devait se défendre jusqu'à la dernière heure, en tuant aux Américains le plus de monde possible. C'est au milieu de ces orages qu'un parlementaire américain, se présentant tout à coup, ordonna au général de rendre la ville immédiatement, s'il ne voulait la voir réduite en cendres après l'avoir vue livrée au pillage, au viol et au massacre. Un cri d'horreur souleva toutes les poitrines. Sheafle lui demanda combien la flotte portait de guerriers, et, trompé par une assertion exagérée, il pâlit lâchement et pencha pour la reddition de la place. Le capitaine Robert, se levant alors, déclara qu'il était prêt à se faire tuer avec les hommes de bonne volonté, plutôt que de se rendre, sans même avoir brûlé une amorce. Le général résolut donc, pour ne pas compromettre sa réputation, de faire une sorte de résistance et de ne paraître céder qu'à la nécessité.

Les Américains débarquèrent aussitôt et s'approchèrent de la ville. Les habitants, qui craignaient le plus les Américains, s'enfuirent par la porte du Nord; mais le général ennemi fit aussitôt sonner les clairons et occuper toutes les avenues, pour arrêter les fuyards et les forcer à rentrer dans la ville assiégée. Immédiatement après, une colonne s'avança jusqu'à la porte du Sud au bruit des tambours et déclara qu'on n'accordait plus qu'un moment de répit avant d'engager la lutte.

Le capitaine Robert fit braquer le canon sur la colonne

et ordonna une décharge meurtrière. Ce fut le signal de la bataille. Les Américains sonnèrent l'assaut et atteignirent la porte, qui fut à l'instant entourée de matières inflammables et dévorée par les flammes. Comme le feu n'allait pas assez vite, on acheva de l'enfoncer avec un mât de vaisseau. Partout on commençait à escalader les fortifications, et, pour en finir plus vite, on eut recours à la mine et l'on fit sauter la porte. Quelques hommes seulement la défendaient avec le capitaine, qui, plein de rage et désespoir, luttait presque seul contre toute une armée et ne reculait que pas à pas. Le chevalier combattait à ses côtés. Quand il vit que tout était perdu, il supplia le capitaine de ne point disputer inutilement à l'ennemi une victoire impossible et de rejoindre les troupes du général, en se réservant pour une meilleure occasion. N'éprouvant plus de résistance, les Américains laissèrent l'armée se retirer et se bornèrent à incendier les édifices publics et à s'emparer des deniers du gouvernement.

Sheaffe se replia sur Kingston avec ceux des habitants de Toronto qui redoutaient le plus les violences de l'ennemi. Mais celui-ci, au lieu de s'amuser à Toronto, y laissa quelques troupes pour la garder, et remettant aussitôt à la voile, se retira sur Niagara, forçant les Canadiens à battre en retraite le long du lac vers la baie de Burlington. Toute la ligne du Niagara, qui renfermait la plus grande partie de la population du Haut-Canada, fut ainsi abandonnée aux Etats-Unis. Un tel désastre fut loin d'être vengé par les

succès du général Proctor, qui, par une action d'éclat, parvint à capturer un nombreux parti d'Américains sur les eaux rapides du Miami.

Le général Vincent finit cependant par arrêter le succès des armées de l'Union en se cantonnant sur les hauteurs voisines de Burlington. C'est là que vint le rejoindre le colonel Herwey, avec un renfort détaché de l'armée de Sheaffe. Ces braves, qui comptaient dans leurs rangs le capitaine Robert et le chevalier Louis, désiraient laver par une action d'éclat la honte de la retraite dont leur général les avait couverts.

On tint aussitôt un conseil de guerre. Le colonel, qui était un homme intrépide, ami des coups d'audace, proposa de marcher droit à l'ennemi. Le capitaine, qui avait puisé chez les sauvages quelque chose de leur astuce, préférait recourir à la ruse. « Rien de plus facile, disait-il, que de s'avancer pendant une nuit profondément obscure, jusqu'à une portée de boulet du camp des ennemis et de les foudroyer au moment où ils s'y attendraient le moins. Pendant que l'artillerie les écraserait d'un côté, l'armée, s'avançant dans le sens opposé, achèverait de les remplir de consternation et de terreur. Profitant de l'effroi général, nous fondrions alors sur ces hommes fous de désespoir, nous les exterminerions et tout ce qui échapperait aux mains de nos soldats, serait fait prisonnier. » Le colonel Herwey se range aussitôt à cet avis. Le général Vincent lui permet de tenter ce hardi coup

de main, et le capitaine se dispose à faire toutes les choses nécessaires pour assurer sa réussite.

Des éclaireurs envoyés vers le camp des Américains, rapportèrent les renseignements les plus favorables. Les ennemis, gonflés de leurs succès, se livraient à de grandes réjouissances et paraissaient plongés dans la plus parfaite sécurité. Il fallait donc saisir l'occasion aux cheveux et renouveler l'audacieux exploit par lequel le général Brock avait commencé les hostilités. Les officiers et les soldats, brûlant de venger leurs défaites antérieures, ne demandaient qu'à marcher. On résolut de ne pas les faire languir et de profiter de leur enthousiasme pour assurer la victoire.

Le capitaine Robert fut chargé du commandement des quelques artilleurs qui se trouvaient au camp, car il connaissait également la guerre de terre et de mer. Il fit entourer les roues des canons, de verdure et de cordes destinées à amortir le bruit qu'elles pourraient faire en roulant sur les cailloux. Des hommes, au lieu de chevaux, devaient les traîner à force de bras jusqu'au lieu d'où elles devaient foudroyer l'ennemi. On part en silence par une nuit ténébreuse, et l'on fait un grand détour pour tourner le camp sans avoir été ni vu, ni entendu. Bientôt on arrive à portée du camp dont on entend des rumeurs lointaines et bruyantes. Les pièces sont disposées sur un circuit de collines, qui entoure le camp américain comme un vaste demi-cercle. Elles sont placées de distance en distance, à la faveur de l'obscurité, de manière à

cerner la moitié du camp. Pendant ce temps, le colonel, s'approchait dans le sens opposé avec sa petite troupe. Laissant la cavalerie à un quart de lieue, afin de ne pas donner l'alarme par le hennissement des chevaux, il s'avança lentement, avec l'infanterie, jusqu'à deux portées de fusil des Américains.

Ceux-ci ne se doutant pas du péril qui les menaçait, se livraient à la joie. On avait allumé des feux dans les diverses parties du camp, qui reposait dans la plus parfaite sécurité. Les soldats de l'Union riaient, buvaient, mangeaient, jouaient autour de ces feux. Les troupes des sauvages poussaient des cris aigus et se livraient à des danses qui ressemblaient à des bondissements de jaguars. Par-ci, par-là, criaient des groupes isolés. Les vieillards réunis sous de grands arbres devisaient entre eux sans se douter du péril qui les menaçait.

Soudain un éclair effrayant entoure la moitié du camp, illuminant le vaste demi-cercle formé par la colline, comme si celle-ci se fût transformée en un volcan. Une effroyable détonation suivit l'éclair et une grêle de mitraille inonda le camp, tuant, blessant, détruisant, renversant tout. Un atroce cri de douleur suivit cette décharge et s'éleva dans la nuit, anxieux et déchirant.

Une affreuse consternation s'empare de tous les cœurs; on s'élance, on court, on bondit en tous sens sans savoir ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut. Un pêle-mêle horrible en résulte. Une seconde décharge tombe au milieu de ce chaos

et couche sur le sol une multitude de ces malheureux qui ne devaient plus se relever. Le désordre ne fait que redoubler. Les décharges succèdent aux décharges. Partout on court, on se heurte, on crie, on se presse, c'est un délire, une frénésie de terreur inouïe. Alors, dans la nuit, retentit de tous les points de la colline une clameur immense, terrible, formidable. Une autre clameur non moins terrifiante lui répondit de l'autre extrémité du camp, et dans le lointain s'élevèrent les bruits des pas de chevaux et des hennissements. Le camp était entouré, tout était perdu.

— Croisez la baïonnette! cria le capitaine Robert d'une voix tonnante qui domina les mille cris du camp américain.

Un bruit d'armes se fit entendre, sec et mat.

— Enfants, en avant! chargez à fond!

Et semblables à des spectres, ses terribles compagnons descendirent la montagne au pas de course, se précipitant sur les Américains, comme un ouragan déchaîné. Le colonel Hervey faisait, en ce moment, faire le même mouvement à ses troupes dans la direction opposée. On tomba sur l'ennemi, hébété, terrifié, vaincu sans combat, dans tous les sens à la fois, et, à la clarté des feux allumés pour la joie, on fit une horrible boucherie de tous les misérables qui se trouvèrent à la portée d'une baïonnette canadienne. Un sauve qui peut général retentit dans le camp de l'Union, qui, bientôt, n'offrit plus que l'aspect d'une immense débandade. Les sauvages bondissaient comme des spectres fantastiques à la lumière

des feux qui éclairaient d'étranges reflets leur poitrine nue et ruisselante du sang des blessures qu'ils avaient reçues. Le camp et deux généraux, avec une quantité de prisonniers, restèrent au pouvoir du colonel Hervey. La cavalerie fut chargée de poursuivre ceux qui étaient parvenus à s'échapper et ne les abandonna que quand ils eurent regagné le fort George, où ils se mirent à l'abri. Par cet éclatant succès, toute la frontière du Niagara rentrait au pouvoir des Canadiens.

Sir Georges Prévost, gouverneur général du Canada, se trouvait en ce moment avec le gros de l'armée dans le Haut-Canada. A la nouvelle de ce brillant fait d'armes, il envoya des félicitations au colonel Hervey et résolut de profiter d'un tel succès pour s'emparer de Marbourg, l'entrepôt général de la flotte américaine. Il fit donc bloquer cette ville avec tous les vaisseaux anglais qui se trouvaient sur le lac Erié; mais le commodore américain Perry, qui la défendait, après avoir résisté longtemps à toutes les attaques, prenant tout à coup l'offensive, sortit du port avec la flotte de l'Union, et entourant à l'improviste la flotte ennemie, lui livra un combat terrible dont elle ne devait pas se relever pendant le reste de cette guerre.

La flotte canadienne tout entière fut capturée dans ce jour de mémorable détresse et, par ce grand coup, coupa complètement les vivres à Proctor, qui ne réussit qu'avec des difficultés inouïes à se créer de nouvelles communications à

travers l'épaisseur des forêts. Le feu et la hache à la main, il fait tomber des arbres aussi vieux que le monde, incendie des régions entières et, à travers des périls innombrables, parvient à concentrer sa petite armée sur les bords pittoresques de la Tranche, à trois journées seulement de la ville de Détroit et presque sur les lieux où le général américain Hul avait subi une si terrible défaite un an auparavant. Maintenant c'était au tour de l'Union à venger sa honte et à triompher dans les parages où elle avait été deux fois vaincue, pour ainsi dire, de la même manière.

Cependant Proctor avait un avantage sur le général Hul, celui de compter dans les Iroquois qui habitaient la contrée des alliés fidèles et dévoués; mais toute son armée se montait à peine à un corps de mille hommes et à douze cents sauvages. C'est dans ces conditons inférieures et défavorables que l'armée américaine, composée de plus de trois mille hommes, vint lui présenter la bataille. Les régiments américains, armés de leurs carabines rayées dont ils se servent avec une si merveilleuse habileté, remportèrent ce jour là toute la gloire de cette action. Placés vis-à-vis du bataillon composé des troupes anglaises, ils le chargèrent avec une telle furie qu'ils le rompirent sur toute la ligne, pénétrèrent dans les rangs et se mirent à égorger ces troupes ennemies avec une fureur implacable. Pendant ce temps, le reste de l'armée attaquait les Iroquois. Alléwémi les commandait et par sa bravoure, son audace, sa vaillance, leur communiquait un

courage surhumain. Vingt fois les Américains les chargèrent, et vingt fois ils furent forcés de reculer, sans pouvoir les entamer.

D'un autre côté, le sang coulait à flots, les coups de feu retentissaient avec une rapidité foudroyante, les rifles embrasés fumaient, les baïonnettes fonctionnaient avec fureur, et les cadavres sur les cadavres s'entassaient. La mêlée tourbillonnait comme l'ouragan déchaîné qui renverse sur son passage les demeures des hommes, déracine les forêts et bouleverse les mers jusqu'au fond de leurs abîmes.

L'arrivée soudaine des Hurons du Sud et des Ottawais sur le lieu du carnage put seule changer la face du combat. Oskouï était à leur tête, farouche comme un démon, terrible comme Areskouï, le dieu des batailles. Tout dégouttant de sang, il semblait s'enivrer de la volupté du meurtre, de l'odeur de la poudre, de la vue des cadavres. Il brandissait sa terrible hache d'armes avec une force qui tenait du prodige. Jamais elle ne s'abaissait sans qu'un ennemi tombât! Il s'ouvrit un sanglant passage, là où le gros de la mêlée était plus ardent, à travers des colonnes entières. Sa chevelure dénouée s'agitait sur sa tête comme des poils de chacal. Ses yeux sanglants semblaient rouler des flammes. De sa poitrine sortaient des espèces de rugissements. Bientôt les Iroquois se débandèrent comme fait un troupeau de moutons à l'aspect du loup dévorant. Mais il n'en est que plus acharné au carnage. Il bondit au milieu de ces guer-

riers épars, tuant, écrasant, scalpant, se baignant dans le sang. Ce n'est plus un homme, c'est un géant; ce n'est plus un géant, c'est un démon. Devant lui tout tremble, tout fuit, tout tombe. Son bras vole comme l'éclair, frappe comme la foudre.

Un instant Alléwémi s'était efforcé de rallier ses troupes; mais apercevant l'auteur de ce désordre, il rugit de lui devoir sa première défaite et marche droit à lui. A sa vue, Oskouï pousse un cri formidable qui retentit au-dessus des bataillons comme un bruit de tonnerre. Il avait sous ses yeux, son plus mortel ennemi, l'homme qui lui avait ravi ses enfants, l'infâme qui lui avait fait tuer son fils. Sa poitrine se gonfle de colère comme pour éclater. Ses lèvres s'agitent frémissantes et se couvrent d'une sorte d'écume blanchâtre. Il grince des dents comme le jaguar en face d'un serpent, puis, d'un seul bond, terrible, formidable, effrayant, il tombe devant son ennemi en poussant un nouveau rugissement de rage. Egalement redoutables tous deux, tous deux, n'ont plus d'autres armes que leurs sanglants tomahawks. Les jambes en arrêt, la pointrine en avant, le bras levé, un instant ils se mesurent des yeux avec une horrible contraction de haine. Jamais avant eux, jamais depuis, deux hommes condamnés à la mort, ne se lancèrent deux plus terribles regards.

— Ta femme est morte, le sais-tu ? dit Alléwémi avec un sourire d'atroce ironie.

— Où ?

— C'est moi qui l'avais faite prisonnière. La misère l'a dévorée à Toronto, je me vengeais comme quand je t'ai fait tuer ton fils.

— Puisse le grand esprit te plonger dans le lac de feu pour y souffrir éternellement, comme ce tomahawk va te plonger dans la mort.

Et il frappa un coup terrible; mais sa hache rencontra la hache d'Alléwémi et toutes deux firent entendre un son formidable. Alors commença un de ces combats qu'aucune plume ne saurait décrire, que nul pinceau ne saurait peindre. Leurs bras se tordent comme des serpents, leurs haches se heurtent comme la foudre heurtant la foudre. Ils bondissent l'un autour de l'autre avec l'agileté des lions acharnés à s'entredéchirer. Ils cherchent à se surprendre, se courbent, se redressent, offrent leur flanc à droite, frappent à gauche en évitant le coup mortel. Leurs yeux roulent dans leurs orbites sanglants comme des charbons de feu.

De leurs poitrines essoufflées sort une haleine courte, saccadée, grondante. La sueur coule de leur front et de tous leurs membres, pour se mêler, comme un poison, à leurs blessures. C'est un spectacle merveilleux et terrible tout ensemble. Les deux armées de sauvages demeurent immobiles à contempler cette lutte qui doit décider du sort de la bataille. Tout à coup, dans un suprême effort, leurs haches se rencontrent avec une telle violence qu'elles se brisent et volent au loin, ne laissant dans leurs mains qu'un

tronçon informe. Ils s'élancent l'un sur l'autre, se saisissent corps à corps, se pressent poitrine contre poitrine, pieds contre pieds, bouche contre bouche. Leurs bras entrelacés enveloppent leurs corps robustes comme des tenailles d'airain. Ils poussent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, se penchent, se redressent, tentent de s'enlever mutuellement de terre, se donnent des crocs-en-jambes d'une violence inouïe. Sous eux, le sol tremble, le sang piétiné change la verdure en boue, la terre gémit. Mais rien ne peut les dompter, et le combat aurait, sans doute, duré longtemps encore, si, dans leurs mouvements convulsifs, ils n'eussent tous deux rencontré un cadavre. Trébuchant sur les membres du mort, ils roulèrent dans un flot de sang, Oskouï sous Alléwémi. Celui-ci s'étant dégagé, tint un instant son ennemi sous son genou, puis riant d'un rire horrible, il lui dit :

— Il ne te reste plus que ta fille, sais-tu ce que j'en ferai?

— Ah! ma fille, ma fille, ma Nélida vit donc encore?

— Elle vit, mais mieux vaudrait qu'elle fut morte.

— Oh! tue-moi, mais épargne mon enfant.

— Je te tuerai, mais après!...

— Après?

— Je l'enlèverai, puis je l'abreuverai des plus horribles traitements, en la forçant à me servir, comme la dernière des misérables.

— Oh! démon!

— Sais-tu qu'elle est chrétienne?

— Tue-moi! tue-moi!

— Tiens donc! répondit Alléwémi en assénant sur sa tête un horrible coup de sa hache d'armes qui lui brisa le crâne.

Alléwémi se releva souriant; Oskouï fit encore quelques convulsions, puis expira; mais sa mort inspira une sorte de rage à son armée. Cette horrible fin poussa les Hurons et les Ottawais, comme un ouragan, sur les Iroquois. Ceux-ci furent presque tous massacrés ou faits prisonniers; mais Alléwémi s'ouvrit un passage à travers ses ennemis et disparut.

Proctor, défait dans cette rencontre, battit en retraite, avec quelques fuyards, jusqu'à Ancoster, tandis que les Américains emmenaient leurs prisonniers à Détroit. Redevenus maîtres de toutes les eaux, les Américains réunirent leurs forces à l'extrémité du lac Ontario et du lac Champlain, sous les ordres des généraux Wilkinson et Hampton, dans l'intention d'attaquer simultanément Montréal avant de donner le temps aux troupes renfermées dans le Haut-Canada de descendre au secours de cette ville.

La réussite de ce plan leur assurait la possession de toute cette province depuis Montréal jusqu'à Détroit, et forçait l'armée anglaise tout entière à mettre bas les armes, ou à se frayer un chemin au travers des forêts jusqu'à Québec. Rien ne pouvait empêcher Wilkinson de trouver des bateaux et des

pilotes pour passer son armée sur l'île de Montréal, trois ou quatre jours après avoir quitté le lac Ontario, et Hampton n'était qu'à deux journées de marche du Saint-Laurent.



Généralement ils se réunissent en tribus. (P. 151.)

Dans cette extrémité, sir Georges Prévost fit un second appel à la loyauté du peuple canadien. Monseigneur Du Plessis comprit que du succès de l'Angleterre dépendait,

pour le moment, la future nationalidé du Canada, appelé à former dans l'avenir une des premières puissances de l'Amérique, mais qui serait toujours sacrifié aux intérêts des Etats-Unis, si ceux-ci parvenaient à consommer son annexion.

Il appuya donc l'appel du gouverneur général par un mandement énergique, et ordonna partout des prières pour le succès des armes britanniques et pour qu'une heureuse paix vint bientôt couronner leur victoire. Jamais peut-être, depuis la domination anglaise, les paroles de l'évêque de Québec n'avaient eu autant de retentissement. Toutes les populations du Canada semblèrent pressentir, comme leur évêque, que la nationalité de cet immense pays allait dépendre de leur attitude dans cette guerre.

Avant tout, il fallait conserver ce pays à l'Angleterre qui pouvait le protéger, le soutenir, le développer maintenant qu'il était encore faible, car plus tard, lorsque des millions d'hommes peupleraient ces immenses régions, il serait plus facile de secouer le joug d'une puissance éloignée, si celle-ci devenait oppressive, que celui des Etats-Unis qui, par les forces réunies vers leur frontière, auraient toujours mille moyens de l'écraser. Aussi les milices des campagnes se levèrent-elles comme un seul homme, accourant se ranger sous la bannière de Saint-Georges avec un empressement qu'on n'avait jamais vu auparavant. La citadelle de Québec avait été fortifiée avec le plus grand soin ; mais il fallait la dégarnir de ses troupes pour les porter vers

Montréal et exposer ainsi la capitale à se voir capturer par un coup de main. Le dévouement de l'évêque prévint un tel malheur. Faisant un appel à tous les élèves de son séminaire en état de porter les armes, il leur demanda, au nom de la patrie menacée, de se faire les défenseurs de la capitale du Canada. Tous ces jeunes gens s'armèrent avec un enthousiasme extraordinaire et les remparts se virent, comme par enchantement, garnis d'une milice nouvelle, intelligente et dévouée, prête à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de faillir à son devoir.

Le gouverneur, qui s'était retiré au château Saint-Louis, vit ces jeunes gens monter la garde à sa porte et veiller nuit et jour à sa sûreté. Il en fut tellement touché, qu'il vint lui-même leur témoigner combien il était pénétré d'admiration pour leur belle conduite et quel espoir il fondait sur leur vaillance en cas d'attaque.

Mais ce fut surtout à Monseigneur Du Plessis qu'il se plut à rapporter toute la gloire des mesures qui allaient sauver le Canada. Il se hâta d'écrire au prince régnant d'Angleterre, depuis Georges IV, tout ce que venait de faire l'évêque résidant de Québec, et ce prince s'empressa de lui en témoigner sa gratitude, en lui accordant une place au conseil législatif de la province. Ce fut comme la reconnaissance officielle de son titre d'évêque catholique de Québec, qu'on lui avait encore refusée l'année précédente. Une pension, qui l'aidait à soutenir son rang, et l'autorisation d'ériger dans

son diocèse toutes les paroisses nouvelles qu'il désirait établir, achevèrent de lui prouver la haute estime de l'Angleterre. Cependant, celle-ci ne sut pas se montrer véritablement reconnaissante et généreuse dans de semblables circonstances, ni récompenser de tels services avec toute la magnanimité voulue.

L'influence du prélat, en effet, était alors la seule puissance réelle qui fut capable de contenir les peuples canadiens dans le devoir et on n'aurait rien pu lui refuser, si, moins modeste, il avait voulu exiger les plus grandes choses.

Le capitaine Robert et le chevalier avaient reçu l'ordre de se replier sur Montréal. Le fleuve étant occupé par les troupes américaines, on ne pouvait songer à faire le trajet par eau, et l'on prit par les forêts. Nélida les accompagnait. Elle se sentait heureuse et rayonnante de se retrouver au milieu de tous ceux qui l'aimaient, sous la garde de ses amis et du vieux prêtre qui la chérissait comme si elle eût été sa fille. Ce n'était pas sans un vif sentiment d'admiration que le chevalier traversait ces immenses forêts du Nouveau Monde, toute couvertes de fleurs et de lianes, pleines d'oiseaux et d'animaux de toute espèce.

Tandis que Nélida s'appuyait sur son bras, il lui faisait partager le ravissement que lui causaient tous les objets dont il était entouré. Ici l'aigle s'élançait du sommet des rochers d'un vol hardi et rapide, comme la flèche qui part et va frapper le but. Là, le ravissant colibri aux chatoyantes

couleurs, au bec qui plonge dans les fleurs pour y boire la rosée, voltigeait dans les tulipiers ou papillonnait au milieu des noyers noirs et des cèdres blancs ou rouges. Des perroquets éclatants se jouaient dans les branches des gigantesques cyprès qui, au printemps, avaient reçu leurs nids.

Parfois on apercevait des bisons, isolés du troupeau par les chasseurs qui leur faisaient une guerre acharnée, des bœufs musqués se vautraient dans les herbes qui leur montaient jusqu'au dos, des caribous ou rennes sauvages qui se désaltéraient aux bords des cours d'eau, et différentes espèces d'élans à têtes couronnées de bois comme le cerf. Parmi ces derniers, ils admirèrent surtout l'orignal, qui atteint la grandeur du cheval, et que les sauvages regardent comme un animal de bon augure. Sa chair est légère, nourrissante et d'un goût excellent; sa peau forte, douce et moelleuse; aussi les chasseurs les poursuivent-ils à outrance.

Mais il a encore un autre ennemi bien plus implacable, le carcajou, espèce de chat sauvage, qui s'en approche en traître, lui saute sur le dos à l'improviste, s'attache à son cou, l'entoure de sa longue queue pour faire saillir les veines et lui coupant la jugulaire le laisse saigner jusqu'au moment où il tombe mort d'épuisement. L'orignal n'a qu'un moyen de se garantir de ce terrible adversaire, c'est de se jeter à l'eau que son ennemi ne peut souffrir. Ils remarquèrent aussi un grand nombre de porcs-épics dont la chair est estimée, et

une foule de ces lièvres qui changent de couleur et qui deviennent blancs en hiver.

Le soir, on fit halte au milieu d'une vaste clairière, où l'on bâtit des huttes et on alluma des bûchers de nuit à la manière indienne. De ce point on apercevait les feux de quelques sauvages qui étaient campés un peu plus bas sur le ruisseau qui traversait l'éclaircie. Ayant aperçu la troupe du capitaine, ils vinrent à lui et lui demandèrent la permission de passer la nuit avec les siens, redoutant une surprise des Américains.

Elle leur fut accordée sur-le-champ et ces sauvages, qui étaient Iroquois, s'empressèrent de les aider, coupant des branches, plantant des jalons, arrachant des écorces pour couvrir ce palais rustique. En retour de ces bons services, le capitaine Robert leur fit distribuer un baril d'eau-de-vie qui ne contribua pas peu à les mettre en belle humeur. Ils allumèrent un feu d'une étendue extraordinaire et s'assirent tout autour, les jambes croisées à la manière des tailleurs, faisant rôtir leurs quenouilles de maïs, nettoyant leurs jambons d'ours et se préparant à commencer un festin royal. Pendant le repas, les femmes tenaient leurs petits enfants suspendus à leurs mamelles. Bientôt ils s'endormirent à la douce chaleur du feu et elles les déposèrent doucement sur des peaux avec ces soins de mères si délicieux chez ces tribus canadiennes, tandis que parmi les hommes la conversation devenait générale.

Un seul de ces guerriers gardait un silence obstiné; il semblait être le chef de la bande et se tenait un peu à l'écart. Déjà vieux, il paraissait encore d'une force et d'une énergie extraordinaire. Malgré les raies noires, rouges, bleues, dont son visage était tatoué, en dépit de ses oreilles fendues et de la perle pendante au nez dont il était défiguré, il y avait en lui je ne sais quelle grandeur farouche et sombre qui en imposait. Il jetait souvent les yeux du côté où s'élevait la hutte destinée à Nélida, et chaque fois ses regards brillaient d'un éclat étrange. C'était Alléwémi. Il avait suivi le détachement dans l'espoir de trouver une occasion d'enlever la jeune fille et de l'immoler à son implacable vengeance.

La douce et belle enfant était loin de se douter, en ce moment, des affreux malheurs qui la menaçaient. Elle était si heureuse! Sa main dans la main du chevalier, elle était assise sur un tas de feuilles à l'entrée de la hutte qui lui était destinée. A quelques pas de là, le vieux missionnaire et le brave capitaine devisaient gravement du voyage, de batailles et de politique. Nos deux jeunes gens ne disaient rien car leurs cœurs exaltés par leur affection que grandissait encore le spectacle des magnificences qu'ils avaient sous les yeux, semblaient se recueillir pour savourer le bonheur de sentir Dieu présent en eux et dans la nature environnante. Il faisait un de ces splendides clairs de lune qui donnent aux nuits américaines une sérénité, une grandeur et une beauté que le pinceau ne rendra jamais. Mille étoiles scintillaient dans

l'espace azuré du firmament. Des nuages floconneux découpaient çà et là la pureté de cet azur d'un velouté doux à l'œil qui errait sur ces dômes immenses avec un indicible plaisir. Tantôt la lune se reposait sur un groupe de nuages qui s'entassaient les uns sur les autres, comme des montagnes couronnées de rochers éternellement recouverts de neiges. Tantôt elle paraissait voiler ses charmes rougissants derrière d'immenses rideaux de lin et de pourpre qui s'allongeaient et se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses.

Ici des nuages plus blancs que la ouate, se transformaient en légers flocons d'écume; là, ils rougissaient comme une immense fournaise; plus loin, ils se déployaient en formes bizarres où l'imagination se figurait tout ce qu'elle voulait. La scène sur la terre n'avait ni moins de charmes, ni moins de magnificence. Le rayon de l'astre des nuits descendant dans les intervalles des arbres, envoyait des gerbes d'une lumière tendre et veloutée, qui enveloppait, comme un voile éclatant la verdure et les fleurs. Le ruisseau qui coulait à leurs pieds, s'enfonçait tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre, où il disparaissait pour reparaître bientôt étincelant, au milieu de la clairière, de toutes les constellations de la nuit. Une brise légère faisait, par instants, flotter dans les airs la longue chevelure des bouleaux répandus dans la savane, et dont les ombres, s'agitant sur le gazon où dormait la clarté de l'astre étendue comme un voile d'argent, donnaient le mouvement

et la vie aux figures les plus étranges et les plus fantastiques.

Près du campement, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les rugissements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient au fond des forêts.

L'étonnante mélancolie de ce tableau, plein de grandeur et de charme, remplissait nos deux jeunes gens d'une émotion indéfinissable. Leur imagination se trouvait dans la situation la plus propre à se laisser fortement impressionner par la beauté de ce magnifique spectacle. Elle s'abandonnait à la rêverie où la jetaient ces merveilles, errait au fond de ces forêts sans limite, s'égarait à la clarté des étoiles aux bords des lacs immenses, planait sur le gouffre mugissant des cataractes, tombait avec la masse des ondes jusqu'au fond d'insondables abîmes, pour rejaillir en flots bouillonnants et remonter jusqu'aux cieux sur la vapeur écumeuse qui allait se disperser et s'évanouir dans l'étendue de l'espace infini. Insensiblement leur admiration devint telle, que ni l'un ni l'autre ne purent plus la renfermer en eux. Elle s'exhala d'abord en cris d'admiration, en phrases vagues et entrecoupées, en observations qu'un mot caractérise, qu'un geste fait comprendre. Puis, comme si tout cet enthousiasme devait se condenser en un seul mot, le chevalier s'écria :

Ne trouves-tu pas qu'il est doux de s'aimer comme nous le faisons, au milieu de ces belles contrées, ô ma Nélida chérie?

— Dieu est alors si près de nous, qu'aucune haine ne saurait tenir dans un cœur humain; comment donc, ami, pourrions-nous ne pas être heureux de nous chérir comme nous le faisons sous les regards du Ciel?

En ce moment, un bruit se fit entendre dans la feuillée voisine; les branches parurent s'écarter, et une tête apparut, jetant sur la jeune fille des regards tellement farouches qu'elle frissonna de la tête aux pieds.

— Qu'as-tu? dit le chevalier qui sentit ce frisson circuler dans la main qu'il tenait dans la sienne.

Pour toute réponse, elle étendit la main vers l'endroit où elle avait vu paraître le fantôme sinistre et cruel; mais déjà la terrible apparition s'était évanouie.

— Je ne vois rien, dit le chevalier.

— Oh! tout mon corps tremble encore de terreur; il n'y a qu'un instant, un être horrible était là me regardant avec des yeux si farouches que j'ai cru qu'il allait me tuer.

Le chevalier mit l'épée à la main et courut vers le lieu indiqué. On vit comme une ombre ramper à terre, bondir deux où trois fois et disparaître. Le chevalier fouilla les abords du bois voisin, mais ne put rien découvrir. Il se rapprocha du camp des sauvages, et trouva Alléwémi qui allumait son calumet au brasier, en souriant d'une façon cruelle.

Comme il ne connaissait pas ce chef, il s'en approcha, et lui dit ce qui venait de se passer.

— Bah! répondit le rusé sauvage, c'était quelque caribou qui, à votre approche, se sera sauvé à la faveur des ténèbres.

Le chevalier parut satisfait de cette réponse et s'éloigna; mais alors le sauvage se retourna tout à coup, le couvrant d'un regard de haine et murmurant entre ses dents :

— Malheur à qui ose se mettre entre moi et l'objet de ma vengeance!

Le chevalier retrouva Nélida entre le capitaine et le missionnaire qui étaient accourus auprès d'elle en voyant le chevalier s'éloigner comme un trait, l'épée au poignet. On délibéra, et après avoir décidé que cette apparition n'était qu'un effet de l'imagination impressionnée de la jeune fille, on décida que les trois hommes coucheraient dans leurs manteaux autour de sa hutte, pendant qu'elle reposerait à l'intérieur, afin d'éloigner de son esprit toute folle terreur. Celle-ci se retira alors sur son lit de mousse, le capitaine Robert fit sonner la retraite, et bientôt tout parut dormir du plus profond sommeil. Nélida et le chevalier seuls ne dormaient pas. Enveloppé dans son manteau, celui-ci s'était étendu à l'entrée de la hutte, l'épée au côté. Vers minuit, il se sentit légèrement tirer par son habit, et entendit une voix douce et craintive qui lui disait :

— Chevalier Louis?

— Qu'y a-t-il? dit celui-ci en se redressant en sursaut.

— Dormiez-vous?

— Non, Nélida! mais pourquoi me faire cette demande? vous m'avez épouvanté.

— C'est que je mourais de peur dans la crainte que vous ne dormiez. Il me semble avoir entendu du bruit; tenez, voilà que je l'entends encore.

Tous deux retinrent leur respiration, et crurent effectivement entendre comme un bruit de pas froissant des branches sèches. Le chevalier se redressa, s'assit après s'être débarrassé de son manteau et attendit en silence, en se confondant dans le feuillage de la hutte. Bientôt une ombre parut sortir de l'épaisseur de la forêt, jeta sur la clairière des regards perçants, écouta immobile et muette et n'entendant rien, se coucha et se mit à ramper vers la tente comme un serpent, s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer que rien n'avait bougé. A la vue de cet être fantastique qui se traînait ainsi, Nélida se serra près du chevalier dont elle saisit le bras en disant :

— J'ai peur.

— Quittez-moi et ne craignez rien, répondit le chevalier.

L'ombre continua donc à s'avancer à pas de loup, puis, arrivée à quelques mètres de la hutte, elle bondit pour s'élancer à l'intérieur; mais le chevalier se redressant subitement, la heurta avec une telle violence, qu'elle alla rouler à quelques pas de là, se releva, voulut fondre sur le jeune

homme le poignard à la main, mais au cri poussé par la jeune fille, à la vue du capitaine et du vieux prêtre qui se levèrent en sursaut, elle recula et disparut comme la première fois.

Un instant après, l'alarme était dans le camp tout entier. On parla beaucoup de cet événement; mais on ne découvrit rien. Au lever du jour, les sauvages disparurent ; ce n'était qu'une ruse d'Alléwémi, qui voulait se mettre sur les traces de la troupe, comme il l'avait déjà fait, sans qu'elle s'en doutât, et arriver à ses fins par d'autres moyens. Mais l'éveil était donné; le chevalier ne douta plus que Nélida ne courût quelque danger, et redoubla de vigilance pour veiller sur elle.

On se remit en marche pour Montréal, et la beauté du jour sembla dissiper toutes les craintes de la nuit. Cependant le chevalier ne quittait pas Nélida, allégeant par une conversation spirituelle et les plus fines observations, l'ennui du voyage. Tout en cheminant, ils rencontrèrent un étang où s'était établie toute une tribu de castors, dont ils se mirent à contempler l'ingénieuse industrie. Le vieux prêtre leur en peignit les mœurs de la manière suivante :

— Vous savez, leur dit-il, que cet animal est rangé parmi les quadrupèdes amphibies, bien qu'il lui soit possible de vivre sans aller dans l'eau, et qu'il ne puisse même y demeurer, n'en n'ayant besoin que pour se laver et se baigner. Les plus grands, comme vous le voyez, ont un peu moins de quatre pieds, et peuvent peser une soixantaine de livres.

Leur couleur variant selon les climats, est noire dans le nord, brune dans les pays tempérés, tirant sur le blanc vers le sud. Les muscles de cet animal, qui peut vivre jusqu'à vingt ans, sont extrêmement forts et d'une grosseur qui n'est pas proportionnée à sa taille. Les intestins sont, au contraire, fort délicats. Il possède deux mâchoires d'une grosseur extraordinaire, chacune garnie de dix dents, dont huit molaires et deux incisives qui lui permettent de ronger les arbres. Sa tête offre à peu près la figure d'un rat des montagnes. Il a le museau allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues en dehors, sans poils en dedans ; ses jambes sont courtes, surtout celles de devant, et n'ont pas plus de quatre pouces de long ; ses pieds de derrière sont plats, garnis de membranes entre les doigts : il peut ainsi marcher avec lenteur, mais nage aussi facilement que tout autre animal aquatique, et par sa queue, il est tout à fait poisson.

« Généralement, ils se réunissent en tribu formant une bourgade de trois à quatre cents membres. Ils choisissent toujours un lieu d'habitation où l'eau et les vivres se trouvent en abondance. S'ils ne trouvent pas de lac ou d'étang, ils en forment un en arrêtant le cours d'un ruisseau ou d'une petite rivière, par une digue qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est de couper quelques gros arbres qu'ils attaquent à coups de dents, et savent toujours faire tomber du côté de l'eau. Ils les font ensuite rouler jusqu'à l'endroit où ils doivent être placés, ou même

les portent à la place. Quelquefois cependant, les pièces dont ils forment leur digue, n'ont que la grosseur de la cuisse, mais alors elles sont soutenus par des piquets solides et entrelacées d'un nombre infini de petites branches. Les vides sont remplis d'une terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une seule goutte d'eau. Ils la préparent avec leurs pattes, et leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais elle leur sert encore d'auge pour voiturer ce mortier qu'ils transportent en se traînant sur leurs pattes de derrière. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils prennent leur mortier avec les dents, et, pour l'employer, se servent alternativement de leurs pattes et de leur queue. Les fondements des digues que construisent ainsi les castors, ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, et vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. L'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées est admirable. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus et l'autre côté parfaitement d'aplomb. Nos meilleurs ouvriers ne feraient rien de plus solide ni de plus régulier.

» Le même art est observé dans la construction des cabanes des castors. Elles sont ordinairement posées sur pilotis sur les digues dont nous venons de parler ou sur les bords des lacs et des étangs, à l'extrémité des pointes qui s'avancent dans l'eau. Leur aspect est rond ou ovale; elles sont voûtées en anses de panier, et leurs parois ont deux pieds d'épaisseur. Leurs matériaux ne sont pas différents de

ceux des digues, mais ils sont moins gros, et l'enduit intérieur de terre glaise n'y laisse pas pénétrer l'air extérieur. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie que chaque castor a sa place marquée. Il prend soin de la revêtir de feuillages ou de petites branches de sapin, et jamais on n'y voit d'ordures.

» Les cabanes ordinaires, qui ont une porte d'entrée et une de sortie, servent de logement à huit ou dix castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres, pour que les castors y entretiennent une communication facile. Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre, et jamais l'hiver ne les surprend dans leur travail.

» C'est aussi dans ce mois que chacun fait ses provisions. Pendant le printemps et l'été, vivant dans la campagne ou dans les bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorces et de feuilles d'arbres; ils pêchent aussi des écrevisses et quelques poissons. Mais quand approche la saison d'hiver, ils se mettent à récolter une abondante provision de bois tendre, telles que les faibles tiges du peuplier, du tremble, du coudrier et les disposent en piles, de manière à ce qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau.

» On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes selon que l'hiver doit être plus ou moins long : c'est, pour les sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne trompe jamais. Pour manger le bois, un castor le coupe

en pièces fort menues et les apporte dans sa loge. Comme la fonte des neiges cause de grandes inondations dans ce pays, dès qu'elle commence, ces animaux quittent leurs cabanes, mais les femelles y reviennent aussitôt que les eaux sont écoulées, et c'est alors qu'elles font leurs petits. Les mâles continuent à tenir la campagne jusqu'au mois de juillet,



La jeune fille s'éloignait de Montréal accompagnée du vieux prêtre. (P. 164.)

temps auquel ils se rassemblent tous pour réparer les brèches faites par l'eau à leurs édifices, ou en élever d'autres, s'ils ont été détruits par les chasseurs. Les ravages de ceux-ci, la guerre plus terrible encore que leur font les gloutons, le manque de vivres leur font parfois changer de demeure; mais il est des endroits pour lesquels ils éprouvent tant

d'affection, que malgré tout le mal qu'on leur fait, ils ne peuvent se résoudre à les quitter.

» La chasse du castor ne paraît pas difficile. L'industrie qu'il fait paraître dans la construction de son logement et dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner lorsqu'il est question de sa sûreté. C'est pendant l'hiver qu'il est exposé aux persécutions des chasseurs, parce qu'alors, comme tous les animaux à fourrures, il a le poil plus beau et la peau plus fine; mais il a les yeux si perçants et l'oreille si bonne, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau. On le perdrait, quand bien même il aurait été percé d'une flèche ou d'une balle avant de s'être jeté à l'eau, parce qu'il ne surnage point lorsqu'il meurt d'une blessure. Aussi n'emploie-t-on guère d'autres méthodes pour le prendre que la trappe et la tranchée.

» Les Canadiens dressent des trappes sur le chemin des castors, lorsque, durant l'hiver, ils se laissent aller à des expéditions dans les bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche et plus tendre. On les amorce avec de petits morceaux de bois tendre et nouvellement coupé. Si le castor y touche, il fait tomber sur lui un gros arbre qui lui brise les reins. Le chasseur qui survient l'achève aussitôt sans peine. La tranchée demande plus de précautions. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi-pied, on y fait une ouverture avec la hache. Les castors ne manquent point de s'y présenter pour respirer avec plus de liberté, et on les assomme, au moment

où ils montrent la tête pour aspirer l'air, on les saisit alors par une patte et on les jette sur la glace, avant que, revenus de leur étourdissement, ils aient eu le temps de plonger. Si la cabane est près de quelque ruisseau, on coupe la glace en travers pour y tendre un grand filet et on court briser la cabane. Tous les castors qu'elle contient ne manquent pas de se sauver dans le ruisseau et se trouvent pris dans le filet; mais on les y laisse peu de temps, parce qu'ils s'échapperaient en le coupant.

» Ceux qui bâtissent leurs cabanes dans les lacs ont une autre retraite, qui leur tient lieu de maison de campagne. Alors les chasseurs se divisent en deux bandes, l'une pour abattre la cabane des champs, l'autre pour marcher en même temps contre la cabane du lac. Les castors, en voulant se réfugier d'une cabane dans l'autre, sont tués dans le trajet. S'ils découvrent les chasseurs ou quelques-unes des bêtes carnassières qui leur font la guerre, ils plongent avec un si grand bruit, en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend à une très grande distance. On croit qu'ils font ce bruit pour avertir les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat si fin, que, même dans l'eau, ils sentent les canots de fort loin. En retour, ils ne voient que d'un côté et cette disparition de leur vue les livre souvent au chasseur qu'ils veulent éviter.

» Les plus terribles ennemis des castors sont les loutres, autre espèce d'amphibie, qui leur font une guerre continuelle. Vers le mois de mai, les loutres se réunissant en

troupes, vont attaquer les castors jusque dans leurs cabanes; mais ordinairement elles sont repoussées avec perte; car un seul castor, à coups de dents et de queue, peut se défendre contre trois loutres. »

Ainsi parlait le vieillard, qui avait beaucoup observé, comme tous les vieux missionnaires qui n'étaient pas seulement des théologiens, mais aussi des historiens, des astronomes, des mathématiciens, et surtout des naturalistes, nous peignant, dans leurs lettres, les mœurs, les usages, les coutumes des peuples au milieu desquels ils vivaient, et décrivant avec une grâce et un charme souvent exquis ce qu'ils apercevaient de plus remarquable dans la nature animale et végétale. C'est en l'écoutant deviser de la sorte sur mille sujets variés, que le chevalier et Nélida arrivèrent à Montréal.

D'immenses préparatifs de résistance s'y faisaient de toutes parts. On fourbissait les armes, on aiguisait les glaives, on créait la défense en élevant des murailles nouvelles ou restaurant les anciennes. Partout régnait une activité extraordinaire, une exaltation inexprimable. Les jeunes milices se livraient au tir et aux exercices militaires avec un incroyable enthousiasme. Tout respirait la guerre, tout annonçait que si les ennemis arrivaient jusque-là, ce ne serait pas sans livrer de terribles assauts, sans éprouver une résistance acharnée, désespérée, qui ne leur abandonnerait la ville que réduite en cendres sur les cadavres de ses défenseurs.

## VI

### LES ADIEUX, LE TRIOMPHE.

Le mois de septembre de l'année 1813 touchait à sa fin; l'hiver allait commencer, la guerre ne pouvant plus continuer que quelque temps, grâce à la clémence de la saison, moins violente cette année qu'elle ne l'était d'habitude sous ces climats, tout annonçait que les coups dont les ennemis allaient s'accabler décideraient de la suite des hostilités.

Mais comme tous les efforts des Américains devaient se porter sur Montréal, si jamais ils étaient victorieux, on ne pouvait songer à laisser Nélida exposée au sac d'une ville qui serait livrée au pillage et à toutes les horreurs dont la souillerait une soldatesque impitoyable, en cas de réussite. On décida donc que le vieux missionnaire la conduirait immédiatement à Québec, auprès de son oncle, où elle trouverait un asile sûr et une bienveillante hospitalité. Ce trajet même n'était pas sans danger, et, pour prévenir tout malheur, on résolut de leur donner une petite escorte.

La jeune fille ne put apprendre cette décision qui allait la séparer, peut-être pour jamais, de celui qu'elle aimait, sans en éprouver la plus amère douleur. Quel autre appui lui resterait il, si jamais le vieux prêtre venait à mourir? Des parents encore inconnus qui, peut-être, refuseraient de la reconnaître! Mais ce qui la troublait surtout, c'était la pensée des périls que le chevalier allait courir, loin d'elle, sans qu'elle pût lui porter secours, panser ses blessures s'il était atteint, le soigner s'il tombait malade.

Elle le revoyait pâle, défait, épuisé, comme elle l'avait déjà vu, alors que, sans elle et les secours du vieux prêtre, il eût succombé à une mort certaine. Ces images la remplissaient d'une amertume inexprimable. Seule, dans la chambre qu'elle habitait, elle pleurait silencieuse et muette, élevant parfois vers le ciel un regard plein d'angoisses et de prières. Tout à coup elle entendit des pas qui se rapprochaient. Le moment de la séparation était-il déjà venu? Elle tressaillit, essuya ses larmes et s'efforça de paraître calme et ferme. La porte s'ouvrit et l'on vit entrer le capitaine Robert, le vieux prêtre et le chevalier.

Celui-ci était pâle et triste. On eût dit qu'il appréhendait pour sa fiancée quelques malheurs imprévus et funestes. Quand il aperçut la jeune fille, les yeux encore tout rouges des larmes qu'elle avait versées, il plaça sa main sur son cœur pour en comprimer les battements. Il lui semblait que la douleur allait le briser dans sa poitrine. Nélida s'aperçut

de la poignante émotion qui l'étreignait et dut faire d'incroyables efforts de volonté pour ne pas fondre en larmes, éclater en sanglots. Tous restaient silencieux en présence de ces douleurs muettes qui n'attendaient peut-être qu'un mot pour se faire jour; et personne n'osait prendre la parole.

Le vieux prêtre, le premier, se décida à rompre un silence plus poignant que la manifestation des plus amères douleurs. S'approchant de la jeune fille, il prit ses mains dans les siennes, la regarda un instant avec une tendre et sympathique compassion et lui dit d'une voix douce et pleine de bonté

— Mon enfant, n'exagérons rien dans la vie, ni la joie, ni la douleur, et sachons toujours envisager toute chose à son véritable point de vue. Vous allez nous quitter, mais ce sera pour quelques jours seulement. Vous trouverez chez votre oncle un asile plein de sécurité, et nous avons pris toutes nos précautions pour que vous n'ayez aucun danger sérieux à courir.

— Ah! mon père, s'écria la jeune fille, avez-vous donc pu croire que ce soit de mes propres périls que je fusse préoccupée? Eh! que m'importent les dangers que je puis courir? Ce qui m'accable, c'est la pensée de m'éloigner de lui au moment où il doit aller affronter des dangers bien autrement grands que tous ceux dont il est jusqu'ici sorti victorieux, mais non pas toujours sans blessures! Pendant que je serai loin des lieux du combat, je me le figurerai sans cesse au

milieu des mêlées sanglantes, des coups de feu, des charges à l'arme blanche et mes cheveux s'en dresseront d'horreur sur ma tête, et mon sang s'en glacera d'effroi dans mes veines. Je croirai entendre le cri des blessés et des mourants tombant de toutes parts; il me semblera voir les prisonniers que l'on emmènera, les chevelures que l'on scalpera; je me demanderai s'il n'est pas au nombre de ces malheureux et j'en sècherai de terreur. Quelle désolation ne sera pas la mienne! Combien mes angoisses seront intolérables! Je le revois encore, tel qu'il nous revint le jour funeste où une balle lui avait traversé le cou. On n'en revient pas toujours de pareilles atteintes, et, lui mort, que signifie ma vie?

— Ma pauvre enfant, je comprends combien cette séparation doit te paraître cruelle et douloureuse; mais ici le devoir parle et l'honneur doit rester sans tache. Le chevalier a consenti à servir le pays de ses pères; un grade honorable lui a été conféré; il serait le plus vil des hommes, s'il hésitait à braver les périls qui peuvent menacer sa vie!

— Eh! qui vous parle, père, de l'empêcher de faire son devoir? Ne serais-je pas la première à le mépriser, s'il pouvait hésiter? Mais pourquoi me séparer de lui? Devant Dieu n'est-il pas véritablement mon époux par ses promesses et ses serments? Ne serait-il pas plus digne de me permettre de l'accompagner?

— De l'accompagner? fit le missionnaire interdit.

— Eh! mon Dieu, ne m'avez-vous pas répété cent fois

qu'on avait vu des religieuses intrépides braver tous les périls, suivre les armées, panser les plaies des blessés, les servir dans leurs maladies et mériter la palme des martyrs par leur héroïque dévouement? Ne puis-je donc faire ce qu'elles ont fait? Père, votre place à vous et à moi, n'est-elle pas où quelqu'un soufire et pleure? Accompagnons-les tous deux. Nous partagerons leurs craintes, leurs périls, leurs angoisses, nous vivrons ou nous mourrons ensemble.

— Chère enfant, reprit le prêtre fondant en larmes, ce que tu dis là est grand et beau, et j'accepterais, peut-être, si tu n'étais, comme autrefois, que l'humble fille du rocher. Mais aujourd'hui tu ne t'appartiens plus, tu te dois tout entière à celui qui t'a choisie pour la compagne de sa vie.

— Mais alors pourquoi me séparer de lui? Crois-tu, père, que si je le priais de nous permettre de le suivre, il me le refuserait? ajouta la jeune fille en jetant sur le chevalier un regard tout plein de larmes.

Et les sanglots trop longtemps comprimés éclatèrent enfin. Une pluie de larmes tomba de ses yeux. Le chevalier, que cette scène remuait lui-même jusqu'au fond des entrailles, n'avait osé dire une parole, de crainte de laisser deviner son trouble et sa douleur. N'en pouvant plus, il s'approcha, à son tour, de la jeune fille, saisit ses mains, la regarda un instant, le cœur gros d'amertume, s'efforçant de calmer son émotion et d'une voix profondément altérée, mais pleine de douceur, lui dit avec effort :

— Nélida, n'insistez point pour obtenir une demande impossible. Devant Dieu et devant les hommes, je vous ai choisie pour devenir la compagne de ma vie. Je vous dois protection, conseil, dévouement et je ne faillirai point à mon devoir. Si nous n'avions à combattre que des hommes civilisés, pénétrés de sentiments d'humanité et d'honneur, je vous dirais peut-être : Restez-ici, dévouez-vous! Mais il n'en est pas ainsi, ô ma Nélida! Les troupes américaines ne sont composées que d'un ramassis de gens de tout pays et capables de tous les forfaits. Là se rencontrent la lie des aventuriers sortis d'Europe, des hordes de chasseurs licencieux et impitoyables qui ont passé toute leur vie au milieu des forêts, vivant avec les loups et les ours qu'ils pourchassent, des bandes de sauvages vicieux et dégradés. Comment pourrais-je vous exposer au péril de tomber dans les mains de ces hommes, pour devenir la victime de leurs vengeances cruelles, de leur haine sans frein? Avez-vous réfléchi à toutes ces choses, ô ma Nélida bien-aimée, en implorant la faveur de nous accompagner? Jusqu'ici vous avez pu rester près de nous, parce que le péril de l'invasion n'était pas imminent; mais le pouvez-vous encore, à cette heure où vont se livrer les combats suprêmes qui décideront de la nationalité canadienne? Nous vaincus, tout est perdu. Que deviendrez-vous dans l'horreur d'une fuite générale? Près de notre oncle, un vaisseau vous reçoit, nous volons vous rejoindre, nous partons pour notre belle France et je vous obtiens de ma mère

qu'elle vous acceptera pour fille, comme la vôtre m'avait accepté pour son fils. Allez donc nous attendre à Québec, sans trop de crainte et d'angoisses. Nous combattons pour une cause juste et sainte et l'amour de la patrie donnera la victoire à ses vaillants défenseurs.

— Oh! comment résister à de telles prières, surtout lorsqu'elles tombent d'une telle bouche? s'écria Nélida en se précipitant dans les bras du jeune homme. Mais ne t'offense pas, je t'en supplie, ô mon chevalier Louis, si je n'ai pas la force de me séparer de toi sans pleurer. Hélas! je sais combien tu es vaillant et brave! Plus est grand le péril, plus il a d'attrait pour ton cœur! Cette balle qui a failli te ravir à moi pour jamais ne m'apprend que trop ce que je dois redouter de ton audace. Oh! du moins, je t'en conjure, ne t'expose pas trop au danger, conserve-toi pour ta mère et pour moi.

— Je te le promets, répondit le chevalier fondant en larmes.

— Maintenant, capitaine, je le remets entre vos mains, vous m'en répondrez. Veillez sur lui comme s'il était votre fils; promettez-le-moi, vous aussi, ajouta la pauvre jeune fille.

— Ah! je te le jure, ma belle enfant, dit le vieux marin, qui n'était pas moins ému que le missionnaire et le chevalier. Et maintenant embrassons-nous tous et séparons-nous, car prières de femmes font à l'homme des cœurs de lièvres.

Tous s'embrassèrent pour la dernière fois et le mission-

naire s'éloigna, emmenant Nélida qui se retourna pour dire encore une fois au chevalier :

— Du moins ne va pas mourir.

Tandis que la belle jeune fille s'éloignait de Montréal, accompagnée du vieux prêtre et de l'escorte destinée à la protéger, le capitaine et le chevalier quittaient aussi cette ville pour se rendre au camp du colonel Salaberry. Ce brillant officier appartenait à l'une des familles françaises les plus distinguées et les plus anciennes du Canada. Depuis sa jeunesse, il avait toujours servi avec honneur dans les troupes britanniques, se signalant avec les armées de l'Angleterre dans toutes les parties du monde, en Europe, en Amérique, en Afrique, dans l'Indoustan. Peu d'hommes unissaient une intrépidité personnelle aussi dédaigneuse de tout danger à un talent militaire plus incontestable, et sa prodigieuse activité n'avait d'égale que sa rare expérience. Ce remarquable officier fut un des hommes les plus accomplis qu'ait possédés le Canada et sa fortune comme sa réputation sont toujours restées bien au-dessous de sa valeur et de son mérite réel. Comme à un autre Léonidas aux Thermopyles, on lui avait confié l'avant-garde de l'armée, composée de trois cents hommes; mais plus heureux que son célèbre émule, il put non seulement résister à des troupes vingt fois plus nombreuses, mais il les arrêta, il les refoula, les vainquit, revint triomphant dans sa patrie qu'il avait sauvée et qui ne lui a pas encore érigé le lion de bronze qu'il a si bien mérité.

Le général américain Hampton, après avoir réuni toutes ses troupes, était entré à la tête de quatre mille hommes dans le Bas-Canada, avec l'intention de s'emparer des rives du Saint-Laurent, par la rivière de Châteauguay. Après quelques marches et contre-marches tentées dans le but de forcer le colonel à changer ses positions, il s'approcha du détachement de ce dernier, nourrissant l'espoir de remporter sur lui un facile mais important succès par l'habileté de ses manœuvres et les ravages que ferait dans ses troupes, si peu nombreuses, un feu de peloton bien nourri et foudroyant. Mais le colonel, qui n'était pas un homme à se laisser donner le change, devina sans peine quelle tactique se proposait d'employer contre lui son adversaire, et ne doutant point que ses troupes n'y pourraient résister et se feraient écraser presque sans pouvoir combattre, il résolut aussitôt de les sauver, en profitant des accidents du terrain avec une habileté merveilleuse. Chaque arbre, chaque buisson devint un abri pour un de ses hommes qui furent disposés de manière à profiter des plis du sol pour se réunir en une masse compacte sur un point donné, à un signal convenu. C'était la guerre de tirailleurs que la Vendée venait d'inventer contre les soldats de la révolution et que Salaberry créait, à son tour, dans les immenses déserts de l'Amérique septentrionale.

Le général Hampton, fier de ses quatre mille hommes, s'avançait en pleine sécurité contre les trois cents braves de Salaberry, ne doutant point qu'il les écraserait jusqu'au der-

nier homme. Bientôt il pénètre sur le lieu de la bataille qu'il parcourt étonné de n'y plus rencontrer l'ennemi. Plein d'orgueil, il s'imagine qu'il a fui devant lui et commande de s'élancer à sa poursuite, afin de ne pas le laisser échapper, quand une grande voix tonnant tout à coup au-dessus de la plaine, s'écrie :

— A l'œuvre, mes vaillants ; feu !

Et de chaque arbre, de chaque buisson pleuvent les balles et l'inévitable mort. Un feu roulant crible les rangs des Américains. Chaque coup, bien visé, annonce qu'un homme vient de cesser de vivre. Une épouvantable terreur s'empare des assaillants. Ils cherchent partont cet ennemi qui envoie la mort de tous côtes et ne l'aperçoivent nulle part. Et les coups succèdent aux coups, les cadavres renversés aux cadavres.

Le désordre se met dans tous les rangs ; la confusion plane sur l'armée du général de l'Union qui, entendant siffler les balles et voyant s'abattre ses hommes, perd la tête et ne sait plus que faire. On se presse, on se mêle, on se heurte, on court à droite, on est repoussé à gauche ; partout du feu, partout des balles, partout la mort, et cependant pas un homme qu'on puisse atteindre et contre lequel il soit possible de lutter. Bientôt la panique devint formidable. Des rugissements de bêtes fauves s'élevèrent de cette masse éperdue qu'on massacrait sans pitié. Alors, trois hommes semblèrent se détacher des arbres et du sol et apparurent tout grands

debout sur les hauteurs voisines, l'un au Nord, les deux autres à l'Est et à l'Ouest. C'était Salaberry, le capitaine Robert et le chevalier Louis. Tous trois visèrent en même temps et trois officiers tombèrent. Puis trois cris tonnèrent au-dessus de la mêlée, comme trois hurras sortis de la poitrine des géants :

— Victoire au Canada!

A ce cri, trois cents têtes surgirent de derrière les arbres, les buissons, les ravins, et l'on entendit sortir de trois cents poitrines comme un épouvantable rugissement de lion, ces trois mots redoutables :

— Victoire au Canada!

La terreur de l'ennemi est au comble.

Ce ne sont pas trois cents hommes qui les foudroient de tous les points de ces hauteurs, ce sont dix mille, vingt mille, cent mille peut-être! On bondit les uns sur les autres; on fuit dans tous les sens. On ne voit plus que la mort, on n'entend plus que les coups de feu, on ne sait plus que trembler et pâlir. Salaberry comprend que tous ces malheureux vont se laisser égorger comme des agneaux. Il s'écrie :

— Croisez la baïonnette, et chargez à fond!

Ces trois cents lions s'élancent, comme un ouragan, de tous les points à la fois. Ils massacrent, ils égorgent, ils tuent. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. La plus grande partie des troupes Américaines reste sur le champ de bataille, tandis que Salaberry n'eut que deux hommes tués

et seize blessés. Hampton découragé se retira à Blattsburg sur le lac Champlain, où il demeura dans l'inactivité la plus absolue, voyant les restes de son armée diminuer à vue d'œil par les maladies et les désertions. Telle fut cette admirable bataille de Châteauguay qui rappela le célèbre combat de Monougahela en 1755, où l'armée de Braddock fut détruite par une poignée de Canadiens et de sauvages.

Pendant ce temps, Wilkinson, croyant que Hampton devait déjà toucher les environs de Montréal, s'avançait à la tête de ses neuf mille hommes, pour faire avec lui sa jonction sous les murs de cette ville. Il s'était embarqué le 5 novembre dans l'île Grenadier et, dès la nuit du 6, il passait devant le fort anglais à Prescott. Il faisait un clair de lune magnifique; la nuit suivante, il aurait pu faire débarquer ses troupes dans l'île de Montréal, avant même que Sir Georges Prévost eût pu être informé de son appproche; mais des obstacles imprévus et des inepties multipliées donnèrent au gouverneur général le temps de réunir toutes ses forces, qui montèrent bientôt à plus de ving mille hommes.

On ne saurait accorder trop d'éloges au clergé canadien qui, dans ces circonstances, sut déployer tant de zèle et de patriotisme. Sous la direction et le patronage de leurs prêtres, tous les villages coloniaux avaient répondu à l'appel du gouverneur et envoyé des défenseurs à la patrie menacée. Aussi sa mémoire est-elle désormais inséparable de l'histoire de ce peuple dont il est un des principaux fondateurs, et dont

il a été incontestablement le sauveur et le soutien dans les temps modernes.

Commises aux soins des divers généraux, ces troupes furent bientôt disposées avec habileté, pour faire face à tous les mouvements des troupes envahissantes. Les rencontres se multiplièrent pendant tout le mois de décembre. Il y eut de part et d'autre des alternatives de revers et de succès au milieu desquels se distinguèrent nos deux héros, le capitaine et le chevalier. A la fin les Américains ne pouvant plus tenir contre des forces aussi supérieures prirent le parti de se retirer.

Pendant que ces événements se passaient aux environs de Montréal, Nélida suivie de son escorte se dirigeait vers Québec aux côtés du missionnaire. Comme ce dernier, elle montait un cheval du pays qui marchait d'un pas calme et doux. Elle était habillée de manière à pouvoir affronter un voyage à travers les bois. La brise du matin soulevait avec grâce le voile vert qui descendait de son chapeau de castor. Elle laissait voir ingénument son teint éblouissant, ses beaux cheveux dorés, et ses yeux pleins d'éclat. Les lignes empourprées qui coloraient encore à l'Orient, n'étaient ni plus brillantes ni plus délicates que l'incarnat de ses joues. La beauté de la nature qui se réveillait de son léger sommeil, paraissait avoir ramené quelque sérénité sur ses traits et, parfois, elle souriait aux observations du vieux prêtre avec une grâce si charmante que l'aurore elle-même en paraissait moins belle.

Tout à coup l'Indien qui servait de guide, se retournant,

s'arrêta aux côtés du vieux prêtre, et lui dit d'une voix basse : « Bien que nous ne courions aucun danger, la prudence doit nous engager à traverser ce désert avec le moins de bruit possible. » Le missionnaire se tut, jetant un coup d'œil rapide vers tous les fourrés voisins. Un instant, il crut reconnaître dans un d'eux un sauvage aux aguets ; mais s'étant avancé vers cet endroit, il n'aperçut plus rien, et sourit de son erreur qui lui avait sans doute fait prendre quelques baies de couleur éclatante pour les regards perçants d'un sauvage. Toutefois il ne s'était pas mépris. Quand la petite troupe fut passée, les branches du buisson s'écartèrent et laissèrent passer une forme humaine. L'aspect de cet être n'était pas sans une certaine grandeur ; mais les traces des passions sans frein que reflétait son visage contribuaient avec le tatouage à rendre cette apparition effrayante. Ce sauvage avait une expression sombre et farouche qui perçait dans tous ses traits malgré leur immobilité stoïque. Il portait, comme les Indiens, un couteau à sa ceinture et une hache d'arme appelée tomahawk.

On remarquait dans toute sa personne un air de négligence qu'on aurait pu attribuer à des fatigues dont il n'était pas encore remis. Les couleurs dont il avait peint son visage étaient confusément mêlées et rendaient plus repoussants encore ses traits basanés. Le hasard avait produit sur cette féroce physionomie des effets que l'art aurait inutilement cherchés. Les yeux seuls qui étincelaient comme des étoiles au milieu des nuées, avaient conservé toute leur sauvagerie pre-

mière. Il suivit d'un regard ardent les voyageurs qui s'éloignaient sans se douter de sa présence, et un rayon de joie éclaira son visage repoussant quand il leur vit prendre la route qui devait les livrer à sa fureur. C'était Alléwémi.

La petite troupe continua sa route à travers les bois dont les vastes dômes les couvraient d'ombres et de couleurs foncées. Les rayons du soleil faisaient resplendir le givre comme des rubis et des émeraudes. Le silence plein de vagues harmonies qui caractérise les paysages de l'Amérique régnait autour d'eux. Il n'était interrompu que par les bonds des daims qui fuyaient à leur approche, les cris discordants des geais qui s'envolaient effrayés, les hurlements lointains et prolongés des loups, ou le mugissement de chutes d'eau que l'on entendait dans les immenses profondeurs de la solitude. On marcha jusqu'à l'heure de midi, sans qu'aucun événement vînt faire diversion aux pensées de Nélida qui se reportaient sans cesse avec une sorte de triste amertume sur le chevalier dont elle s'éloignait, comme si elle ne devait plus le revoir. Vainement le missionnaire cherchait à faire diversion aux vagues pressentiments qui l'agitaient sans pouvoir y parvenir. Cette tristesse sans causes apparentes unie à la fatigue du voyage ne tardèrent pas à l'accabler. On fit une halte et l'on prit quelque nourriture à l'aide des provisions dont on s'était muni. Tandis que tous assis sur l'herbe, aux bords d'un ruisseau, cherchaient à se réconforter, l'Indien tressaillant tout à coup s'écria :

— Silence!

Tout le monde se tut et se mit à écouter; mais les bois semblaient muets. Le guide n'en mit pas moins son oreille à terre et, après quelques minutes d'hésitation, il reprit :

— J'entends un bruit de pas.

— Ce sont peut-être des loups qui suivent notre piste, dit le missionnaire.

— Ce sont des pas de sauvages, répondit le guide, et, sur mon âme, à leur seule manière de froisser les branches sous les talons de leurs pieds, je jurerais que ce sont des Iroquois.

— Peut-être la tribu d'Alléwémi, ajouta la jeune fille pâlissante, d'une voix qui tremblait sur ses lèvres décolorées.

— C'est possible, dit l'Indien. Pour le moment, l'essentiel est de changer de place de manière à dépister les Iroquois, sinon nos chevelures pourraient bien sécher demain suspendues à leurs ceintures.

L'indien fit cette déclaration terrible avec la froide assurance d'un homme qui comprenait parfaitement le danger dont la petite troupe était menacée, mais qui ne craignait pas de l'affronter en face. Le père Mesnard pensa à la jeune fille et crut déjà la voir à la merci des ennemis.

— Ah! je vous en supplie, dit-il à l'Indien, sauvez-nous du péril qui nous menace et vous recevrez de ses parents la récompense que vous voudrez.

— Offrez vos prières à Dieu! il peut seul vous donner la sagesse nécessaire pour deviner les trames de ceux qui sont

sur nos traces, si ce sont des ennemis. Quant aux offres d'argent, inutile de vous en occuper, car ni vous ni moi, ne vivrons peut-être plus ce soir. Je vais tenter tout ce que peut inventer la pensée humaine pour sauver cette tendre fleur, mais n'attendons d'autre récompense que celle d'une conscience satisfaite d'avoir fait une bonne action. D'abord il faut me promettre deux choses.

— Quelles sont-elles?

— La première, c'est d'être silencieux comme ces bois; la seconde, c'est de jurer ici que vous ne révélerez jamais la retraite où je vais vous conduire, si nous échappons au péril qui nous menace.

Tous jurèrent et on se remit en marche, plein de craintes et d'anxiété. Cependant on parut ne plus être poursuivi pendant le reste de la journée, et sans l'assurance de l'Indien qui affirma ne cesser d'entendre le pas des sauvages, on aurait pu se croire sauvé. Mais il y avait tant de sincérité dans les paroles du guide canadien, que bientôt on fut certain des intentions des ennemis et la certitude d'être poursuivi changea les craintes en terreur. Le missionnaire ne douta plus que les Iroquois, semblables à des bêtes féroces, n'attendissent que l'obscurité fût complète pour les attaquer plus sûrement. La jeune fille se sentit, dans l'âme, des angoisses intolérables. Son imagination surexcitée, trompée par la pénombre d'un vague crépuscule, transformait en figures humaines lesbuissons agités par le vent, les débris des arbres

abattus, et, vingt fois, il lui sembla distinguer les horribles visages des Indiens embusqués pour surprendre la petite troupe. Cependant les nuages floconneux dont les lignes d'un rose pâle teignaient le ciel bleu achevaient de disparaître, pour faire place aux ténèbres et redoubler la terreur générale.

Ce fut au milieu de ces angoisses qu'on arriva aux bords d'une rivière. On fit entrer les chevaux dans le courant que l'on remonta en amont. Par intervalle, l'Indien faisait arrêter sa petite troupe, et, au milieu d'un calme profond que troublait seul le bruit d'une cataracte prochaine, il prêtait l'oreille pour étudier les sourds murmures de la forêt. Quand il s'était assuré que tout était calme et que ses sens, malgré leur expérience consommée, ne lui révélaient pas l'approche d'un ennemi, il reprenait sa marche avec lenteur et précaution. C'est ainsi qu'on atteignit un endroit où les hautes berges jetaient une ombre plus épaisse sur les eaux. En ce lieu, la rivière se resserrait entre deux murailles de rochers escarpés, surmontés de grands arbres qui avaient l'air d'être prêts à tomber dans le précipice. Elle formait un étroit et profond ravin enseveli dans une obscurité profonde. En aval, les sinuosités du courant bornaient la vue; en amont, l'eau semblait descendre du ciel pour s'engouffrer avec fracas dans les cavernes.

On abandonna les chevaux, qui furent attachés à des arbrisseaux croissants dans les fissures des rochers, au milieu d'une sorte d'entonnoir dont on ferma l'entrée en y faisant

rouler des quartiers de roche, puis par un sentier connu du guide qui les conduisait, on se mit à gravir les rochers qui devaient offrir un asile à nos fugitifs. Ce sentier non foulé était, pour ainsi dire, creusé dans le roc nu et glissant, autour du cratère béant des abîmes où le moindre faux pas devait fatalement précipiter ceux qui le côtoyaient. L'Indien conduisit le vieux prêtre et la jeune femme au milieu des sinuosités du chemin et le reste de la troupe suivit comme elle put. On arriva bientôt à une grotte étroite et profonde à l'entrée de laquelle on s'assit en se préparant à tout événement.

L'Indien ayant pénétré à l'intérieur y ramassa quelques morceaux de bois sec, les frotta les uns contre les autres, en fit jaillir une flamme qu'il reçut sur des feuilles sèches et prépara à l'entrée un feu couvert qu'il masqua avec des branches et des couvertures. Un quartier de daim fut bientôt approché du foyer où il ne tarda pas à prendre une belle couleur fauve qui, après tant de fatigues, fournit un repas succulent. En attendant que la cuisson fut complète, il s'assit et Nélida put l'examiner tout à son aise.

Les clartés du feu tombant sur ses traits halés donnaient une tournure étrange à sa physionomie simple et intelligente, à ses formes musculeuses, à son corps vigoureusement trempé. Sa taille droite et flexible, ses mouvements libres sans contrainte, et ses yeux noirs que la crainte n'avait jamais fait baisser, brillaient d'un feu doux et terrible. Nul tatouage ne déshonorait sa figure, et sa tête qui conservait

presque toute sa chevelure avait un caractère imposant de grandeur et de fierté.

Jusqu'alors la jeune fille n'avait prêté presqu'aucune attention à ce type des naturels du pays, dont la beauté excitait maintenant son admiration, bien qu'elle fut habituée à trouver chez les indigènes la pureté des lignes unie à la perfection des formes. Plus que jamais, en le voyant, elle sentit qu'il pouvait être resté étranger aux connaissances des peuples civilisés, mais qu'elle pouvait se fier à la loyauté empreinte sur son visage. Pendant qu'elle l'admirait et se rassurait, le bruit de la cataracte retentissait derrière elle comme les roulements d'un tonnerre lointain.

— Sommes-nous en sûreté dans cette grotte? demanda-t-elle au chasseur canadien. N'avons-nous pas à craindre une surprise? Un seul homme armé, placé à l'entrée, nous tiendrait à sa merci.

L'Indien sourit, se leva, et, arrachant un tison au foyer, illumina l'intérieur qui laissa voir une autre issue.

— Un renard comme moi, dit-il, ne se laisse pas prendre dans un terrier qui n'a qu'une issue.

Quand le repas fut prêt, il servit la jeune fille avec un mélange de dignité, de grâce et d'embarras dont le missionnais se divertit, car il savait que c'était une infraction formelle aux habitudes des Indiens qui défendent aux guerriers de s'abaisser à des fonctions domestiques, surtout en faveur des femmes. Si quelqu'un des convives eût eu l'esprit assez



Il vit un sauvage niché au sommet d'un chêne. (P. 184.)

libre pour l'observer attentivement, il aurait remarqué qu'il avait pour Nélida des attentions singulières et que ce n'était pas sans la faire tressaillir que ses grands yeux noirs s'arrêtaient parfois sur le visage expressif de la jeune fille. Quand il était obligé de lui parler, il le faisait dans un anglais incorrect, auquel les accents de sa voix gutturale et profonde communiquaient une douceur qui la surprenait. Ses yeux vifs se reposaient rarement et parfois sa gourde ou sa tranche de venaison demeurait suspendue à ses lèvres, pendant qu'il tournait la tête de côté, pour écouter les moindres bruits de la forêt, car tout désormais lui paraissait suspect. Le mouvement ne manquait jamais de faire oublier à ses hôtes la piquante nouveauté de leur retraite pour leur rappeler les fâcheux incidents qui les avaient forcés à chercher un refuge sous les rochers de cette île autour de laquelle mugissait la grande voix de l'éternelle cataracte.

Tout à coup on entendit des hurlements lointains, sinistres, multipliés, effrayants. C'était la voix des loups qui, attirés par l'odeur d'une proie à dévorer, remplissaient la forêt de leurs clameurs stridentes. Un instant après, des cris qui semblaient n'avoir rien d'humain ni de terrestre, dominèrent tous ces bruits. Ces cris pénétrèrent non-seulement dans les cavités de la grotte, mais encore jusqu'au fond des cœurs de ceux qui les entendirent. Ils furent suivis d'un silence aussi profond, que si la cascade, troublée de cette affreuse interruption, se fût arrêtée dans sa course.

— Qu'est-ce? murmura Nélida éperdue en jetant un regard d'une anxiété inexprimable sur le guide.

— Ce que c'est, ce que ce n'est pas, je ne saurais le dire, répondit l'Indien épouvanté; il y a vingt ans que je cours les bois en écoutant tous les bruits de la forêt avec l'attention d'un homme dont la vie ou la mort dépendent de la finesse de son ouïe, et jamais je n'ai rien entendu de semblable. Je connais le rugissement du jaguar, le sifflement du serpent, le gémissement de la forêt se plaignant comme ferait un homme affligé, le sifflement de la foudre embrasant les vieux arbres, mais ils n'ont rien de semblable à ces clameurs, qui ne peuvent avoir qu'une origine surnaturelle. Mais sortons d'ici et montons sur les rochers; s'il y a quelque péril qui nous menace, il nous sera plus facile de le conjurer du sommet des rocs qu'au fond de la grotte, qui ne doit nous servir qu'en cas de péril suprême.

On obéit, et toute la société sortant de la grotte éprouva un plaisir subit à changer l'air vicié de cette retraite contre l'atmosphère fraîche et fortifiante qui environnait les tourbillons de la cataracte. Une forte brise semblait pousser le fracas des cascades jusqu'au fond des cavernes où elles s'élançaient avec un bruit pareil aux roulements du tonnerre derrière les collines lointaines. La lune qui commençait à surgir au-dessus de l'horizon drapait de ses voiles argentés le sommet des pitons, mais en laissant encore dans l'ombre les anfractuosités où ils se cachèrent. Le bouillonnement des

eaux, le bruit des rafales du torrent et les hurlements des loups, troublaient seuls le calme d'un paysage aussi tranquille que pouvaient le rendre la nuit et la solitude.

Tous les yeux se fixèrent en vain sur la rive opposée; ils n'aperçurent que des rochers nus ou des arbres immobiles. C'eût été un plaisir d'admirer les charmes de cette belle nature dans toute autre circonstance; mais les cris étranges qui avaient d'abord effrayé la petite troupe s'élevèrent de nouveau répercutés par les échos d'une manière tellement sinistre que l'horreur glaça le sang dans les veines des plus intrépides. Nélida se sentait tellement terrifiée qu'elle allait s'évanouir, quand le vieux prêtre s'écria :

— Ne craignez rien, je reconnais maintenant ce bruit que je n'avais pu distinguer dans la grotte. C'est le cri d'angoisse poussé par nos chevaux prêts à devenir la proie des loups. J'ai souvent entendu ce cri sur le champ de bataille, au moment où la souffrance du cheval ou seulement sa terreur arrivent à sa plus haute intensité.

A ces mots, le guide rassuré alla prendre un tison dans le foyer de la grotte, descendit les rochers, et, jetant le brandon au milieu des loups, leur arracha un long hurlement de terreur et les vit s'éloigner rapidement dans la forêt. Mais, en ce moment même, d'autres hurlements, plus affreux encore que ceux des bêtes féroces, s'élevèrent sur les rives de la rivière et remplirent les bois, les grottes, les rochers. On eût dit qu'une bande de démons venait de se répandre de tous les

côtés autour de l'île où se cachaient nos fugitifs. C'étaient les sauvages Iroquois que les hurlements des loups avaient guidés jusqu'au lieu que nos fugitifs s'étaient choisi pour asile.

Le guide, se sentant découvert, répondit bravement à ces bruyantes clameurs par un cri de guerre et fit ranger sa petite troupe en bataille derrière chaque angle des rochers. L'action s'engagea au point du jour contre les Iroquois, qui s'étaient eux-mêmes fait des abris des buissons, des arbres, des moindres plis de terrain. Pendant plus d'une heure, les coups de fusils se succédèrent sans relâche, sans amener de résultats, car, de part et d'autre, les combattants avaient trop d'expérience pour se démasquer. Cependant un des sauvages les plus intrépides ayant cherché à gagner le sentier en rampant entre tous les accidents du sol qui pourraient lui servir d'abri, le chasseur canadien abaissa son arme, fit feu, entendit un cri et vit son homme tomber mort. Des clameurs confuses s'élevèrent aussitôt du milieu des assaillants que ce premier échec exaspéra, car ils en tirèrent un mauvais augure. La colère leur ôta la prudence et tous se précipitèrent à l'assaut du sentier qui pouvait seul les conduire jusqu'au lieu où se tenaient les fugitifs. Dès qu'ils eurent atteint les rochers sur lesquels ils bondissaient en poussant des cris farouches, la carabine de l'Indien se leva lentement au milieu des broussailles où il s'était blotti et le plus aventureux de ces démons à peaux rouges tomba d'un roc et roula dans un des ravins de

l'île. Pendant ce temps, un autre Iroquois s'était avancé jusqu'au saut de la cataracte et de là dominait toute l'île.

Un nouveau coup de feu partit, le sauvage chancela sur lui-même, poussa une clameur de rage, tomba dans le courant, fit encore quelques efforts pour éviter d'être entraîné dans l'abîme, mais, saisi par le tourbillon, il fut enlevé en l'air, les bras tendus, les yeux hors de leur orbite, et avec la rapidité d'un trait, roula dans le gouffre ouvert sous ses pieds. Une seule clameur de désespoir sortit de l'abîme béant et tout demeura mort comme la tombe.

— Maintenant, continua le guide qui commençait à s'enflammer, vous autres tous, tenez-vous prêts à faire feu au commandement; nous allons expédier bien des peaux rouges ou je ne suis plus le fils de mon père.

Un instant de silence affreux suivit ces paroles. Aucune voix humaine ne se mêlait plus aux mugissements des chutes; mais les Iroquois se sentant maîtres du terrain bondissaient, comme des chats-tigres, de rocher en rocher, se rapprochant sans cesse de la grotte. Soudain vingt coups de feu retentirent et vingt sauvages roulèrent dans les gouffres ou dans les flots. Ce fut une consternation indicible. Plus un seul de ceux qui survivaient ne fit un pas en avant.

Il y eut dans la troupe des assaillants un moment d'indécision terrible; mais la rage l'emportant, ils se remirent bientôt à pousser des cris aussi sauvages que la haine et la vengeance étaient susceptibles d'en inspirer, et dirigèrent des

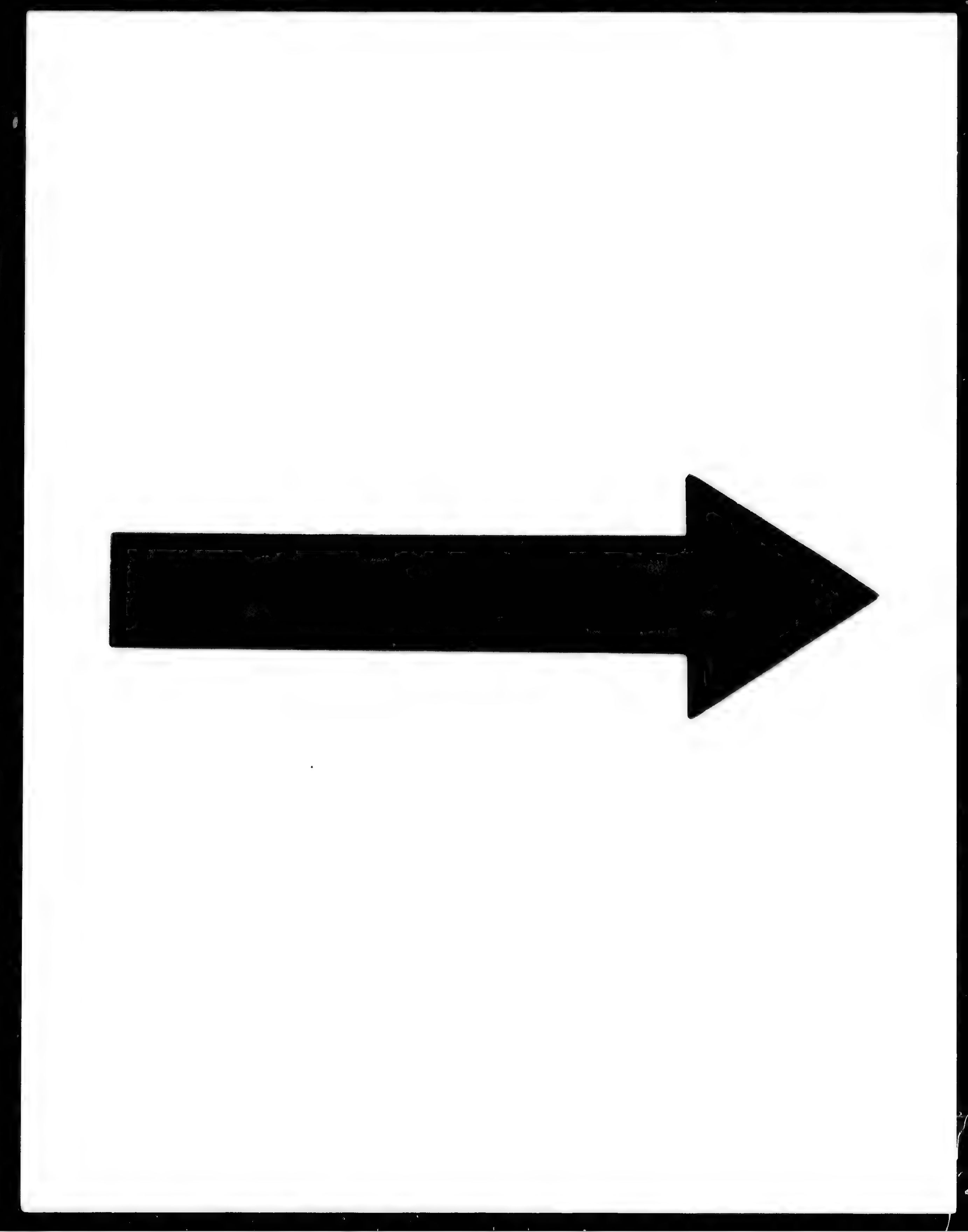
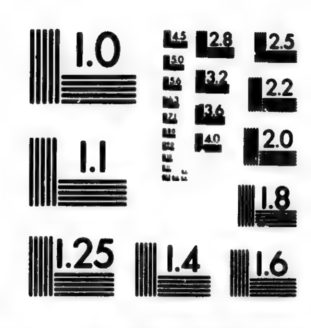


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**




6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

volées de mousqueterie contre les rochers, comme si leur furie impuissante eût voulu les punir d'avoir été témoins de cette catastrophe. Les pierres, les arbres, les buissons furent labourés de balles autour des assiégés; mais ceux-ci étaient si bien à l'abri qu'aucun d'eux ne fut atteint.

Pendant ce temps, le missionnaire avait reconduit Nélida, mourante de terreur, au fond de la grotte où la jeune fille, prévoyant l'affreuse destinée qui l'attendait, si la troupe qui lui servait d'escorte était vaincue, ne tarda pas à s'évanouir. Un instant le guide pénétra dans la caverne, jeta sur elle un regard inexprimable, puis dit au vieux prêtre :

— Il vaut mieux qu'elle soit ainsi que de trembler d'horreur en voyant ou en entendant tout ce qui va se passer.

Sortant aussitôt, l'œil en feu, le visage enflammé, il ajouta, en s'adressant à la petite troupe :

— Amis, laissons-leur brûler leur poudre, on fera une belle récolte de plomb après la bataille.

Comme il achevait ces mots, une balle rebondit auprès de lui sur le roc et le fit involontairement reculer d'un pas. Mais la ramassant, il reprit, après l'avoir examinée :

— Cette balle ne peut avoir traversé le rocher; le plomb qui serait tombé par-dessus n'aurait plus eu assez de force pour s'aplatir; celle-ci viendrait-elle donc des nuages!

Il leva les yeux et vit un sauvage niché au sommet d'un chêne tortueux, qui, cherchant à s'épanouir à l'air, avait allongé ses branches supérieures au-dessus de la rivière.

Caché en partie par le tronc noueux de l'arbre, l'Iroquois se penchait en avant pour juger de l'effet de son coup.

— Ces enragés escaladraient le ciel pour nous viser, dit le chasseur canadien, et dirigeant son arme vers le malheureux, les feuilles et l'écorce du chêne ne tardèrent pas à voler en éclats; mais l'Indien répondit à l'attaque par un rire de défi, et envoya en échange une autre balle au chasseur qui l'entendit siffler à quelques lignes de son oreille. Au même instant tous les arbres voisins furent remplis des cris des sauvages qui venaient d'y grimper; une grêle de balles siffla autour des assiégés, et cette fois, plusieurs tombèrent.

Un cri de fureur gronda dans la poitrine de l'Indien qui venait de recharger son arme; il visa de nouveau l'imprudent qui avait enseigné aux siens ce nouveau moyen d'attaque; le feuillage s'agita, la carabine de l'Iroquois lui échappa, et lui-même, après quelques instants d'efforts inutiles, demeura suspendu entre le ciel et l'eau, les mains crispées sur une branche tortueuse. A cette vue, les assaillants se turent et les yeux des deux partis demeurèrent un instant fixés sur le malheureux qui se balançait à la branche rugueuse. Il ne faisait entendre aucune plainte; mais, par intervalles, il lançait à ses ennemis des regards où se peignaient les tourments de l'impuissance et la résignation du désespoir.

Enfin une de ses mains se détacha de l'arbre et tomba sans force le long de sa hanche. Il essaya, par un effort désespéré, de ressaisir son point d'appui et, pendant une seconde,

crispa cette main dans le vide. L'autre main eut bientôt des convulsions; les membres de la victime frémirent et se contractèrent, sa tête tomba sur son sein, et son corps, fendant l'air, tomba comme une masse dans les eaux écumantes, dont les flots se refermèrent sur lui et l'engloutirent à jamais. Des rugissements d'inexprimable fureur sortirent, à cet aspect, de toutes les poitrines des sauvages. Les coups de feu partant de tous les arbres voisins recommencèrent et, au bout d'une heure, le guide se trouva seul avec un homme de l'escorte qui accompagnait Nélida et le vieux missionnaire qui veillait sur elle au fond de l'antre. Plus une seule charge de poudre ne leur restait. Tous deux se précipitèrent alors à travers une grêle de balles qui ne purent les atteindre à cause de la rapidité de leur course. Ils trouvèrent le missionnaire qui accourait à l'entrée au bruit de leurs pas.

— Où en sommes-nous? fit le vieillard, saisi, à leur aspect, d'une terreur involontaire.

L'indien ne répondit qu'en faisant tourner ses doigts autour de son crâne avec un geste si expressif qu'il était impossible au vieillard d'en méconnaître la signification. Ils allaient être scalpés.

— S'il en est ainsi, que la volonté de Dieu soit faite! s'écria-il. Mon Dieu, prends ma vie; mais si elle suffit à tes desseins, en retour de mon martyre, sauve au moins les jours de mon enfant chérie.

Nélida, qui depuis un instant était revenue de son long

évanouissement, avait tout entendu. S'avançant d'un pas faible vers l'Indien, elle lui dit :

— Si nous devons mourir, pourquoi ce brave jeune homme partagerait-il notre destinée? A quoi sa mort peut-elle nous servir? Qu'il fuie; il le peut encore...

— Pardon, tous les passages sont gardés, soyez en sûre, ô noble demoiselle! répondit le chasseur Canadien.

— Alors, jetez-vous à la nage, et n'augmentez pas inutilement, par votre mort, le nombre des victimes.

— Il vaut mieux mourir en paix avec soi-même, que vivre avec des remords. J'ai répondu de vous, sur ma vie et mon honneur, au chevalier Louis et au capitaine Robert; si vous mourez, je veux mourir, afin que jamais homme vivant ne puisse accuser Ulémas de forfaiture.

Ces paroles jetèrent un instant Nélida dans une profonde rêverie; après quelques minutes de réflexion rapide, relevant tout à coup la tête, elle s'écria :

— Mais vous irez les trouver pour leur apprendre que la fiancée de l'un, l'amie de l'autre, est emmenée prisonnière par les Iroquois dans les forêts du nord et, peut-être, avec de la promptitude et de la vigilance, ils pourront encore nous sauver.

— Votre avis est sage; mais moins que jamais je puis vous abandonner. Que ce jeune homme se précipite dans les flots, qu'il aille annoncer votre malheur au chevalier; moi, je veux mourir à vos côtés ou vous sauver. Ce sera cependant

pour un autre, ajouta-t-il tout bas en détournant la tête et essuyant une larme. Comme elle l'aime, son chevalier Louis! Ah! pour une seule minute de sa tendresse, j'aurais cependant volontiers donné ma vie. Mais je ne suis qu'un Indien, moi!

Se tournant tout à coup vers le jeune homme :

— Consens-tu à remplir ce message, toi? lui dit-il avec brusquerie.

— Oui! répondit simplement l'Anglais.

— Nous casserons des branches sur notre passage, partout où on nous conduira; maintenant, fuis!

— Non pas! s'écria une voix retentissante à l'entrée de la caverne.

Au son de cette voix, l'Indien tressaillit et détourna la tête. Une sorte de géant se tenait debout à l'entrée de la caverne, le tomahawk au poing, le couteau à scalper à la ceinture, un horrible sourire aux lèvres, et une joie foudroyante sur son affreuse figure et dans ses yeux de bête fauve. C'était Alléwémi.

— Le meurtrier de mon père Oskouï! s'écria le jeune homme. Ah! par le Dieu des batailles, ton dernier jour a lui.

— Renégat! qui s'est vendu aux blancs, murmura le géant d'une voix méprisante.

— J'espérais te trouver parmi eux, reprit Ulémas et je ne me suis pas trompé.

Puis, se penchant vers le jeune anglais :

— Fuis, lui dit-il dans la langue d'Albion, pendant que je vais l'attaquer.

Et fondant sur son antagoniste avec autant d'adresse que de célérité, il le saisit dans ses bras, pendant que son compagnon franchissait l'entrée de la grotte et tombait dans les flots où il disparut sans avoir était aperçu par les Iroquois. Allèwémi et Ulémas s'étaient entretemps saisis corps à corps, et, sous les yeux de la jeune fille éperdue et du vieux prêtre, se livraient un combat où la vie de l'un d'eux resterait sans doute. Longtemps cette lutte atroce se prolongea silencieuse. Le missionnaire, ayant voulu courir au secours du jeune homme, fut renversé au milieu de la caverne d'un coup de poing qui l'étourdit. Enfin les nerfs du fils d'Oskouï se détendirent, il roula sur le sol à demi-suffoqué; l'Iroquois lui appuya un genou sur la poitrine, saisit la touffe de chevelure qui couvrait le sommet de sa tête d'une main et prenant le couteau à scalper qui pendait à sa ceinture de l'autre, il lui dit :

— Réjouis-toi, fils d'Oskouï, tu vas aller rejoindre ton père et ta mère dans le pays des âmes.

— Langue de vieille femme, agis comme un homme et ne prononce pas tant de paroles dénuées de sens, répondit Ulémas.

Nélida, voyant briller l'arme fatale, poussa un cri affreux, et dit :

— Mais il était donc mon frère?

— Un de tes frères, dit Alléwémi ricanant.

— Moi, son frère? murmura Ulémas.

— Son frère! et tu vas mourir.

— Que le grand Esprit me venge alors d'un monstre comme toi! répondit le jeune homme qui ferma les yeux pour mourir.

Mais déjà Nélida était tombée aux pieds du bourreau et le suppliait de laisser la vie au fils de sa mère.

— M'accorderas-tu tout ce que j'exigerai de toi, fit Alléwémi avec un ricanement infernal, si je consens à ta prière?

— Je le jure, fit Nélida, sans réfléchir.

— Qu'il soit donc libre, mais songe bien que sa vie va me répondre de l'exécution de ta promesse.

Il se releva, fit enchaîner ses prisonniers, défendant de faire tomber un seul cheveu de leur tête, sous peine de mort; puis, satisfait de lui-même, il se dit avec une effroyable joie :

— Quand je l'aurai rendue plus vile que la dernière des esclaves, j'achèverai d'assouvir ma vengeance, en les tuant tous trois.

## VII

### LES CAPTIFS.

Les Iroquois s'étaient emparés des chevaux dont la fatale panique les avait, la veille, mis sur la trace des voyageurs. Nélida, le missionnaire et Ulémas furent placés sur des montures et la caravane se mit silencieusement en route, sous la direction d'Allêwémi, plus farouche, plus sombre, plus sinistre que jamais. On prit la direction opposée à Québec et on s'enfonça vers le nord, au milieu de bois d'une étendue sans limite. Dès ce moment, les heures se succédèrent au milieu de ces immenses forêts, sans que rien pût faire pressentir la fin d'un voyage plein de périls, de fatigue, de désespoir, car chaque pas éloignait les prisonniers de ceux qui auraient pu leur prêter secours. Une sombre inquiétude rongeait l'âme de Nélida. Elle sentait toute l'horreur de sa position. L'idée de la promesse qu'elle avait faite au chef Iroquois pour sauver son frère, lui étant revenue en mémoire, elle en comprit seulement alors toute l'étendue, refusa de croire aux

appréhensions qu'elle ressentait sur ce qu'Alléwémi pouvait exiger d'elle, et, malgré tous ses efforts, sentit d'incroyables angoisses torturer son sein. Dans ce moment, elle désirait être morte, car la vie lui faisait horreur.

Depuis qu'Ulémas avait reconnu sa sœur dans cette belle jeune fille, vers laquelle il s'était senti porté tout d'abord, son cœur était en fête. Que lui importait-il de mourir, puisqu'il pouvait être aimé d'elle, puisqu'il était certain qu'elle l'aimerait jusqu'à son dernier souffle?

Il pensait avec ravissement à la rencontre mystérieuse qui l'avait conduit sur les traces de la blonde jeune fille, et il remerciait le grand Esprit de cette faveur. Seulement il fallait l'arracher aux mains du meurtrier de son père et la vengeance, qui fait bouillonner de si terribles haines les poitrines des sauvages, activant ses résolutions, il cherchait le moyen de la délivrer en vengeant son père.

Absorbés par leurs émotions naturelles, ni l'un ni l'autre n'avaient pensé au seul moyen qui pût leur venir en aide; mais le père Mesnard ne l'avait pas oublié, lui. Tous trois se trouvant séparés les uns des autres, il étendait de temps à autre la main pour briser les branches des buissons ou des arbres; mais la vigilance des Indiens rendait difficile et dangereuse cette mesure de précaution. Surpris dans ces tentatives, il était souvent obligé de donner au mouvement de son bras un motif apparent qui ne lui réussissait pas toujours. Une fois étant parvenu à briser la tige d'un arbrisseau, un

des conducteurs ravagea aussitôt toutes les autres branches, de manière à faire croire qu'elles avaient été froissées, par un animal sauvage, puis, courant vers le père, il porta la main à son tomahawk d'une façon si expressive que le missionnaire en fut épouvanté et dut renoncer à laisser des traces de leur passage.

Ils étaient ainsi privés du seul moyen qu'ils eussent de guider leurs libérateurs, car, comme ils suivaient des sentiers déjà empreints de traces de pieds de chevaux, celles des leurs ne pouvaient donner d'indication positive. Cela devint plus difficile encore lorsqu'on parvint à rencontrer des cours d'eau qu'on remonta en suivant le lit du courant.

Quant au féroce Allèwémi, il marchait toujours en avant, sans remuer les lèvres, sans même regarder ses compagnons, absorbé dans ses monstrueuses pensées. Toutes les passions d'un monstre cruel et implacable semblaient se refléter sur son visage. N'ayant pour guide que le soleil et ces vagues indices qui ne sont perceptibles qu'à la sagacité des sauvages, il franchissait les vallées, remontait les ruisseaux, gravissait sur les feuilles sèches les collines onduleuses, avec la sûreté d'instinct et, pour ainsi dire, la rectitude d'un pigeon voyageur. Il n'hésitait jamais. Que la route fût visible ou perdue, praticable ou embarrassée, il marchait toujours d'un pas également rapide, également assuré. Toutes les fois que les voyageurs fatigués détachaient leurs yeux du sol, ils le voyaient devant eux, la tête penchée en avant, savourant

d'avance le plaisir des tortures qu'il allait faire endurer à ses prisonniers et les jouissances atroces dont il s'abreuverait en faisant couler des larmes.

Le soir, on arriva sur le plateau d'une colline de forme pyramidale, dont les pentes hautes et raides rendaient la défense facile et la surprise presqu'impossible. On permit aux chevaux de brouter les branches des arbres et des arbrisseaux épars sur le sommet de la colline. Ce qui restait des provisions fut étalé à l'ombre d'un hêtre qui étendait au-dessus d'eux son dais de rameaux et de feuillage. Tandis que les sauvages se livraient à leur grossier repas, le missionnaire, Ulémas et Nélida étaient parvenus à se rapprocher. Nélida se sentait étonnée de se savoir un frère. Elle fit mille questions au jeune homme sur son père, sur sa mère, sur sa naissance.

Elle apprit qu'il était né deux années après son enlèvement et celui de son frère jumeau. Depuis sa naissance, il n'avait cessé d'être en butte aux embûches d'Alléwémi; mais il était toujours parvenu à leur échapper. Il savait comment son père et son frère aîné étaient morts. Il avait juré par Areskouï, le Dieu des combats, de le venger. Nélida lui raconta son histoire et la mort de sa mère. Ce récit touchant leur arracha des larmes, et, tombant dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent longtemps.

Cependant le missionnaire s'étant levé, s'était rendu près d'Alléwémi, qui, dédaignant le festin répugnant de ses com-

pagnons, s'était assis à l'écart, comme s'il eût été absorbé dans de profondes pensées. Il chercha les moyens les plus propres à lui persuader de rendre Nélida à ses parents, lui faisant entrevoir de riches récompenses, en or, en vêtements. en eau-de-vie, cette liqueur de feu pour laquelle un Indien se vendrait, lui, sa femme et ses enfants. Mais Alléwémi demeura impassible et dit au prêtre d'avertir la jeune fille de venir le trouver, car il avait à lui parler. Le vieillard pensa que le sauvage voulait avoir des garanties des promesses qu'il venalt de faire et vint prévenir Nélida de sa demande. Celle-ci frissonna de la tête aux pieds, frémissant à la seule idée de ce que ce misérable pouvait avoir à lui proposer. Ulémas voulut l'accompagner, jusqu'auprès de son bourreau; mais, à sa vue, le puissant chef lui jetant un regard féroce, lui dit :

— Quand un Iroquois parle à des femmes, sa tribu se bouche les oreilles.

Ulémas ne parut pas avoir compris et se tint immobile en face du chef redoutable. Mais Nélida, tremblant d'irriter cet être sinistre, dit à son frère :

— Vous entendez, la délicatesse vous impose l'obligation de vous retirez; allez!

Le frère obéit à la jeune fille, la mort au cœur, et se retira assez loin pour ne pouvoir comprendre, pas assez pour la perdre de vue et ne pouvoir s'élancer à son secours au moindre geste. Quand elle le vit à distance, elle dit au sauvage :

— Que me veut le grand chef Iroquois, de la tribu de l'aigle?

— Ecoutez! dit l'Iroquois, d'un ton sinistre et lugubre comme un sépulcre. J'avais vu les soleils de vingt étés fondre les neiges de vingt hivers, quand Oskouï, le puissant chef des Hurons de la tribu du serpent, me fit prisonnier dans une bataille. J'étais fort, j'étais vaillant, j'étais beau, et les femmes pleuraient quand j'entonnais ma chanson de mort. Une d'entre elles, une belle jeune fille de race blanche qu'il avait enlevée, lui demanda ma grâce. Oskouï en devint furieux et devant elle me fit passer entre les rangs de ses guerriers qui meurtrirent mes flancs nus de cent coups de roseau. Je me sentais mourir de honte; la mort n'était rien; mais ce n'était pas mon corps que l'on frappait de verges, c'était mon esprit que l'on fouettait comme un chien. Cette femme vit le supplice qui m'était infligé et tenta d'apaiser son mari; mais, devenant furieux, Oskouï l'entraîna près de moi et lui ordonna de me cracher au visage. J'ai cru qu'elle se laisserait tuer plutôt que d'y consentir; elle ne l'osa et me cracha en pleine figure. Regarde, jeune fille, cette poitrine toute labourée de coups de piques, de couteaux ou de balles ennemis. Aucun ne m'a fait la douleur que me causa ce crachat; je jurai de me venger de lui d'abord, d'elle ensuite!

— Ah Dieu! c'était ma mère!

— C'était ta mère.

— Mais elle n'était pas coupable, on la forcait à t'outrager

ainsi; mon père était jaloux; il crut qu'elle t'aimait; il l'aurait tuée.

— Il valait mieux se laisser tuer.

— Pauvre mère!

— Comme on me conduisait tout meurtri au bûcher où je devais être brûlé à petit feu, je ne sais quoi me disait que ma dernière heure n'était pas venue. Je méditais ma vengeance. J'enlèverais ses enfants, je les ferais souiller du signe immonde du baptême des chrétiens, je tuerais le père, le fils; la femme mourrait de chagrin; la fille suivrait le grand chef dans son camp, subirait ses caprices au milieu des douleurs, bêcherait son champ, irait chercher son eau, ferait cuire son gibier, laverait ses vêtements, serait plus malheureuse que les plus misérables esclaves des blancs du Sud de l'Union. Cette nuit même, tu vas en passer le temps sous ma tente, et je t'épouserai selon les rites de ma nation.

— Infâme! s'écria Nélida indignée. Un démon seul a pu t'inspirer une telle vengeance; mais, sache-le bien, il ne sera jamais en ton pouvoir de l'accomplir. Je saurai mourir!

— Nous allons voir, répondit l'Indien avec un affreux sourire; retourne près des tiens. Le vieux va mourir, si tu ne consens à mes vœux.

Nélida éperdue retourna près du vieux prêtre et lui rapporta tout ce qui venait d'avoir lieu. Le missionnaire indigné répondit :

— Ma fille, vous avez juré fidélité au chevalier Louis;

vous ne vous appartenez plus; même pour me sauver, vous ne pouvez devenir la femme d'un tel monstre. Du reste, ma pauvre enfant, tu serais trop malheureuse. La mort ne m'effraie pas, chère fille; après la ruine de mes travaux, il ne me reste plus qu'à retourner au sein de Dieu qui me récompensera de mes bonnes intentions. Le plus tôt sera le mieux.

Pendant qu'il parlait ainsi, Nélida tenait le vieillard serré sur son sein et répandait sur ses cheveux blancs une pluie de larmes. La pauvre enfant ne pouvait se faire à l'idée de le voir mourir, sans frissonner d'horreur.

Alléwémi ayant dit quelques mots à ses féroces Iroquois, les remplit d'une joie farouche, en leur apprenant qu'il leur livrait le prêtre chrétien pour en faire l'objet de leurs féroces plaisirs.

La bande hideuse se prépara aussitôt à mettre en œuvre ces raffinements de barbarie avec lesquels ils étaient familiarisés par une pratique traditionnelle. Les uns se hâtèrent de rassembler de vieilles souches pour élever un bûcher; les autres arrachaient des éclats de sapin, pour en percer la chair du captif.

Le missionnaire fut d'abord dépouillé de ses vêtements, et, le corps nu, les mains liées sur la poitrine, il dut traverser toute la bande des sauvages rangés sur deux lignes et tenant une longue verge de coudrier dans leurs mains. A chaque pas que faisait le malheureux, on entendait dans l'air un affreux sifflement, puis un coup éclatant comme un coup

de fouet retentissait sur les flancs du vieux prêtre. Bientôt de larges lignes noires marbrèrent son corps, puis le sang jaillit et l'inonda tout entier. A chaque coup, une convulsion atroce contractait les membres du vieillard. Des larmes involontaires jaillissaient, malgré lui, de ses yeux. Parfois un léger gémissement de douleur sortait de son sein. Des lambeaux de chair sanglante pendaient de ses membres défigurés. Des rires horribles remplissaient la bouche des sauvages, et l'ironie se mêlait à leurs tortures :

— Le vieux chrétien n'est qu'une femme revêtue du jupon de l'esclave ; il ne sait pas rire à la mort ; il pleure, il souffre ; c'est un lâche !

Nélida avait été placée de manière à pouvoir contempler cet horrible spectacle. Quand le vieillard passa près d'elle, elle voulut détourner la vue; mais Alléwémi présentant le poignard à sa joue la força de regarder le vieux prêtre et poussant un rire grossier : « Voilà le commencement, dit-il, juge par là de ce que sera la fin, si tu persistes dans tes refus. Pense aussi que bientôt tu traverseras ainsi, nue et fouettée, les rangs de ces hommes avides de contempler ta honte et de s'abreuver du sang d'une chrétienne. »

Le prêtre leva sur cet homme affreux un regard doux et suppliant, sans proférer un seul mot de plainte; puis abaissant sur sa fille ce même regard inondé d'une ineffable compassion, il lui dit :

— Courage, enfant; que l'aspect de mes douleurs ne

t'effraie pas, le ciel sera la récompense de notre courage. Qui meurt martyr de la fidélité conjugale sera sauvé.

Un rugissement féroce poussé par Allówémi fut la seule réponse qu'eurent ces paroles. Il fit un geste, et aussitôt le vieillard fut étendu à terre, tenu par cinq vigoureux sauvages, tandis que d'autres s'amusèrent à lui enfoncer des éclisses de pin brûlantes sous les ongles des pieds et des mains. Supplice effroyable qui contractait, à chaque douleur, le corps du malheureux, comme s'il eût reçu une secousse électrique. Alléwémi le montrait en cet état à la jeune fille, en lui disant :

— C'est ton père; d'un seul mot tu pourrais le sauver. Parle!

— Tue-moi! répondit-elle; la vue du meurtrier de tous ceux que j'aimais me remplit d'horreur; jamais la fille des victimes n'épousera leur bourreau.

Alléwémi lui jeta un regard horrible. Plus la résistance de cette pauvre enfant était grande, plus croissait sa rage inassouvie.

— Pense que si tu n'es à moi volontairement, je saurai toujours te contraindre par la force; mais, entretemps, le vieillard et le jeune homme seront morts dans les plus effroyables tourments.

— Tais-toi! scélérat! fit la jeune fille.

— J'aime mieux mourir, dit Ulémas, que vivre sur une terre souillée par ta présence.

Allèwémi jeta au fils d'Oskouï un de ces regards qui ne sauraient avoir de nom qu'au fond des gouffres infernaux ; il



Ulémas entourait le poteau protecteur. (P. 219.)

fit placer sur le bûcher le corps ensanglanté du missionnaire, et quand la flamme monta brillante dans les cieux, tirant son

couteau à scalper, il enleva d'un tour de main l'os du crâne avec la chevelure et mit à nu toute la cervelle du malheureux vieillard. Saisissant alors une poignée de cendre brûlante, il l'appliqua sur la plaie vive; le prêtre poussa un léger cri, baissa sa tête sanglante et horrible à voir, tressaillit, jeta un dernier regard sur Nélida, un autre vers le ciel, puis expira. Ulémas restait glacé d'horreur; Nélida venait de s'évanouir; les sauvages dansaient autour du bûcher qui achevait de consumer le cadavre en poussant des clameurs infernales.

Tout à coup un guerrier brisant les branches s'élance au milieu de la clairière et pousse un cri sec et alarmé. Toutes les clameurs cessent aussitôt. On s'assemble autour du nouveau venu, les chefs les premiers, la foule un peu plus loin, et tous demeurent silencieux et dans l'attente, ne faisant pas une question, ne proférant pas une parole, de crainte de paraître curieux ou impatients. Le jeune guerrier, de son côté, attendait un interrogatoire de la part des anciens avant d'oser prendre la parole. Après une pause assez longue, Alléwémi dit enfin :

— Les chiens auraient-ils dépisté l'élan rapide?

— Les blancs ont levé la hache de guerre contre les Iroquois; j'ai rencontré leurs traces sur vos pas.

— Combien sont-ils?

— J'étais seul poursuivant la proie rapide, quand j'ai rencontré les pas des éclaireurs et je suis venu prévenir les

chefs qui commanderont ce qu'il faut faire pour le salut de tous.

— C'est bien.

Le jeune homme se retira; les anciens délibérèrent, parlant tour à tour, avec cette imagination brillante, ces vives couleurs, ces traits heureux dans leur simplicité, qui rappelle la forte et patriotique naïveté des héros d'Homère. On aurait peine à se figurer la variété des sujets que ces sauvages savent traiter dans leur conseil, l'ordre qu'ils mettent dans ces délibérations, les détails infinis dans lesquels ils entrent.

Leur narration est nette et précise, remplie d'allégories et de figures imagées, et accompagnée d'une vivacité d'allure et de coloris qui ajoute à l'originalité. Jamais ces discussions ne dégénèrent en disputes personnelles; ils écoutent avec une inaltérable patience, répondent vivement après un silence destiné à calmer le feu de l'emportement, et jamais ne s'adressent de ces invectives si communes aux Européens, encore moins de ces expressions grossières et de ces jurements familiers à ceux qui se disent les maîtres de la civilisation. Chacun se fait un ami à peu près du même âge, auquel il s'attache par des engagements indissolubles. Deux Indiens unis de cette manière doivent tout entreprendre et tout risquer, pour s'aider et se secourir mutuellement. La mort même ne doit les séparer que pour un temps, car ils espèrent être réunis dans un autre monde où jamais ils ne doivent se quitter. Après quelque temps de délibération, Alléwémi fit

décréter qu'on n'attendrait pas les Blancs pour risquer un nouveau combat, vu qu'on ignorait leur nombre et leurs intentions. Il proposa de se remettre en route immédiatement, les rayons de la lune à son lever illuminant la forêt comme un soleil.

On marcha de nouveau à travers les bois, pendant deux jours et deux nuits, ne prenant de temps à autre qu'un peu de repos après un grossier repas. Rien ne saurait peindre les souffrances de la jeune fille pendant cette longue course. Pâle, accablée, meurtrie, elle pouvait à peine se soutenir. Parfois une larme de douleur tombait de ses yeux ; mais son cœur avait au-dedans des larmes de sang. Plus on s'éloignait, plus croissait son désespoir. Qu'allait-elle devenir au milieu de ces hordes grossières, vouant à leur chef une admiration fanatique, et l'abandonnant à sa merci. Elle pensait au vieillard qu'elle avait vu mourir sur le bûcher, et son sein se soulevait d'horreur.

Elle se figurait Ulémas torturé de la même façon par les implacables ennemis de sa race, et la force d'une plus longue résistance l'abandonnait. Elle avait horreur d'Allèwémi, mais elle ne pouvait supporter l'idée d'être la cause involontaire de si cruels supplices, pour s'épargner une douleur et des opprobres qu'elle devrait toujours subir ensuite, car elle ne comptait plus sur le chevalier Louis, ni sur le vieux capitaine. Son féroce bourreau, l'horrible Allèwémi, était toujours là, rôdant autour d'elle, la glaçant d'horreur par ses regards et

ses menaces, et prétendant recevoir de plein gré la main de la jeune fille qu'il ne manquerait pas d'obtenir dans la suite par la violence, si on s'obstinait à la lui refuser. A ces déchirantes pensées, la malheureuse enfant pleurait à chaudes larmes, cachant son visage dans ses mains et disant tout bas :

— Louis! ô mon chevalier Louis, tu m'as donc abandonnée? Si tu savais combien je suis malheureuse!

Un soir, on arriva au milieu d'une clairière immense, dont la nudité ou les rares défrichements formaient un contraste frappant avec les teintes grisâtres et la sombre horreur de la forêt. Un ruisseau limpide avait rempli de ses eaux un vaste bassin, s'étendant entre deux collines, et formant un lac qui semblait moins l'œuvre de la nature que celle des hommes. Quelques centaines de huttes en terre étaient construites à l'une de ses extrémités. Leur toiture de roseaux, arrondie et admirablement façonnée pour résister aux intempéries de la mauvaise saison, dénotait plus de prévoyance que n'en montrent la plupart des autres peuplades indigènes.

Dès que les habitants furent avertis du retour du Soleil, comme ils appellent les chefs de leurs petites républiques, ils accoururent à eux en poussant de grands cris. En un instant, toute la peuplade fut sur la clairière qui entourait le village. Ils demeurèrent d'abord silencieux, écoutèrent les paroles des chefs, s'assurèrent que tous ceux qui étaient partis pour l'expédition revenaient sains et saufs, puis s'abandonnant enfin à une joie sauvage, poussèrent des clameurs bruyan-

tes. Bientôt leurs regards tombèrent sur les deux captifs et leurs cris firent place à l'étonnement. Elle était si belle, elle paraissait si douce, la douleur semblait l'accabler si fort! Le premier mouvement de cette foule fut celui d'une immense compassion pour elle, tandis qu'Ulémas, par sa mine fière, hautaine, méprisante, excitait l'admiration. Tous deux furent conduits dans une grande cabane, où on leur jeta de la mousse pour se faire une couche, et un peu de nourriture pour réparer leurs forces. Comme ils avaient été jusqu'alors séparés l'un de l'autre, dans leur misère même, ils furent heureux de se retrouver ensemble. Ils s'efforçaient l'un l'autre de se raffermir contre l'adversité.

— Non, disait Ulémas, le guerrier blanc ne t'a pas abandonnée; et moi j'espère pouvoir te sauver encore.

— Comment?

— Je l'ignore; mais tant que je vivrai je veux espérer.

— Ah! comme il t'aurait aimé!

— J'en aurais fait mon frère d'armes et je lui serais resté fidèle jusqu'à la mort.

Tous deux étaient nuit et jour étroitement gardés. Parfois Alléwémi venait au milieu d'eux. Alors les regards d'Ulémas brillaient d'un feu sombre; le mépris avait sur ses lèvres l'héroïsme qui brave le danger. Nélida, au contraire, pâle, frémissante, mais indignée, détournait la tête et pleurait. L'aspect de ces deux jeunes gens si beaux, si souffrants, qui méprisaient sa férocité, exaspérait Alléwémi. Plus il

désirait l'épouser, plus elle éprouvait pour lui de dégoût et d'horreur. Cependant il trouvait dans ce désir même le plus horrible châtiment à tous ses crimes. Il se reprochait maintenant ces atroces vengeances qui avaient mis entre lui et cette incomparable créature un abîme d'aversion infranchissable.

Il en rugissait de rage, il s'abhorrait lui-même, il se maudissait. Il tenta d'essayer de la bonté pour la fléchir, et, quoiqu'il fît toujours surveiller étroitement le frère et la sœur, il leur accorda une certaine liberté, leur permettant de sortir ensemble de leur prison et de faire une promenade sur la clairière qu'il avait soin de faire entourer de guerriers agiles et vigoureux, de crainte qu'ils ne lui échappassent.

Souvent on les voyait alors traverser ensemble le village indien. Les matrones étaient sur leurs portes fabriquant des nattes ou polissant les armes des guerriers. De petits enfants se roulaient autour d'elles sur les pieds et sur les mains. D'autres un peu plus grands, couraient, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les bois, dans la boue, dans la neige. C'est ainsi qu'ils acquéraient cette vigueur et cette souplesse qui étonnent les Européens En été, dès la pointe du jour, on les voit courir se baigner comme les animaux dont l'eau est l'élément. Ils passent une partie du jour à jouer dans les lacs et les rivières. On leur met l'arc au bras et la flèche à la main, et l'émulation, plus sûre que tous les maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à se servir de ces armes. Il n'en a pas coûté davantage aux chasseurs canadiens,

pour s'accoutumer à l'usage du fusil et devenir les meilleurs tireurs du continent.

L'éducation de la jeunesse consiste à lui inculquer certains principes d'honneur qui se trouvent établis dans chaque nation et qu'on exalte par le récit de la gloire et des exploits des ancêtres. Les jeunes gens écoutent avec enthousiasme ces hauts faits qui rendent, parmi eux, certains noms immortels et n'attendent que l'occasion d'imiter ce qu'ils admirent. Pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations, jamais les châtiments. La trahison, la lâcheté, le manque de foi à la parole jurée, sont immédiatement expiés par le dernier supplice. Une mère qui voit tenir une mauvaise conduite à sa fille se met à pleurer en lui disant : « Tu me déshonores, » et ces reproches restent rarement sans effet. La plus sévère punition que les Indiens emploient, à l'égard de leurs enfants, est de leur jeter un peu d'eau au visage, car l'usage leur a rendu ce châtiment fort sensible.

Les Iroquois habitent un pays fort rude et très peu cultivé; mais il est encore moins inhospitalier que celui qu'ils choisissent pour leurs chasses. On marche longtemps pour y arriver et il faut porter sur le dos toutes les provisions nécessaires à un voyage de cinq ou six mois, par des chemins où les bêtes fauves peuvent à peine passer. Les Iroquois ont toujours un grand nombre de chiens qui les suivent et qui, quoique peu caressants, leur sont très attachés. Dressés de bonne heure pour les différentes chasses, ils sont habiles et

hardis chasseurs. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs maîtres, car ils ne vivent que de la proie qu'ils peuvent prendre pour eux-mêmes; aussi sont-ils forts maigres, presque dépourvus de poils et très sensibles au froid. Comme on les chasse loin du feu où ils ne pourraient tenir tous, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent et souvent on se réveille la nuit presque étouffés par une troupe de chiens. La faim ne poursuit pas seulement les animaux des Indiens, elle devient souvent, pour les Iroquois, le pire de tous les maux. Si la chasse ne donne pas, les autres provisions trop peu abondantes s'épuisent rapidement, et la famine les enlève par centaines.

Un jour qu'Ulémas et Nélida se promenaient sur la clairière, une scène des plus attendrissantes vint raviver au fond de son cœur tous ses regrets. Une mère emportait dans ses bras son petit enfant, qui paraissait dormir, et qu'elle couvrait de ses baisers mêlés de larmes. De temps à autre, elle tournait ses regards longs et tristes sur les campagnes environnantes, comme si elle eût cherché un lieu convenable pour s'y arrêter. Arrivée à une petite éminence que surmontaient deux beaux lauriers à fleur de tulipe et que les rayons d'un soleil couchant caressaient encore de leurs teintes douces et mélancoliques, elle s'arrêta; puis, déposant un moment son cher fardeau sur la mousse, elle prit un filet et l'attacha, en forme de berceau, aux deux tulipiers. Reprenant alors le pauvre petit, elle le plaça doucement dans le berceau, en lui

donnant un baiser comme font toutes les mères, quand, le soir, elles viennent de coucher leurs enfants.

Cependant celui-ci ne répondait aux témoignages d'amour de sa mère ni par un cri, ni par un sourire. Longtemps elle demeura muette à le contempler, agitant lentement le berceau, puis elle s'éloigna, les bras vides, et pleurant beaucoup. L'innocente créature n'était plus. Nélida, qui connaissait ces touchants usages, s'approcha du berceau dès que la mère fut partie, baisa l'enfant, murmura un nom cher à son cœur et s'éloigna de même en pleurant. Elle revint le lendemain de grand matin; mais la mère l'avait devancée depuis l'aurore. Sa tête était penchée sur son enfant; ses bras entouraient le berceau aérien et, comme la veille, les yeux de la pauvre mère versaient un torrent de larmes. Hélas! ce qu'elle embrassait c'était la mort, et les mêmes brises qui caressaient les grands tulipiers devaient aussi caresser ce cerceuil ouvert où reposaient les restes de son enfant. Une colombe vint, par hasard, se percher sur les rameaux de l'un des deux arbres. La pauvre mère jeta sur elle le plus céleste de ses regards et dit dans sa langue natale :

— Colombe bien-aimée, serais-tu l'âme de mon enfant? Oh! qu'alors la rosée remplisse la corolle des fleurs odorantes dans lesquelles tu t'abreuves! Que ton nid parfumé soit à l'abri des traits du chasseur au sommet des arbres les plus beaux! Puisses-tu ne jamais rencontrer le vautour en fendant l'air de ton aile rapide!

« Mais voilà que ma voix t'a fait peur, ô colombe bien-aimée! Ame de mon enfant, tu t'envoles loin de moi, toi qui naguère encore étais si heureuse sur mon sein. Bientôt mes yeux ne te verront plus! Ah! sois heureuse dans la forêt immense. Puisses-tu n'y rencontrer que des graines douces, et jamais de graines amères. Puissent tous les périls qui te menacent s'écarter de toi, pauvre oiseau!

» Douce colombe, reviendras-tu quelquefois me visiter? Ame de mon enfant, si tu m'oublies, moi je ne t'oublierai jamais. Chaque jour, je reviendrai contempler les restes chéris de mon enfant et quand il ne me restera plus rien de ses traits bien-aimés, faisant ma parure de ses os adorés, je les suspendrai en collier sur mon cœur, pour les pouvoir arroser de mes larmes à chaque heure du jour et de la nuit. »

A ces scènes d'amour filial, Nélida vit succéder les fêtes des morts, pendant lesquelles toute espèce d'exécution demeure suspendue. A la mort d'un parent ou d'un ami, ceux qui l'ont aimé se dépouillent de tout ce qu'ils ont de plus précieux pour le parer. De temps en temps, on découvre le cercueil pour revêtir le cadavre d'habits nouveaux. On se prive aussi d'une partie de ses aliments, pour les porter au lieu de la sépulture et dans les endroits où l'on s'imagine que l'âme du défunt se promène. Des gémissements retentissent continuellement autour du cadavre, et ces scènes durent aussi longtemps que la famille est en état de fournir à la dépense de la table qui ne cesse d'être ouverte à tout le monde. Le

cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, est exposé à la porte de sa cabane dans la posture qu'il doit avoir au tombeau. Les armes et tous les objets qu'il possédait sont auprès de lui.

Au moment de le déposer auprès de ses pères, un orateur célèbre les qualités et fait l'éloge du mort. On le porte ensuite sans cérémonie au lieu de la sépulture. Mais lorsqu'il y est déposé, on le recouvre avec précaution, de manière à ce que la terre ne puisse le toucher, après avoir tapissé sa cellule de fourrures, de nattes et en avoir fait un asile bien plus riche que sa cabane.

On dresse ensuite, sur sa fosse, un pilier de bois auquel on suspend des témoignages d'estime pour le défunt. Quelquefois on y grave son portrait et d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Le mari cache les larmes que lui arrache la mort d'une femme aimée, car les larmes ne conviennent pas aux hommes ; mais les femmes pleurent leur mari pendant une année entière, l'appelant sans cesse, remplissant le village de cris, surtout au lever et au coucher du soleil, lorsqu'elles vont au travail ou qu'elles en reviennent. Les mères portent aussi, pendant un an, le deuil de leurs enfants.

La fête des morts, que par une interpellation touchante ils désignent sous le nom de festin des âmes, constitue l'une des cérémonies les plus remarquables de la religion des Indiens et la solennité avec laquelle ils la célèbrent dénote le profond

respect qu'ils ont pour les morts et l'espèce de culte avec lequel ils les vénèrent. On commence par fixer le lieu de l'assemblée. Un chef choisi parmi les vieillards les plus religieux, est chargé de régler toutes les cérémonies et de faire les invitations aux villages voisins.

Au jour désigné, les Indiens qui ont répondu à l'appel s'assemblent deux à deux et se rendent en procession au cimetière du village. Les derniers restes de ceux qui jadis remplirent la localité de leur vie, de leurs vertus ou de leurs fautes sont découverts au milieu d'un grand silence et, à cet aspect, cette foule recueillie demeure immobile, absorbée dans la contemplation de ce lugubre spectacle. Les femmes seules interrompent ce recueillement pieux en poussant des cris lamentables.

Cependant des membres de chaque famille descendant dans les fosses ramassent les ossements des ancêtres, les renferment dans des peaux de castor, et, chargés de ce précieux fardeau, se mettent en marche vers la bourgade. Toute la procession les suit en se rangeant dans l'ordre qu'elle avait à son arrivée. Pendant la marche, les femmes continuent leurs gémissements, versent des larmes et poussent des cris aigus et plaintifs. A l'entrée de chaque cabane, les parents reçoivent des porteurs les restes vénérés de leurs ancêtres et invitent les membres de leur famille et les étrangers à un festin en l'honneur des morts aimés. Après le repas, tous se réunissent sous les grands arbres où se tiennent les assem-

blées des vieillards et qui forment la place publique et le forum de ces populations primitives. Sous les regards des anciens et des matrones, les jeunes guerriers se livrent à des danses mortuaires avec les jeunes filles, puis commencent les grands jeux de la course, du tir et des combats singuliers, pour chacun desquels des prix sont décernés par des juges désignés.

Pour rappeler à la jeunesse oublieuse et légère la gravité qui sied au milieu de pareilles fêtes, des personnes sont chargées de pousser d'intervalle en intervalle, des cris perçants que l'on appelle les *cris des âmes*. Aussi tout se passe-t-il, dans ces jours solennels, avec beaucoup d'ordre, et jusqu'aux danses des jeunes gens tout semble respirer quelque chose de triste et de douloureux. Les jours suivants, le repas particulier est remplacé par des festins publics accompagnés des mêmes jeux et des mêmes combats que le premier jour. C'est durant ces jours, qu'en plusieurs endroits, les morts sont promenés d'une bourgade à l'autre et partout sont reçus avec de grandes démonstrations de douleur et de tendresse. Toutes ces marches et processions se font en cadence, au son des instruments, accompagnés des chants des voix les plus belles et les plus fraîches.

Ces imposantes cérémonies se terminent par la visite à la salle du conseil. Cette salle immense où se sont débattus les grands intérêts de la patrie, qui a retenti des accents des orateurs qui ont cessé de vivre, est ornée avec

un soin tout particulier. On y arrive en procession avec une gravité plus imposante encore que dans les précédentes. Les ossements des morts sont suspendus aux murs dans leurs peaux de castors, et au-dessus, chacun place les présents qui sont destinés à les rejoindre dans le tombeau où bientôt ils seront de nouveau déposés jusqu'à l'année suivante.

Lorsque tout le monde s'est rangé à la place assignée à chacun, le chef de la tribu se levant, chante la chanson de son prédécesseur, retrace sa vie, ses hauts faits, ses vertus, dans un discours imagé, souvent plein d'élévation, toujours parfumé de cette poésie qui caractérise les paroles des héros de l'Iliade. Ce chef donne ensuite un repas en son nom, après lequel les ossements des défunts sont reconduits à leur sépulture. Avant de les y déposer, on tapisse la fosse commune des pelleteries les plus belles et les plus rares, et chaque famille y dépose ce qu'elle a de plus précieux. Les présents sont placés à part. Pendant que les ossements sont rangés dans leur niche, les parents se tiennent sur des échafauds dressés autour de la fosse et les femmes recommencent leurs gémissements et leurs sanglots. Tous les assistants descendent ensuite dans la fosse, où chacun prend un peu de terre, pour la conserver précieusement. Sur les pauvres planches qui recouvrent les morts, on entasse des écorces sèches, puis on étend d'épaisses couches de charmille qui sont, à leur tour, recouvertes de terre et de pierres. Ce pieux devoir rempli,

l'assemblée se retire silencieuse et pensive, pour retourner à ses occupations ordinaires.

Pendant ces fêtes, Alléwémi n'avait cessé de renouveler ses importunités auprès de Nélida qui, toujours, l'avait repoussé avec dédain. Cette obstination, en augmentant encore la haine d'Alléwémi, le remplit d'une sombre fureur. Il résolut d'en finir et dit à la jeune fille :

— Tu ne veux pas devenir volontairement ma femme, eh bien! ton frère va mourir, tu n'en seras pas moins mon épouse, mais alors je te traiterai comme la plus vile des esclaves.

— Le fils d'Oskouï brave tes vaines menaces, s'écria Ulémas, il a un cœur d'aigle, toi tu n'as que l'âme vile d'un loup! Il saura mourir et tu n'épouseras pas sa sœur.

Alléwémi fit parcourir le village par un crieur qui annonça la mort prochaine d'Ulémas. Toute la peuplade fut bientôt sur la clairière : hommes, femmes, enfants, tous ceux qui venaient de se signaler par des usages si touchants, se réjouissaient maintenant de voir mourir un jeune homme, beau comme un blanc, plein de vie et fait pour le bonheur. Les uns faisaient retentir l'air de clameurs désordonnées, d'autres joignaient les mains avec frénésie, tous exprimaient la joie féroce que leur causait cet événement. Bientôt on vit déboucher sur la clairière une troupe de guerriers dont le chef portait une perche à laquelle étaient suspendues plusieurs chevelures humaines.

Aussitôt tous les spectateurs furent en proie à la plus tumultueuse agitation. Les guerriers tirèrent leurs couteaux et se rangèrent sur deux lignes entre lesquelles devaient passer les victimes. Les femmes, pour prendre part au cruel divertissement qu'on leur offrait, saisirent des massues, des haches, des perches et autres instruments de supplice qui leur tombaient sous la main. Les enfants eux-mêmes arrachaient des tomahawks de la ceinture de leurs pères et se glissaient dans les rangs. Une vieille femme hideuse et repoussante, abrutie par le vice et les passions, alluma des monceaux de broussailles épars autour de la clairière, et les clartés qui s'élevèrent des brasiers continuèrent à rendre plus hideux et plus saisissant ce tableau encadré d'une simple bordure de pins gigantesques. Ulémas s'avançait le premier, droit, impassible, contemplant d'un œil ferme les préparatifs du supplice. Nélida le suivait les yeux baissés, le visage pâle, brisée, et plus morte que vive. Quand elle passa près d'Allé-wémi, celui-ci dit encore :

— D'un mot, tu peux le sauver!

— Laisse-moi, monstre, lui répondit-elle, je veux mourir.

Comme elle achevait ces mots, un cri terrible s'éleva du milieu de toute cette foule surexcitée. Elle releva la tête et vit un spectacle qui la fit palpiter de joie. Au moment de passer entre les lignes des guerriers qui devaient commencer son supplice par la torture des verges, Ulémas, bondissant comme un daim, tourna court, sauta par-dessus la tête de

quelques enfants, brisa par un effort surhumain les liens d'écorce qui l'enchaînaient, et s'enfuit avant qu'on eût le temps de lui porter un seul coup. La multitude furieuse se répandit en imprécations et se mit à courir dans tous les sens. La clairière, illuminée de flammes rougeâtres, semblait le rendez-vous d'une horde de démons. Les clartés faisaient ressortir la fureur peinte sur le visage des uns; l'obscurité qui enveloppait les plus éloignés donnait un aspect fantastique à leurs gestes désordonnés.

Ulémas, bondissant comme un cerf, cherchait une issue par laquelle il pût s'échapper. Arrivé à l'une des extrémités de la clairière, il y aperçut tout à coup un groupe d'ennemis qui l'attendaient au passage. Se rejetant en arrière, il traversa un des feux et s'élança vers l'extrémité opposée; mais les plus vieux des Iroquois levaient déjà leurs tomahawks pour le frapper. Il se rejeta dans la mêlée dont le désordre lui présentait plus de chances de salut. Armes, massues, couteaux sont de toutes parts dirigés contre lui par la multitude furieuse que la rage égarait. Les cris perçants des femmes, les féroces hurlements des guerriers retentissaient autour du fuyard; mais toujours celui-ci échappait à ses ennemis par des bonds qui dépassaient la force et l'activité humaines.

Cerné dans tous les sens, il sembla faire un effort désespéré pour atteindre le bois, fendit l'air comme un trait, renversa sa sœur dans son élan, en lui disant : « Fais la morte,

et, à la faveur du désordre, glisse-toi vers la forêt! » Puis il continua sa course furieuse, renversant tout dans son impétuosité et finit par atteindre le poteau peint qui était placé devant la porte de la cabane principale et dont le simple contact le rendait désormais sacré et inviolable, jusqu'au moment où le conseil entier de la tribu convoqué pour prononcer sur son sort, aurait rendu une décision de mort. Hors d'haleine, respirant péniblement, Ulémas entourait d'un bras le poteau protecteur, sans laisser échapper le moindre signe de terreur ou de faiblesse, bien que la sentence qui l'attendait ne fût pas difficile à prévoir, s'il fallait en juger par les sentiments de la multitude. Il semblait, au contraire, rayonner d'une joie sereine, promenait un regard ardent sur la foule, souriait d'un air triomphant, quoique personne ne pût se rendre compte d'un pareil changement dans un jeune homme qui paraissait n'avoir eu d'autre but que celui d'éviter la mort. C'est qu'Ulémas, parmi cette foule. n'apercevait plus sa sœur; elle avait disparu.

Cependant les femmes désappointées de voir leur victime leur échapper, épuisaient sur lui tous les termes les plus injurieux de leur langue. Elles le raillaient de ses tentatives d'évasion; elles lui disaient que ses pieds valaient mieux que ses mains, qu'il était digne d'avoir des ailes, mais qu'il ne savait se servir ni d'un arc, ni d'un couteau.

Le prisonnier ne répondait à ces injures que par son attitude pleine de hauteur et de mépris. Plus croissait

l'outrage, plus il semblait s'élever en fierté, en héroïque contenance. Exaspérés par ce maintien dédaigneux, les sauvages firent succéder des cris perçants à leurs murmures confus et inintelligibles. La vieille femme qui avait allumé les feux, s'avançant alors jusqu'en face du vaincu, se campa devant lui, sale, ridée, couverte à peine de haillons et faisant claquer ses doigts en étendant vers lui son bras décharné, elle s'écria : « Fils d'Oskouï, tu proviens d'une nation de femmes; nos filles te feront des jupons; nous te trouverons un mari. » Cette saillie fut accueillie par un éclat de rire sauvage, dans lequel la voix douce et musicale des jeunes femmes se mêlait étrangement aux glapissements des plus vieilles. Mais l'étranger bravait toutes les insultes comme s'il ne les eût pas entendues; il avait l'air de se croire seul, défiait tous les outrages par la noblesse de son maintien plein d'une fierté majestueuse, et lançait des regards de superbe défi aux guerriers qui restaient à l'écart, muets et sombres spectateurs de cette scène. La vieille, que cette conduite exaspérait, se mit les mains sur les hanches et vomit de nouvelles insultes avec tant d'emportement que l'écume lui en venait à la bouche; mais le prisonnier demeura inébranlable. Un jeune guerrier vint alors à l'aide de la noire et hideuse virago, agita son tomahawk au-dessus de la tête d'Ulémas avec des gestes furieux, mais celui-ci se contenta d'abaisser sur l'adolescent un regard de pitié qui le couvrit de confusion.

Un cri subit vint mettre fin à toutes ces provocations : « La prisonnière! la prisonnière! qu'on l'attache près de lui au poteau et qu'ils meurent ensemble! » La foule exaspérée répète aussitôt : « La prisonnière! la prisonnière! » On cherche autour de soi, on fouille la foule pressée autour du poteau, mais on ne découvre rien. Alléwémi, obligé de présider le conseil qui venait de se réunir, entend répéter ces mots : « Elle a disparu. » Il accourt sur les lieux, examine tout, ne découvre rien. Une agitation nouvelle fait aussitôt fluctuer cette masse impressionnable. On se répand dans tous les sens; on interroge les moindres plis du terrain; toutes les recherches sont vaines : Nélida a disparu. L'œil en feu, la bouche écumante, le corps frémissant, Alléwémi revient vers le prisonnier et le voit sourire d'un air de triomphe insultant.

— Où est ta sœur? hurle-t-il avec emportement.

— N'ai-je pas dit au puissant chef Iroquois que le fils d'Oskouï saurait mourir, mais que lui n'épouserait jamais sa sœur?

— Meurs donc! s'écria Alléwémi exaspéré, car tu n'es qu'un chien et tu ne vaux pas le bûcher!

En disant ces mots, le chef Iroquois grinça des dents de fureur et brandissant son tomahawk, il le lança violemment sur Ulémas en le visant au front. Le jeune homme impassible se baissa et la hache homicide alla s'enfoncer dans le poteau où elle resta suspendue. Se redressant

alors, le mépris aux lèvres, Ulémas lui dit en souriant :

— Je savais qu'Alléwémi, le meurtrier d'Oskouï, ne pouvait avoir tué le plus vaillant des guerriers que par l'assassinat.

— Tu mens! s'écria l'Iroquois ivre de fureur.

— Le lâche seul peut mentir; Alléwémi vient de prouver qu'il n'était qu'un lâche.

Alléwémi, arrivé au dernier degré de la fureur, tira son couteau et courut vers Ulémas pour l'en frapper au cœur; mais d'un bond le jeune homme se jeta sur son ennemi, lui saisit le poing, le força à lâcher l'arme qu'il tenait à la main et saisissant le sauvage à bras le corps, commença une lutte acharnée. La foule des Iroquois accourut aussitôt, mais à l'aspect de ce combat, pas un ne crut devoir intervenir et tous se bornèrent à demeurer spectateurs de cette lutte formidable. Le silence s'était fait autour des deux joûteurs. Ulémas, calme, souriant, impassible, brave comme un héros, profitait de toutes les fautes de son ennemi qu'il épuisait par son immobilité. Celui-ci, soufflant, écumant, rugissant, faisait d'incroyables efforts pour renverser son adversaire, mais ne réussissait qu'à s'épuiser inutilement. La honte de pouvoir être vaincu commençait à colorer son front et redoublait sa rage.

La sueur découlait à grosses gouttes de tous ses membres, brouillant les figures peintes sur son visage et sur sa poitrine, et lui donnant un aspect horrible à voir. Les vieil-

lards admiraient la vaillance du jeune chef et les femmes ne songeaient plus à l'outrager. « Le jeune renard nous a jouées, disaient les unes avec dépit; il ne s'est enfui que pour nous enlever sa sœur. Qu'il est beau! disaient les autres; quels muscles d'acier, quel poignet de fer, quel jarret de roc! » Les anciens s'étonnaient que le jeune buffle pût si longtemps soutenir une pareille lutte contre leur chef le plus redouté, le plus terrible. Ce fut bien pis encore, lorsqu'Ulémas sentant son adversaire épuisé en vains efforts, s'anima à son tour, fit craquer les membres de son rival dans ses étreintes meurtrières, le plia sur lui-même comme un roseau et tout à coup, l'enlevant de terre avec une force surhumaine, le jeta sur le sol, lui plaça un genou sur la poitrine, tordit autour de sa main la touffe de cheveux qui surmontait son crâne, et chercha son couteau pour le scalper; mais le prisonnier n'en portait point à sa ceinture.

— Iroquois! ce lâche m'appartient! s'écria-t-il, l'assassin de mon père doit périr de mes mains.

Tous les vieillards avaient poussé une exclamation de douleur en voyant tomber leur redoutable chef. Ils cachèrent leurs têtes dans leurs mains et ne répondirent point.

Un jeune guerrier, sur un signe d'Alléwémi, s'avança alors pour frapper en traître le vaillant Ulémas. Mais au moment où il levait le fatal coutelas au-dessus de la tête du vainqueur, un sifflement aigu, aussitôt suivi de la détonation d'un rifle, se fit entendre et l'assassin roula foudroyé au côté

d'Ulémas. Celui-ci, étonné de ce coup de feu imprévu, sentit Alléwémi se dérober sous lui et lui échapper. Une confusion impossible à dépeindre se répandit parmi les Iroquois à cette soudaine apparition de la mort au milieu d'eux. Mais Alléwémi ne voyait rien, n'entendait rien que la honte qui rugissait en lui et la soif de vengeance qui le dévorait. Ayant ramassé son coutelas, il revint sur Ulémas avec la fureur d'un taureau et deux fois le frappa traîtreusement en pleine poitrine. Ulémas chancela sur lui-même et roula sur le sol.

Un cri terrible de jeune fille retentit en ce moment et vingt coups de feu envoyèrent la consternation et la mort parmi les Iroquois. Alors apparurent deux hommes qui, à la tête d'une petite troupe, se ruèrent avec un irrésistible élan sur les Indiens pris à l'improviste et en firent un épouvantable carnage. C'était le capitaine Robert suivi du chevalier Louis. Le premier ne cessait de crier aux siens : « Exterminez les coquins! point de quartier aux maudits Iroquois! » Et sa main faisait pleuvoir la mort autour de lui. Alléwémi l'aperçut terrible, formidable, jouant de la crosse de son rifle et fracassant les crânes avec acharnement. Il comprit que tout était perdu, s'il ne parvenait à rallier les siens en les arrachant à leur terreur panique. Il marcha droit au capitaine, et un combat acharné recommença entre ces deux hommes. Alléwémi brandissait sa terrible hache d'armes; le capitaine jouait de la crosse de son rifle. Les deux armes se brisèrent dans la lutte. Ils se saisirent corps à corps et dispa-

rurent au milieu du nuage de poussière qui tourbillonnait sur la plate-forme comme un ouragan. Couverts de poussière et de sang, les deux corps, dans leurs évolutions rapides, paraissaient ne plus en former qu'un seul. Les yeux d'Alléwémi étincelaient comme ceux d'un basilic.

Le combat commencé au centre du village se termina à son extrémité. Plus vigoureux, plus jeune, moins épuisé, le capitaine Robert étant, en un instant, parvenu à se débarrasser des étreintes de son adversaire, saisit un tomahawk à la ceinture d'un indien qui fuyait, lui en asséna un coup qui l'étendit raide mort et levant en l'air l'arme fatale, il revint droit à son adversaire. Celui-ci comprit alors que c'en était fait de lui, croisa les bras et demeura immobile en commençant sa chanson de mort.

— Je fus vaillant entre les plus braves. Les daims ne connurent jamais chasseur plus agile et plus adroit. Les armées tremblaient au seul bruit de mon nom. J'ai scalpé les chevelures par centaines.

« Ma vie fut consacrée à venger un outrage. Un jour les verges touchèrent le dos d'un prisonnier. Il tua son meurtrier après lui avoir porté à tuer son propre fils. Le second de ses enfants tomba frappé de mon couteau. Sa fille seule échappe à ma fureur; mais Areskouï est maître des destinées. Je vais rejoindre mes pères au pays des âmes. Je souris à la mort; mes vainqueurs ne se vanteront pas de m'avoir vu regretter la vie. »

Pendant qu'il chantait, le capitaine, terrible, l'œil fulgurant, les narines dilatées, le bras frémissant, tenait la hache terrible suspendue au-dessus du crâne de la victime, mais il n'y put surprendre la moindre contraction.

Quand il eut achevé son chant funèbre, l'arme s'abaissa comme la foudre, son crâne vola en éclats, des deux côtés retombèrent sur ses épaules deux lambeaux sanglants. Un instant encore Alléwémi resta debout, horrible à voir, puis chancela et tomba sur la terre. Dans le village incendié, tout avait fui ou tombait frappé de mort.

Dès le commencement du combat, Nélida s'était précipitée du côté où se trouvait son frère. A la vue du jeune homme frappé à mort, elle le saisit dans ses bras et se répandit en pleurs. Ulémas appuya doucement sa tête alanguie sur la poitrine de la jeune fille, lui sourit d'un air ineffable et mourut heureux d'avoir contribué à la sauver. Le chevalier Louis l'arracha évanouie à cette dernière étreinte de la mort.

La guerre canadienne était terminée. La paix fut signée à Gand au mois de décembre de 1814, ratifiée à Washington, le 18 février 1815 et publiée à Québec au mois de mars suivant.

Le jour même de sa publication à Québec, Monseigneur Duplessis unissait dans la cathédrale avec une grande pompe un jeune couple dont on enviait le bonheur. Un vieux capitaine et une femme déjà sur le retour servaient de père et de

mère aux deux mariés qui rayonnaient de bonheur. C'était le capitaine Robert; c'était la mère du chevalier Louis qu'on avait remise en possession de tous les biens de son père, en récompense des services qu'il avait rendus pendant la guerre de l'Indépendance.

# TABLE DES MATIÈRES.



Imprimé par les Établissements Casterman, Société Anonyme, Tournai (Belgique)
*MADE IN BELGIUM*